

LA
GERUSALEMME
LIBERATA

DI
TORQUATO TASSO

TOMO I



PARIGI

BAUDRY, LIBRERIA EUROPEA

105, RUE MALAQUAIS AU PREMIER ÉTAGE

ET DES ARTS

1849

Signl.ª Top.ª

Est. 77

Tab. 3

B.P. de Soria



61033700

D-1 1103

LIBRERIA ESTRANGERA

CIENTIFICA Y LITERARIA

DE Cárlos **BAILLY-BAILLIERE.**

MADRID, calle del Principe, núm. 11.

Surtido completo de obras francesas de *teología, filosofía, jurisprudencia, matemáticas, arquitectura, mineralogía, medicina alopática y homeopática, cirugía, anatomía, farmacia, fisiología, historia natural, química, física, arte militar, agricultura, veterinaria, literatura, economía política, etc.* Libros ingleses, alemanes é italianos.

También se venden en la misma librería *toda clase de instrumentos de cirugía* de CHARRIERE, de París. á precios muy arreglados.

Se reciben suscripciones á todas las obras y periódicos extranjeros y nacionales.

NOTA. *Una correspondencia activa con Francia, Inglaterra, Alemania etc. permite al Sr. BAILLY-BAILLIERE, de cumplir con la mayor brevedad cualquiera comisión que se le confie.*

BAUDRY, LIBRAIRIE EUROPÉENNE,
3, QUAI MALAQUAIS, A PARIS.

COLLECTION UNIFORME GRAND IN-8°

DES DICTIONNAIRES
DES PRINCIPALES LANGUES EUROPÉENNES

Publiés sous les auspices et avec la collaboration de plusieurs
MEMBRES DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE.

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL

ANGLAIS - FRANÇAIS

ET

FRANÇAIS-ANGLAIS

NOUVELLEMENT RÉDIGÉ D'APRÈS

JOHNSON, WEBSTER, RICHARDSON, ETC.,
LES DICTIONNAIRES FRANÇAIS

DE L'ACADÉMIE, DE LAVEAUX, DE BOISTE, ETC.,

ET LES OUVRAGES SPÉCIAUX DE L'UNE ET L'AUTRE LANGUE;

contenant un grand nombre de mots qui ne se trouvent pas
dans les dictionnaires

Et donnant 1° les noms usuels et littéraires de la langue, y compris les mots de Shakspeare et ceux de nos jours; — 2° les principaux termes des sciences, des arts, de l'industrie, du commerce et de la marine; — 3° les prépositions que régissent les verbes, etc.; — 4° la prononciation des mots anglais; — 5° les diverses acceptions des mots rangés dans leur ordre rationnel et logique; — 6° un court exemple des acceptions usuelles ou littéraires, ou des formes grammaticales difficiles à saisir; — 7° les composés des mots les plus usités; — 8° les modifications des mots; — 9° les idiotismes et les locutions familières les plus usités, classés méthodiquement;

Avec des Signes pour marquer l'emploi au propre et au figuré et pour indiquer le genre de style, suivi d'un Vocabulaire de noms de personnes, de mythologie et de géographie;

PAR A. SPIERS,

Professeur d'anglais à l'École royale des Ponts et Chaussées,
au Collège royal de Bourbon et à l'École spéciale du Commerce de Paris
auteur de *l'Etude raisonnée de la langue anglaise*, de *la Grammaire raisonnée de la langue anglaise*, de *l'Etude de la poésie anglaise*,
du *Manuel des termes du commerce anglais et français*, etc.

Les deux tomes, en un vol. gr. in-8, formant ensemble près
de 1200 pages à 3 colonnes, se vendent séparément. 7 fr. 50 c.

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL
ITALIEN - FRANÇAIS
ET FRANÇAIS-ITALIEN

A L'USAGE DES DEUX NATIONS

PAR BUTTURA

NOUVELLE ÉDITION, ENTIÈREMENT REFOUNDUE ET CORRIGÉE,
D'après les dernières éditions du *grand Dictionnaire de l'Académie della Crusca*, d'*Alberti, Cardinali, Mannuzzi*, les *grands Dictionnaires de Bologne*, de *Padoue*, de *Livourne*, de *Véronne*, et le *Vocabotario universale*, publié tout récemment à Naples, par *Tramater*, etc., la dernière édition du *Dictionnaire de l'Académie française et de son Supplément*, et des *Dictionnaires de Laveaux, Boiste et autres*.

Contenant, entre autres améliorations et augmentations:

- 1° Plus de QUINZE MILLE MOTS littéraires les plus usuels,
- 2° les mots des classiques, et particulièrement de Dante, qu'aucun dictionnaire n'a donnés jusqu'ici;
- 3° les termes généraux de sciences, d'arts, de chemins de fer, de bateaux à vapeur, etc., usités de nos jours;
- 4° les participes, les augmentatifs, diminutifs et superlatifs;
- 5° les terminaisons exceptionnelles dans le pluriel;
- 6° la conjugaison des verbes irréguliers dans leurs temps et personnes;
- 7° les diverses acceptions des mots substantifs et adjectifs;
- 8° le genre des substantifs et adjectifs;
- 9° des exemples avec citation des auteurs;
- 10° les locutions et proverbes communs aux deux langues, — 11° et enfin la prononciation figurée de tous les mots.

PLUS COMPLET QUE TOUS LES AUTRES DICTIONNAIRES

Publiés jusqu'à ce jour,

PAR A. RENZI

Professeur de langue et de littérature italiennes,

auteur du *Dictionnaire polyglotte*, de l'ouvrage de la *Guerre de Spartacus*, etc.

Deux tomes en un gros vol. grand in-8° de 1000 à 1200 pages à trois colonnes, caractère neuf et fondu exprès.

Le 1^{er} tome paraîtra au commencement de 1846.
et le second six mois après.

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL
ESPAGNOL-FRANÇAIS
ET FRANÇAIS-ESPAGNOL

NOUVELLEMENT RÉDIGÉ

D'APRÈS LES DERNIÈRES ÉDITIONS DES DICTIONNAIRES
DE L'ACADÉMIE ESPAGNOLE ET DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
LES MEILLEURS LEXICOGRAFES
ET LES OUVRAGES SPÉCIAUX DE L'UNE ET DE L'AUTRE LANGUE

CONTENANT :

- 1° Un grand nombre de mots qui ne se trouvent pas dans les dictionnaires ; — 2° les mots usuels et littéraires de la langue, anciens et nouveaux ; — 3° les principaux termes des sciences, des arts, de l'industrie, du commerce, de la marine, des chemins de fer, des bateaux à vapeur, etc. ; — 4° les diverses acceptions des mots, rangés dans leur ordre rationnel et logique, et séparés par des chiffres ; — 5° un court exemple des acceptions usuelles ou littéraires, et des formes grammaticales qui pourraient être difficiles à saisir ; — 6° le genre de tous les substantifs ; — 7° la première personne des temps irréguliers des verbes, rangés par ordre alphabétique ; — 8° les prépositions qui régissent les verbes ; — 9° les composés des mots les plus usités, qui ne se traduisent pas littéralement ; — 10° les modifications qu'on fait subir aux mots en y ajoutant des adjectifs, des prépositions, etc. ; — 11° les idiotismes et les locutions nobles, familières, ou proverbiales les plus usités, qui diffèrent dans les deux langues ; — 12° un assez grand nombre de proverbes traduits, le plus souvent, par des proverbes correspondants ;

PAR DON PABLO DE VALDEMOROS Y ALVAREZ,
professeur d'espagnol à l'École municipale de François-Premier,
à l'École spéciale du commerce de Paris et à l'École des arts industriels
auteur du *Cours gradué de langue espagnole*,
et de plusieurs ouvrages sur la littérature et l'enseignement.

Deux tom. en un gros vol. gr. in-8, de 1200 pages à 3 col. ;

Le premier tome paraîtra au commencement de 1846.
et le second six mois après.

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL

Allemand-Français et Français-Allemand,

Nouvellement rédigé d'après les travaux des meilleurs lexicographes allemands, et la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie française, par M. Hoffmann. 2 tomes en 1 vol. grand in-8, à 3 colonnes. Même format et justification que les dictionnaires qui précèdent, paraîtra en 1846.

**BAUDRY, LIBRAIRIE EUROPÉENNE, quai Malaquais, n° 3,
au premier étage, PARIS.**

NOUVEAU DICTIONNAIRE
ANGLAIS-FRANÇAIS
ET
FRANÇAIS-ANGLAIS
ABRÉGÉ DE BOYER

COLLATIONNÉ

D'APRÈS LES DICTIONNAIRES DE JOHNSON, TODD, CRABB,
SMART, WEBSTER, CHAMBAUD, GARNER, DESCARRIÈRES,
DUFIEFF, RICHARDSON, WILSON, SALMON, LÉVIZAC,
DELETANVILLE ET AUTRES LEXICOGAPHES,
LA DERNIÈRE ÉDITION DU DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE
FRANÇAISE ET LE COMPLÈMENT DE CE DICTIONNAIRE ;

**Avec la prononciation figurée de l'anglais
à l'usage des Français, et du français
à l'usage des Anglais,
d'après Walker, Smart, Meadows, etc.**

TRENTE-CINQUIÈME ÉDITION

Entièrement refondue et mise au niveau des connaissances actuelles.

CONTENANT

*Dans un même ordre alphabétique général,
et sans vocabulaires séparés,*

- 1° Tous les mots en usage dans l'une et l'autre langue ;
- 2° les noms mythologiques et géographiques, et les noms propres qui diffèrent dans les deux langues ;
- 3° la nomenclature des principaux termes de marine, de sciences et d'arts, de commerce, de machines à vapeur et de chemins de fer ; — 4° tous les mots du dialecte écossais nécessaires pour l'intelligence de Walter Scott, Burns et autres auteurs.

PAR MM. E. THUNOT ET C. E. CLIFTON.

Deux tomes en un vol. in-8° de plus de 800 pages, caractère neuf et fondu exprès, 7 fr. 50 ; ou très-solidement relié, 9 fr.

LA
GERUSALEMME
LIBERATA.

BIBLIOTECA
DEL
INSTITUTO PROVINCIALE
SORIA

LIBRAIRIE
GÉNÉRALE

IMPRIMERIE D'A. ÉVERAT ET COMP.,
rue du Cadran, 16.





LA
GERUSALEMME
LIBERATA

DI
GIORGIO VASSO.

Come Primo.

BIBLIOTECA
DEL
ISTITUTO PROVINCIALE



FIRENZE,

SI TROVA IN PARIGI PRESSO

BAUDRY, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ, N° 9.

—
1837.

LA
GERUSALEMME
LIBERATA

DI
TORQUATO TASSO.

Tomo Primo.

BIBLIOTECA
INSTITUTO PROVINCIAL

SOBRIA



FIRENZE,
E SI TROVA IN PARIGI PRESSO
BAUDRY, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ, N° 9.

1837.

LA

GEROUSAEMME

LIBRARY

FORBURN & CO.



From the



LIBRARY
FORBURN & CO.

1857

PRINTED IN GREAT BRITAIN

BY RICHARD CLAY AND COMPANY, BUNGAY, SUFFOLK

1857

CENNI BIOGRAFICI

SOPRA

TORQUATO TASSO.

Torquato Tasso fu sorrentino di nascita, e bergamasco di origine. Egli nacque nel 1544; ed ebbe per padre Bernardo Tasso gentiluomo al suo tempo di affari e di lettere.

Si sono raccontate meraviglie della infanzia di Torquato. Si è detto che di sei mesi parlava il latino. Codeste sono puerilità stoltamente ripetute a proposito di parecchi uomini illustri.

Certo è che di buon' ora si applicò agli studj, primieramente in Roma sotto la direzione di Maurizio Cataneo a cui fu di otto anni affidato; poi in Padova dove egli giovinetto accompagnò Scipione Gonzaga. A diciassette anni Tasso sostenne con applauso tesi di filosofia, di teologia, e di diritto civile e canonico, siccome portava l'uso de' tempi.

Più degli studj severi amava egli però la poesia. Ne fa prova il suo *Rinaldo*, poema ch' egli

compose allora , e che dedicò al cardinal d' Este.

Questo poema gli diè nome presso i letterati d' Italia , i quali da quel primo saggio facilmente compresero i progressi dei quali egli sarebbe stato capace. Alcuni d' essi lo invitarono a Bologna. Però poco ivi si trattenne , e ritornò a Padova. Incominciò ivi a gittare le prime fila dell' alto poema che doveva poi renderlo sì celebre. La fama che allora godeva l' Ariosto , fu lo stimolo potente che lo eccitò. Dicesi che affettasse un certo disprezzo per quel poeta sommo , e che dimostrasse molta stima per Camoens. Se ciò è vero , due cose fa d' uopo inferirne ; una è ch' egli giudicasse con severità degli argomenti dell' epica ; l' altra , che la rivalità difficilmente ci permette d' essere giusti.

Il cardinal d' Este lo chiamò a Ferrara. Meraviglioso spettacolo presentava allora quella città , fatta sede di coltissimi principi e principesse , e di uomini valentissimi in ogni genere di scienze , di lettere e di arti. Tasso vi fu trattato con tutti i segni di stima e con tutte le prove di generosità.

Poco dopo , il cardinal d' Este passò in Francia a trattarvi gli affari di Gregorio XIII. Egli menò seco Tasso , il quale ne' dotti uomini del paese , prevenuti già del merito di lui , trovò il più lusinghevole accoglimento. Lo stesso re Carlo IX lo distinse sopra modo. Imperciocchè essendosi espresso di non volere in conto alcuno ascoltare nè istanze , nè suppliche a favore di un rinomato poeta suo suddito , il quale , secondo le leggi , doveva morire condannato già per nefando delitto

commesso; pure, a riguardo di Tasso, mutò pensiero. È singolare il mezzo termine che adoperò Tasso per commuovere il re. *Sire*, gli disse, *io vengo a supplicarvi di far morire irremissibilmente un miserabile che colla sua scandalosa caduta ha fatto sì chiaramente vedere che l'umana fragilità si fa giuoco delle lezioni della filosofia.*

Allora la lingua italiana era familiare alla corte di Francia; e i letterati di quel paese intendevano i nostri scrittori. Era stato questo l'effetto del passaggio di due donne Medici nella famiglia reale. Tasso lasciò in Parigi un nome che vi è onorato ancora.

Fu dopo il suo ritorno di Francia, che Tasso scrisse l'*Aminta*, genere di poesia, nel quale non ebbe propriamente che Guarini che poi gli contendesse la palma. E tanto fu l'entusiasmo che quella pastorale suscitò, che la duchessa di Urbino pregò Alfonso II a mandargliene copia, la quale Tasso in persona portò a Pesaro. Ma le delizie di quella corte non impedirono a Tasso di continuare il suo poema; e ne lesse varj canti alla duchessa, donna capace di giudicarne.

Tasso finì l'opera nel 1575, e la dedicò ad Alfonso, come a colui ch'era ad un tempo e il suo protettor principale, e l'eccitatore del lavoro, ed in alcun modo ancora il suo consigliere. Imperciocchè nel particolare delle cose militari, non essendo stato mai Tasso uomo d'armi, aveva dati a lui tutti i lumi necessarj il duca, il quale con non mediocre fama militato avea in Francia al tempo d' Enrico II contro Carlo V.

Tasso prima di pubblicare il suo poema, volle sottoporlo alla critica de' più valenti uomini del suo tempo. Egli ne mandò copia a Scipione Gonzaga, principe che conservato aveva per Tasso l' antica amicizia, e che teneva allora in Roma un posto distinto. Scipione Gonzaga chiamati a se quanti uomini di lettere godevano celebrità in quella metropoli con essi lesse ed esaminò il poema di Tasso; e furono messe in iscritto le osservazioni che parvero di proposito. Di alcune di esse Tasso approfittò: altre lasciò cader vane, e non certamente perchè si sdegnasse del libero giudizio; imperciocchè indefessamente cercò nuovi censori per tutta Italia.

Era egli occupato in queste cure, quando il duca lo incaricò di continuare la storia di casa d' Este, incominciata dal Pigna. Fu questo poi il principio del mal umore in cui Tasso cadde, accresciuto vie più dalle cagioni che siamo per dire.

Imperciocchè non solamente il nuovo impegno in cui entrò, gl' impedì di proseguire la correzione del suo poema; unica cosa che veramente gli stessee a cuore: ma di più, accadde primieramente, che venne fatta una stampa furtiva del poema sopra copie infedeli; sicchè parve a lui compromessa la propria gloria: poi perdette il padre da lui amato con singolarissima pietà: poi la gelosia di mestiere gli si mosse contro e in privato ed in pubblico; così che dovette soffrire quanto il dispetto della invidia è capace di macchinare a danno di chi inteso tutto nel tranquillo

esercizio degli studj, sa che dalla perfezione sola dell' arte debbe trarre la rinomanza alla quale aspira; ed ignora intanto o disprezza il vile intrigo e l' arrogante ciarlatanesimo, rifugio miserabile della vana mediocrit .

Ma tutte codeste cose per se stesse bastanti a disordinare lo spirito di un uom  il quale per mobile delicatezza di fibra essendo irrequieto, si lascia dalla propria immaginazione condurre, anzi che condurla egli, presero maggior forza da altri funesti avvenimenti.

Vivendo egli da lungo tempo s  ben veduto in corte, giovine caldo, e dagli stessi oggetti de' suoi studj innalzato alle idee grandi di eroi e di gloria, non seppe di buon' ora interdire al suo cuore un affetto che, o nascesse grande improvvisamente, o tale divenisse a gradi, tutto in fine lo penetr  e comprese con tanto maggior vemenza, quanto alto e difficile era il soggetto, e quanto lusinghevoli forse furono per lui le apparenze. Innamor  egli dunque, a quel che pare, della sorella del duca; e ci  che fu peggio, sembra che confidasse l' amor suo, e s  pericoloso oggetto ad un amico il quale poscia non conserv  il secreto. Di qu  nacque rissa tra Tasso e costui; quindi duello. E siccome i fratelli dell' indiscreto amico vennero ad assaltare Tasso contr' ogni principio dell' onore, e furono banditi; temendo il duca, che l' animosit  e la vendetta di una famiglia potente nuocessero a Tasso, fece guardar lui assai lungo tempo.

N  allora forse fu creduto, n  certamente poi

può credersi oggi, che la lunga detenzione di Tasso procedesse dal desiderio del duca di preservarlo da' pericoli ai quali era esposto per l' accaduto caso. Imperciocchè considerando per una parte le dicerie alle quali quel caso potè facilmente dare occasione in corte, e le laudi somme che in parecchie poesie aveva egli prodigate ad una Leonora, e i contrassegni di benevolenza, che la principessa di questo nome aveva dati al poeta; v' è ragione di pensare che il duca prendesse a pretesto, per far guardare Tasso, l' inimicizia eccitata contro lui; ma che veramente il muovesse poi una più forte e secreta cagione.

Tutti coloro che delle cose di Tasso hanno scritto, mostrano apertamente di avere anche dopo due secoli ricopiate le dissimulazioni cortigianesche, mettendo in dubbio i fatti, e parlando come si parlerebbe di un segreto di stato.

Alcuni di essi suppongono che non si trattasse se non che della contessa di Scandiano, gentildonna che alla corte di Ferrara in quei dì era assai distinta per le grazie della persona, per la finezza dello spirito e per soavi maniere. Pensano altri, che la Leonora da Tasso amata, fosse una damigella della principessa: tanto più, che in una sua canzone manifestamente ei dice avere in addietro collocato con pessima fortuna troppo alto il suo amore, e rivolgersi poi con migliore speranza a donna di condizione pari alla propria.

A che dunque tanti sforzi per occultare ciò che di per se è manifestissimo? Nè per questa damigella, nè per la contessa di Scandiano, nè per

altra che stata non fosse della famiglia regnante; sarebbesi indotto il duca a trattare sì aspramente un uomo che in addietro gli era carissimo.

Come Tasso si stessee di animo, e come il suo spirito restasse alterato per tanti colpi accumulati sopra lui, egli è più facile immaginarlo, che dirlo. Tutti i suoi organi furono scomposti, e tutte le sue potenze offese. Ogni suo pensiero non ad altro fu più rivolto, che a togliersi dallo stato miserabile in cui languiva.

Volle la sua buona fortuna, che gli si aprisse mezzo alla fuga. Errò qualche tempo incognito: poi si trasse a Torino ove riconosciuto da Filippo d' Este, che lo aveva già veduto in Ferrara, per mezzo di quel principe generoso fu presentato al duca di Savoia.

Alloggiato in corte, assicurato della benevolenza del principe, onorato dagli uomini più distinti della città, avrebb' egli potuto tranquilarsi. Ma lo premeva il timore che il duca di Ferrara domandasse che gli fosse consegnato: e dubitando della fede del nuovo protettore, per la funesta sperienza che aveva di quella del protettore antico; secretamente partì di Piemonte, volgendosi a Roma. Roma sola pareva a lui un asilo sicuro.

Fu ivi accolto dal cardinale Albani con ogni genere di cortesia. Rivide Maurizio Cataneo suo primo istitutore, suo parente ed amico. Ebbe dai grandi e dagli uomini più celebri che in quella città dimoravano, ogni prova di stima. Anche il popolo pubblicamente l' onorò correndo tutti in

folla a vedere un uomo già per fama sì illustre.

Ma Tasso non era più padrone del suo spirito. Roma nol contentò; e cedette al desiderio venutogli di gire a Sorrento per vedere quel suo luogo natale, ed una sorella che ivi egli aveva. Il modo con cui si presentò a lei, mostra, più che finezza di sentimento, alterazione di testa. Travestito in guisa da non essere conosciuto, le comparisce dinanzi in qualità di uomo che ha una lettera del fratello di lei da consegnarle. In quella lettera diceva come trovavasi in grande pericolo di vita, s' essa non gli procurasse una protezione potente. Spaventata a tale annunzio la donna, chiede conto del caso. Egli lo particolarizza con sì vivi colori, che Cornelia (così chiamavasi la sorella) per dolore cadde tramortita. Il che vedendo Tasso, immantinentemente cercò di richiamarla ai sensi manifestandosi, e per sua scusa dicendole così aver egli fatto per assicurarsi dell' affetto di lei, mentre dappertutto temeva nemici ed insidie.

Ma la solitudine di Sorrento non era fatta per Tasso. Inasprivansi ogni dì più le piaghe del suo cuore: imperciocchè intera in esso lui bolliva ancora la doppia passione e dell' amore e della gloria. Nè altro aveva in mente mai, che Ferrara; sentendo più ciò che di bene goduto aveva in quella città, che ciò che vi aveva sofferto di male. Scrisse pertanto al duca, scrisse alla principessa; ed impegnò in favor suo la duchessa di Urbino: ma non ebbe risposta da nessuno.

Disperato, abbandona Sorrento e la casa di

sua sorella, per gire a qualunque costo a Ferrara. I suoi amici di Roma cercarono di dissuaderlo da sì imprudente passo. Non fu caso di fargli mutar pensiero. Allora si limitarono a procurargli buon ricevimento, e sicurezza da ogni sinistro incontro. Alfonso in fatti lo accolse con amicizia, e lo ristabilì nel posto che dianzi aveva tenuto in corte. Ma riguardandolo come un uomo più ammalato nello spirito, che alterato nella salute, negò di restituirgli, siccome chiedeva, i manoscritti che, lui fuggito di Ferrara, erano stati messi sotto buona custodia. Erasi insinuato al duca, che Tasso non era più in caso di correggerli, siccome egli diceva di voler fare; e che li avrebbe anzi guastati. Tasso reclamò in vano al duca; e in vano scrisse di ciò alla duchessa di Urbino. Irritato quindi e disperato, partì una seconda volta di Ferrara, cercando per Italia un principe che con buon esito interponesse gli officj suoi presso Alfonso. Ma non riuscì nel suo pensiero.

Ben ebb' egli in Maffio Veniero, gentiluomo veneziano, un amico il quale si prese cura di lui, e gli procurò le buone grazie del duca di Firenze dove avrebbe potuto ritirarsi e star tranquillo, e tutti avere i riguardi e gli aiuti che lo stato suo addomandava. Nè Veniero dissimulò al duca Medici le inquietudini abituali di Tasso, e i delirj del suo spirito; nè gli tacque che calunniavano coloro i quali avevano sparso che il suo valore poetico fosse indebolito.

Ma Tasso non aveva aspettata la risposta del

Medici ; ed era ito presso il duca di Urbino , in cui assaissimo sperava. Nè s' ingannò : imperciocchè quel principe il trattò per ogni maniera sì bene , che già aveva omai recuperato e la tranquillità dello spirito e la sanità del corpo.

Non si sa bene quale circostanza d' improvviso venisse ad agitarlo di nuovo. Quello che si sa ; è ch' egli improvvisamente sospettò del duca di Urbino , e fuggì , andando di bel nuovo in Piemonte.

A Torino trovò in Filippo d' Este , e in Maria di Savoia sua moglie , la stessa cordialità che gli avevano dimostrata prima : e se fosse stato possibile ch' egli avesse goduto della buona fortuna , codesti principi gliel' avevano offerta , e sarebbe stato bene presso loro. Il cardinale Albani gli scrisse in quel tempo una lettera nella quale gli faceva sentire tutte le inconseguenze della sua condotta , e la irragionevolezza de' suoi timori. Gli dava inoltre de' buoni consigli , e gli parlava con sensi di vera amicizia. La quale lettera produsse in lui , a dir vero , qualche buon effetto : conciossiachè si calmò , e ripigliò le sue occupazioni ordinarie ; e scrisse diverse composizioni tanto in versi , quanto in prosa , e singolarmente i due *Dialoghi della Nobiltà e della Dignità* , i quali fanno vedere che non altro che ad intervalli soffriva alterazione di spirito.

Ma il pensiero de' suoi manuscritti gli stava troppo fitto in mente. Che gli stesse altrettanto fitto quello del suo amore , è facil cosa presumerlo ,

Quindi si mise in testa di andare una altra volta a Ferrara.

Filippo d' Este nel dissuase quanto potè, e non essendogli riuscito di fargli ascoltar ragione, volle almeno procurargli dal duca Alfonso il permesso di ricomparire a corte. Il quale permesso ottenne, però col patto che vi starebbe come semplice particolare, e che sopra tutto si adatterebbe alla cura della quale egli aveva bisogno.

Tasso arrivò a Ferrara nel momento in cui festeggiavansi le nozze del duca con Margherita Gonzaga. Credeva egli di poter avere udienza dal duca, ed essere come altre volte introdotto dalle principesse. Ma le cose erano mutate: nè fu ammesso in alcun modo; e i cortigiani stessi e gli uomini in carica nol trattarono meglio dei principi. Laonde non dubitando più della sua disgrazia, vedendosi abbandonato dai suoi vecchi amici, ed esposto più che mai alla rabbia dei nemici, incollerito, esasperato, si trasportò un giorno a dire del duca e della corte tutto ciò che il cuore esulcerato, e la esaltata mente potevano mai suggerire. Le quali cose riferite al duca, e forse malignamente avvelenate dal mal animo, indussero il principe a far condurre Tasso come frenetico allo spedale di sant' Anna, ordinato avendo, che fosse curato, e guardato a vista.

Un tal procedere doveva necessariamente accrescere gli accessi di una malattia che l' esaltata immaginazione di Tasso aveva prodotta, che la meditazione continua aveva nudrita, che ingrandita aveva la negativa costante de' suoi ma-

nuscritti, che finalmente un amore sfortunato alimentava, e che rendeva insanabile il totale abbandono in cui si vedeva.

Sequestrato dal mondo intero, e ridotto a sì misera condizione, credettero i suoi nemici, che fosse giunto il tempo di toglierci ciò di che nè la potenza del duca, nè gli artificj de' cortigiani potevano assolutamente disporre: io voglio dire la gloria che il suo poema gli assicurava per tutti i secoli. Allora dunque furono impegnati gli Accademici della Crusca a metter fuori la loro critica della *Gerusalemme*. Se poi fosse cura di amico, o nuovo ingegno dei nemici suoi medesimi il fargli giungere il libello fiorentino, difficil cosa è il dirlo. Bene è vero che oltre essere stato Tasso con molto valore difeso da parecchi letterati, egli difese da se stesso la propria causa con tanto giudizio, che sembra incredibile come, veduto il modo con cui e ragionava e scriveva, si sostenesse poi essere lui mentecatto, e giustamente ritenersi nell' luogo ai mentecatti riser vato.

Tasso scrisse a Gregorio XIII, scrisse all' imperador Rodolfo del crudel trattamento che gli si faceva. Tutti i principi d' Italia presero parte nel suo infortunio, e domandarono al duca, che il lasciasse libero. Il duca fu inesorabile. Vinsero però finalmente presso lui le calde istanze di Vincenzo Conzaga, il quale condusse seco Tasso a Mantova.

Ma l' aria di Mantova era nociva a Torquato: le sue malattie rinnovavansi, nè i rimedj producevano buon effetto. Domandò ed ottenne di

passare a Bergamo ove da' suoi parenti ed amici fu in ogni miglior maniera accolto e festeggiato. Ivi finì la sua tragedia del *Torrismondo*, già cominciata in Ferrara quando la prima volta dimorò colà, e da lui dedicata poi per grato animo a Vincenzo Gonzaga.

Le corti intanto non gli piacevano più. Pareva che sol lo allettasse l' indipendenza. Quindi andò nel Regno, e parvegli di poter vivere quieto a Monte Oliveto. In fatti ivi si diede a curare la sua salute con ogni genere di diligenza. Ma di tratto in tratto rinnovavansi in lui gli esaltamenti del vapor malinconico, al quale andava già da lungo tempo soggetto; e crebbe questo per tal modo, che cadde in persuasione di avere famigliare uno spirito (siccome fu detto di Socrate) il quale venisse a fargli visita di tempo in tempo, e con cui s' intrattenesse poi ragionando di astruse materie. Manso, suo amico, che ne scrisse la vita, racconta come burlandosi egli di codesto spirito, Tasso gli promise di farglielo vedere. Accadde dunque un giorno, che, presente lui, Tasso si pose a dialogizzare sopra materie sì alte, e con sì viva eloquenza, che Manso non ardì interromperlo mai. Al quale, improvvisamente troncando il discorso, Tasso disse creder egli, che non dovesse più dubitare dello spirito di cui gli aveva parlato. Se non che Manso rispose dubitarne anzi più: conciossiachè aveva ben egli udito un dialogo per ogni aspetto sorprendentissimo; non però avere veduto lo spirito che gli si era promesso di fargli vedere.

Del resto, l'inquietezza abituale che tormentava Tasso, non gli permise di godere a lungo delle delizie di Monte Oliveto. Egli ne partì, ritornando a Roma ove Sisto V poco amico dei poeti, pur l'onorò e lo distinse. Donde nacque che Tasso celebrò poi e in prosa e in versi le magnificenze di quel pontefice.

Tasso trovò in Roma il duca di Firenze, da cui era stato particolarmente conosciuto mentre quel principe era cardinale. Questi lo invitò a fissarsi presso di lui in Toscana; e per riuscire nel desiderio suo, impegnò il papa ad interporre i suoi officj.

Breve però fu la fermata di Tasso in Firenze, memore sempre di quando gli era accaduto alla corte di Ferrara. Da Firenze pertanto passò a Napoli; e si ricoverò presso Manso il quale seppe sì ben trattarlo, che la nera malinconia che lo opprimeva, si dileguò. Ivi si pose à correggere e a rifare il suo poema, adattandosi a tutte le critiche che erano state fatte. E siccome aveva prima convertito il *Goffredo* nella *Gerusalemme liberata*, allora convertì questa nella *Gerusalemme conquistata*. Ma il genio ha delle regole sue proprie, e non può farsi schiavo di tutte quelle che i freddi trattatisti prescrivono. Perciò la *Gerusalemme conquistata* non o phatuto prendere il posto dell'altra

Intanto era salito al pontificato Clemente VIII; e il cardinal di S. Giorgio, suo nipote, amico delle scienze e delle lettere, chiamava presso di se quanti in Italia erano uomini celebri per talenti

e per virtù. Aveva egli conosciuto Tasso in addietro : cercò di lui allora ; e lo invitò con ogni maniera di proferte a passare a Roma. Tasso non ebbe forza di resistere. Sentì però viva pena abbandonando il tranquillo e lieto soggiorno in cui era. Il papa , i suoi nipoti e tutta la corte fecero a Tasso un' accoglienza capace di fargli dimenticare quanto perdeva.

Ma perciocchè alcun tempo appresso nacquero in corte intrighi pe' quali era pericolo che si turbasse la buona armonia della famiglia papale, ed egli n' era una innocente cagione ; deliberò di andare di là , prendendo a pretesto affari domestici e liti pendenti che uopo gli era finire.

Fu allora , che temendo il cardinal di S. Giorgio di non godere più della conversazione di Tasso , propose allo zio d' incoronarlo in Campidoglio , come in addietro erasi praticato con Petrarca. Si fanno i preparativi di questa grande e rara solennità che i valentuomini di quel tempo non avrebbero certamente immaginato mai , che si dovesse prostituire un giorno da nipoti degenerati , siccome s' è fatto al tempo nostro. Tasso ritorna. Ma la malattia che sordamente logorava le fila della sua vita , ad un tratto scoppia ; ed egli muore la vigilia della sua festa. Ciò accadde il dì 25 d' aprile del 1595.

Tale fu la vita miserabile di uno dei più begli ingegni che l' Italia e il mondo abbiano mai avuto. La quale quanto per la stirpe umana sia mortificante , ognuno può vederlo da se.

LA
GERUSALEMME
LIBERATA.

CANTO PRIMO.

Goffredo riceve un messo di Dio, vien eletto da' principi
Capitano, passa in mostra l' esercito, e muove all' im-
presa.

I.

Canto l' armi pietose, e 'l Capitano
Che 'l gran Sepolero liberò di Cristo.
Molto egli oprò col senno, e con la mano;
Molto soffrì nel glorioso acquisto:
E invan l' Inferno a lui s' oppose, e invano
S' armò d' Asia e di Libia il popol misto,
Che il Ciel gli diè favore, e sotto ai santi
Segni ridusse i suoi compagni erranti.

II.

O Musa tu , che di caduchi allori
Non circondi la fronte in Elicona ,
Ma su nel nel Cielo infra i beati cori
Hai di stelle immortali aurea corona ;
Tu spira al petto mio celesti ardori ,
Tu rischiara il mio canto , e tu perdona
Se inteso fregi al ver, s' adorno in parte
D' altri dilette che de' tuoi le carte.

III.

Sai , che là corre il mondo ove più versi
Di sue dolcezze il lusinghier Parnaso ,
E che 'l vero condito in molli versi
I più schivi allettando, ha persuaso.
Così all' egro fanciul porgiamo aspersi
Di soave licor gli orli del vaso :
Succhi amari ingannato intanto ei beve ,
E dall' inganno suo vita riceve.

IV.

Tu , magnanimo Alfonso , il qual ritogli
Al furor di fortuna, e guidi in porto
Me peregrino errante, e fra gli scogli
E fra l' onde agitato , e quasi assorto ;
Queste mie carte in lieta fronte accogli ,
Che quasi in voto a te sacrate i' porto.
Forse un dì fia , che la presaga penna
Osi scriver di te quel ch' or n' accenna.

V.

È ben ragion (s' egli avverrà, che in pace
Il buon popol di Cristo unqua si veda,
E con navi e cavalli al fero Trace
Cerchi ritor la grande ingiusta preda)
Ch' a te lo scettro in terra, o se ti piace,
L' alto imperio de' mari a te conceda.
Emulo di Goffredo, i nostri carmi
Intanto ascolta, e t' apparecchia all' armi.

VI.

Già 'l sesto anno volgea, ch' in Oriente
Passò il campo Cristiano all' alta impresa;
E Nicea per assalto, e la potente
Antiochia con arte avea già presa.
L' avea poscia in battaglia incontro a gente
Di Persia innumerabile difesa:
E Tortosa espugnata: indi alla rea
Stagion diè loco, e 'l novo anno attendea.

VII.

E 'l fine omai di quel piovoso inverno,
Che fea l' armi cessar, lunge non era;
Quando dall' alto soglio il Padre Eterno,
Ch' è nella parte più del ciel sincera,
E quanto è da le stelle al basso inferno,
Tanto è più in su de la stellata sfera,
GIOCCHI IN GIÙ VOLSE, E IN UN SOL PUNTO, E IN UNA
Vista mirò ciò ch' in se il mondo aduna.

VIII.

Mirò tutte le cose , ed in Soria
 S' affisò poi ne' principi cristiani;
 E con quel guardo suo , ch' addentro spia
 Nel più secreto lor gli affetti umani ,
 Vede Goffredo che scacciar desia
 Dalla santa città gli empj Pagani,
 E pien di fe , di zelo , ogni mortale
 Gloria , imperio , tesor mette in non cale.

IX.

Ma vede in Baldovin cupido ingegno ,
 Ch' all' umane grandezze intento aspira :
 Vede Tancredi aver la vita a sdegno ;
 Tanto un suo vano amor l' ange e martira :
 E fondar Boemondo al novo regno
 Suo d' Antiochia alti principj mira ,
 E leggi imporre , ed introdur costume ,
 Ed arti , e culto di verace Nume ;

X.

E cotanto internarsi in tal pensiero ,
 Ch' altra impresa non par che più rammenti.
 Scorge in Rinaldo ed animo guerriero ,
 E spirti di riposo impazienti ;
 Non cupidigia in lui d' oro o d' impero ,
 Ma d' onor brame immoderate , ardenti.
 Scorge , che dalla bocca intento pende
 Di Guelfo , e i chiari antichi esempi apprende.

XI.

Ma poi ch' ebbe di questi e d' altri cori
Scorti gl' intimi sensi il Re del mondo ,
Chiama a se dagli angelici splendori
Gabriel , che ne' primi era il secondo.
È tra Dio questi e l' anime migliori
Interprete fedel , nunzio giocondo :
Giù i decreti del ciel porta ; ed al cielo
Riporta de' mortali i preghi e 'l zelo.

XII.

Disse al suo nunzio Dio : Goffredo trova ,
E in mio nome di' lui : perchè si cessa ?
Perchè la guerra omai non si rinnova
A liberar Gerusalemme oppressa ?
Chiami i Duci a consiglio , e i tardi mova
All' alta impresa : ei Capitan fia d' essa :
Io qui l' eleggo , e 'l faran gli altri in terra ,
Già suoi compagni , or suoi ministri in guerra.

XIII.

Così parlogli , e Gabriel s' accinse
Veloce ad eseguir l' imposte cose.
La sua forma invisibil d' aria cinse ,
Ed al senso mortal la sottopose :
Umane membra , aspetto uman si finse ;
Ma di celeste maestà il compose.
Tra giovane e fanciullo età confine
Prese , ed ornò di raggi il biondo crine.

XIV.

Ali bianche vesti, ch' han d' or le cime,
Infaticabilmente agili e preste.
Fende i venti e le nubi, e va sublime
Sovra la terra e sopra il mar con queste.
Così vestito indirizzossi all' ime
Parti del mondo il messaggier celeste.
Pria sul Libano monte ei si ritenne,
E si librò sull' adeguate penne.

XV.

E ver le piagge di Tortosa poi
Drizzò precipitando il volo in giuso.
Sorgeva il novo Sol dai lidi Eoi,
Parte già fuor, ma 'l più nell' onde chiuso;
E porgea mattutini i preghi suoi
Goffredo a Dio, com' egli avea per uso;
Quando a paro col Sol, ma più lucente,
L' Angelo gli apparì dall' oriente.

XVI.

E gli disse : Goffredo, ecco opportuna
Già la stagion ch' al guerreggiar s' aspetta :
Perchè dunque trapor dimora alcuna
A liberar Gerusalem soggetta?
Tu i principi a consiglio omai raguna,
Tu al fin dell' opra i neghittosi affretta.
Dio per lor duce già t' elegge; ed essi
Sopporran volontari a te se stessi.

XVII.

Dio messaggier mi manda : io ti rivelo
La sua mente in suo nome. Oh quanta spene
Aver d' alta vittoria, oh quanto zelo
Dell' oste a te commessa or ti conviene !
Tacque , e sparito rivolò del cielo
Alle parti più eccelse e più serene.
Resta Goffredo ai detti , allo splendore ,
D' occhi abbagliato , attonito di core.

XVIII.

Ma poi che si riscote , e che discorre ,
Chi venne , chi mandò , che gli fu detto ;
Se già bramava , or tutto arde d' imporre
Fine alla guerra ond' egli è duce eletto.
Non che 'l vedersi agli altri in ciel preporre
D' aura d' ambizion gli gonfi il petto ;
Ma il suo voler più nel voler s' infiamma
Del suo Signor , come favilla in fiamma.

XIX.

Dunque gli eroi compagni , i quai non lunge
Erano sparsi , a ragunarsi invita.
Lettere a lettere , e messi a messi aggiunge :
Sempre al consiglio è la preghiera unita.
Ciò ch' alma generosa alletta e punge ,
Ciò che può risvegliar virtù sopita ,
Tutto par che ritrovi , e in efficace
Modo l' adorna sì , che sforza e piace.

XX.

Vennero i duci , e gli altri anco seguirono,
E Boemondo sol qui non convenne.
Parte fuor s' attendò . parte nel giro ,
E tra gli alberghi suoi Tortosa tenne.
I grandi dell' esercito s' unirono
(Glorioso Senato) in dì solenne.
Qui il pio Goffredo incominciò tra loro ,
Augusto in volto , ed in sermon sonoro :

XXI.

Guerrier di Dio , ch' a ristorare i danni
Della sua fede il Re del cielo elesse ,
E securi fra l' arme e fra gl' inganni
Della terra e del mar vi scorse e resse ;
Sì ch' abbiám tante e tante in sì pochi anni
Ribellanti province a lui sommesse ,
E fra le genti debellate e dome
Stese l' insegne sue vittrici e 'l nome ;

XXII.

Già non lasciammo i dolci pegni e 'l nido
Nativo noi , se 'l creder mio non erra ,
Nè la vita esponemmo al mare infido ,
Ed ai perigli di lontana guerra ,
Per acquistar di breve suono un grido
Vulgare , e posseder barbara terra ;
Che proposto ci avremmo angusto e scarso
Premio , e in danno dell' alme il sangue sparso

XXIII.

Ma fu de' pensier nostri ultimo segno
Espugnar di Sion le nobil mura ,
E sottrarre i Cristiani al giogo indegno
Di servitù così spiacente e dura ,
Fondando in Palestina un novo regno ,
Ov' abbia la pietà sede sicura ;
Nè sia chi neghi al peregrin devoto
D' adorar la gran tomba , e sciorre il voto.

XXIV.

Dunque il fatto fin ora al rischio è molto ,
Più che molto al travaglio , all' onor poco ,
Nulla al disegno , ove si fermi , o volto
Sia l' impeto dell' armi in altro loco.
Che gioverà l' aver d' Europa accolto
Si grande sforzo , e posto in Asia il foco ,
Quando sian poi di sì gran moti il fine
Non fabbriche di regni , ma ruine ?

XXV.

Non edifica quei che vuol gl' imperi
Su fondamenti fabbricar mondani ,
Ove ha pochi di patria e fe stranieri ,
Fra gl' infiniti popoli pagani ;
Ove ne' Greci non convien che sperì ,
E i favor d' Occidente ha sì lontani :
Ma ben move ruine , ond' egli oppresso
Sol costrutto un sepolcro abbia a se stesso.

XXVI.

Turchi, Persi, Antiochia (illustre suono,
 E di nome magnifico e di cose)
 Opre nostre non già, ma del ciel dono
 Furo, e vittorie fur meravigliose.
 Or, se da noi rivolte e torte sono
 Contra quel fin che 'l donator dispose,
 Temo cen privi, e favola alle genti
 Quel sì chiaro rimbombo alfin diventi.

XXVII.

Ah non sia alcun, per Dio, che sì graditi
 Doni in uso si reo perda e diffonda:
 A quei che sono alti principj orditi,
 Di tutta l' opra il filo e 'l fin risponda.
 Ora che i passi liberi e spediti,
 Ora che la stagione abbiam seconda,
 Che non corriamo alla città, ch' è meta
 D' ogni nostra vittoria? e che più 'l vieta?

XXVIII.

Principi, io vi protesto (i miei protesti
 Udrà il mondo presente, udrà il futuro,
 L' odone or su nel cielo anco i celesti)
 Il tempo dell' impresa è già maturo:
 Men divien opportun, più che si resti:
 Incertissimo fia quel ch' è sicuro.
 Presago son, s' è lento il nostro corso,
 Ch' avrà d' Egitto il Palestin soccorso.

XXIX,

Disse ; e ai detti segui breve bisbiglio :
 Ma sorse poscia il solitario Piero ,
 Che privato fra' principi a consiglio
 Sedeo , del gran passaggio autor primiero.
 Ciò ch' esorta Goffredo , ed io consiglio ;
 Nè loco a dubbio v' ha , sì certo è il vero
 E per se noto : ei dimostrollo a lungo ,
 Voi l' approvate , io questo sol v' aggiungo.

XXX.

Se ben raccolgo le discordie e l' onte ,
 Quasi a prova da voi fatte e patite ,
 I ritrosi pareri , e le non pronte
 E in mezzo all' eseguire opre impedito ,
 Reco ad un' alta originaria fonte
 La cagion d' ogni indugio e d' ogni lite ,
 A quella autorità che in molti e vari
 D' opinion , quasi librata , è pari.

XXXI.

Ove un sol non impera , onde i giudici
 Pendano poi de' premj e delle pene ,
 Onde sian compartite opre ed uffici ,
 Ivi errante il governo esser conviene.
 Deh fate un corpo sol de' membri amici :
 Fate un capo , che gli altri indirizzi e frene :
 Date ad un sol lo scettro e la possanza ,
 E sostenga di Re vece e sembianza.

XXXII.

Qui tacque il veglio. Or quai pensier, quai petti
 Son chiusi a te, sant' aura, e divo ardore?
 Inspiri tu dell' eremita i detti,
 E tu gl' imprimi ai cavalier nel core:
 Sgombri gl' inserti, anzi gl' innati affetti
 Di sovrastar, di libertà, d' onore;
 Sì che Guglielmo e Guelfo, i più sublimi,
 Chiamar Goffredo per lor duce i primi.

XXXIII.

L' approvar gli altri. Esser sue parti denno
 Deliberare, e comandare altrui.
 Imponga ai vinti legge egli a suo senno;
 Porti la guerra e quando vuole e a cui:
 Gli altri, già pari, ubbidienti al cenno
 Siano or ministri degl' imperi sui.
 Coneluso ciò, fama ne vola, e grande
 Per le lingue degli uomini si spande.

XXXIV.

Ei si mostra ai soldati, e ben lor pare
 Degno dell' alto grado ove l' han posto:
 E riceve i saluti e 'l militare
 Applauso in volto placido e composto.
 Poi ch' alle dimostranze umili e care
 D' amor, d' ubbidienza ebbe risposto,
 Impon che 'l dì seguente in un gran campo
 Tutto si mostri a lui schierato il campo.

XXXV.

Facea nell' oriente il Sol ritorno,
Serenò e luminoso oltre l' usato,
Quando co' raggi uscì del novo giorno
Sotto l' insegne ogni guerriero armato,
E si mostrò quanto potè più adorno
Al pio Buglion, girando in largo prato.
S' era egli fermo, e si vedea davanti
Passar distinti i cavalieri e i fanti.

XXXVI.

Mente, degli anni e dell' oblio nemica,
Delle cose custode e dispensiera,
Vagliami tua ragion sì, ch' io ridica
Di quel campo ogni duce ed ogni schiera.
Suoni e risplenda la lor fama antica,
Fatta dagli anni omai tacita e nera:
Tolto da' tuoi tesori, orni mia lingua
Ciò ch' ascolti ogni età, nulla l' estingua.

XXXVII.

Prima i Franchi mostrarsi: il duce loro
Ugone esser solea, del re fratello.
Nell' Isola di Francia eletti foro,
Fra quattro fiumi ampio paese e bello.
Poscia che Ugon morì, de' gigli d' oro
Seguì l' usata insegna il fier drappello
Sotto Clotareo, capitano egregio,
A cui se nulla manca, è il nome regio.

XXXVIII.

Mille son di gravissima armatura :
Sono altrettanti i cavalier seguenti,
Di disciplina ai primi e di natura,
E d' arme e di sembianza indifferenti ;
Normandi tutti, e gli ha Roberto in cura,
Ch' è principe natio di quelle genti.
Poi duo pastor de' popoli spiegaro
Le insegne lor, Guglielmo ed Ademaro.

XXXIX.

L' uno e l' altro di lor, che ne' divini
Uffici già trattò pio ministero,
Sotto l' elmo premendo i lunghi crini,
Esercita dell' arme or l' uso fero.
Dalla città d' Orange e dai confini
Quattrocento guerrier scelse il primiero.
Ma guida quei di Poggio in guerra l' altro,
Numero equal, nè men nell' arme scaltro.

XL.

Baldovin poscia in mostra addur si vede
Co' Bolognesi suoi quei del germano,
Che le sue genti il pio fratel gli cede
Or ch' ei de' capitani è capitano.
Il conte de' Carnuti indi succede,
Potente di consiglio e pro di mano.
Van con lui quattrocento; e triplicati
Conduce Baldovino in sella armati.

XLI.

Occupà Guelfo il campo a lor vicino ,
Uom ch' all' alta fortuna agguaglia il merto.
Conta costui per genitor latino
Degli avi Estensi un lungo ordine e certo.
Ma German di cognome e di domino ,
Nella gran casa de' Guelfoni è inserto ;
Regge Carintia , e presso l' Istro e 'l Reno
Cio che i prischi Suevi e i Reti avieno.

XLII.

A questo , che retaggio era materno ,
Acquisti ei giunse gloriosi e grandi ;
Quindi gente traeva che prende a scherno
D' andar contra la morte , ov' ei comandi ,
Usa a temprar ne' caldi alberghi il verno ,
E celebrar con lieti inviti i prandi.
Fur cinquemila alla partenza , e appena ,
De' Persi avanzo , il terzo or qui ne mena.

XLIII.

Seguia la gente poi candida e bionda ,
Che tra i Franchi e i Germani e 'l mar si giace ,
Ove la Mosa ed ove il Reno inonda ,
Terra di biade e d' animai ferace ;
E gl' insulani lor , che d' alta sponda
Riparo fansi all' Ocean vorace ;
L' Ocean , che non pur le merci e i legni ,
Ma intere inghiotte le cittadi e i regni.

XLIV

Gli uni e gli altri son mille, e tutti vanno
Sotto un altro Roberto insieme a stuolo.
Maggior alquanto è lo squadron britanno :
Guglielmo il regge al re minor figliuolo.
Sono gl' Inglesi sagittari, ed hanno
Gente con lor ch' è più vicina al polo.
Questi dall' alte selve irsuti manda
La divisa dal mondo ultima Irlanda.

XLV.

Vien poi Tancredi, e non è alcun fra tanti,
Tranne Rinaldo, o feritor maggiore,
O più bel di maniere e di sembianti,
O più eccelso ed intrepido di core.
S' alcun' ombra di colpa i suoi gran vanti
Rende men chiari, è sol follia d' amore;
Nato fra l' arme amor di breve vista,
Che si nutre d' affanni, e forza acquista.

XLVI.

È fama, che quel dì che glorioso
Fe' la rotta de' Persi il popol Franco,
Poi che Tancredi alfin vittorioso
I fuggitivi di seguir fu stanco,
Cercò di refrigerio e di riposo
All' arse labbra, al travagliato fianco;
E trasse, ove invitollo al rezzo estivo
Cinto di verdi seggi un fonte vivo.

XLVII.

Quivi a lui d' improvviso una donzella,
Tutta, fuor che la fronte, armata apparse :
Era pagana, e là venuta anch' ella
Per l' istessa cagion di ristorarse.
Egli mirolla, ed ammirò la bella
Sembianza, e d' essa si compiacque e n' arse.
Oh meraviglia! Amor ch' appena è nato,
Già grande vola e già trionfa armato.

XLVIII.

Ella d' elmo coprissi; e se non era
Ch' altri quivi arrivar, ben l' assaliva.
Partì dal vinto suo la donna altera,
Ch' è per necessità sol fuggitiva;
Ma l' imagine sua bella e guerriera
Tale ei serbò nel cor, qual essa è viva.
E sempre ha nel pensiero e l' atto e 'l loco
In che la vide, esca continua al foco.

XLIX.

E ben nel volto suo la gente accorta
Legger potria : questi arde, e fuor di spene.
Così vien sospiroso, e così porta
Basse le ciglia e di mestizia piene.
Gli ottocento a cavallo, a cui fa scorta,
Lasciar le piagge di Campagna amene,
Pompa maggior della natura, e i colli
Che vagheggia il Tirren fertili e molli.

L.

Venian dietro dugento in Grecia nati,
Che son quasi di ferro in tutto scarchi :
Pendon spade ritorte all' un de' lati,
Suonano al tergo lor farette ed archi :
Asciutti hanno i cavalli, al corso usati,
Alla fatica invitti, al cibo parchi :
Nell' assalir son pronti e nel ritrarsi,
E combatton fuggendo erranti e sparsi.

LI.

Tatin regge la schiera; e sol fu questi
Che Greco accompagnò l' armi latine.
Oh vergogna, oh misfatto! or non avesti
Tu, Grecia, quelle guerre a te vicine?
E pur quasi a spettacolo sedesti,
Lenta aspettando de' grand' atti il fine.
Or, se tu se' vil serva, è il tuo servaggio
(Non ti lagnar) giustizia, e non oltraggio.

LII.

Squadra d' ordine estrema ecco vien poi,
Ma d' onor prima e di valore e d' arte :
Son qui gli avventurieri invitti eroi,
Terror dell' Asia, e folgori di Marte.
Taccia Argo i Mini, e taccia Artù que' suoi
Erranti che di sogni empion le carte;
Ch' ogni antica memoria appo costoro
Perde. Or qual duce fia degno di loro?

LIII.

Dudon di Consa è il duce : e perchè duro
Fu il giudicar di sangue e di virtute ,
Gli altri sopportsi a lui concordi furo ,
Ch' avea più cose fatte e più vedute.
Ei di virilità grave e maturo ,
Mostra in fresco vigor chiome canute ;
Mostra , quasi d' onor vestigi degni ,
Di non brutte ferite impressi segni.

LIV.

Eustazio è poi fra' primi , e i proprii pregi
Illustre il fanno , e più il fratel Buglione.
Gernando v' è , nato de' re norvegi ,
Che scettri vanta e titoli e corone.
Ruggier di Balnavilla infra gli egregi
La vecchia fama , ed Engerlan ripone :
E celebrati son fra i più gagliardi
Un Gentonio , un Rambaldo , e due Gherardi.

LV.

Son fra' lodati Ubaldo anco , e Rosmondo
Del gran ducato di Lincastro erede.
Non fia ch' Obizzo il Tosco aggravi al fondo
Chi fa delle memorie avere prede ;
Nè i tre fratei lombardi al chiaro mondo
Involi , Achille , Sforza e Palamede ;
O 'l forte Otton , che conquistò lo scudo
n cui dall' angue esce il fanciullo ignudo.

LVI.

Nè Guasco nè Ridolfo addietro lasso,
 Nè l' un nè l' altro Guido, ambo famosi;
 Non Eberardo e non Gernier trapasso
 Sotto silenzio ingratamente ascosi.
 Ove voi me di numerar già lasso,
 Gildippe ed Odoardo, amanti e sposi,
 Rapite? Oh nella guerra anco consorti,
 Non sarete disgiunti ancor che morti!

LVII.

Nelle scuole d' Amor che non s' apprende?
 Ivi si fe' costei guerriera ardita:
 Va sempre affissa al caro fianco, e pende
 Da un fato solo l' una e l' altra vita.
 Colpo ch' ad un sol nocca, unqua non scende,
 Ma indiviso è il dolor d' ogni ferita;
 E spesso è l' un ferito, e l' altro langue,
 E versa l' alma quel, se questa il sangue.

LVIII.

Ma il fanciullo Rinaldo e sovra questi,
 E sovra quanti in mostra eran condutti,
 Dolcemente feroce alzar vedresti
 La regal fronte, e in lui mirar sol tutti.
 L' età precorse e la speranza, e presti
 Pareano i fior quando n' uscìo i frutti:
 Se 'l miri fulminar nell' arme avvolto,
 Marte lo stimi; Amor, se scopre il volto.

LIX

Lui nella riva d' Adige produsse
A Bertoldo Sofia, Sofia la bella
A Bertoldo il possente : e pria che fusse
Tolto quasi il bambin dalla mammella,
Matilda il volle, e nutricollo e instrusse
Nell' arti regie; e sempre ei fu con ella,
Sin ch' invaghì la giovinetta mente
La tromba che s' udia dall' Oriente.

LX.

Allor (nè pur tre lustri avea forniti)
Fuggì soletto e corse strade ignote :
Varcò l' Egeo, passò di Grecia i liti,
Giunse nel campo in region remote.
Nobilissima fuga, e che l' imiti
Ben degna alcun magnanimo nipote.
Tre anni son ch' è in guerra, e intempestiva
Molle piuma del mento appena usciva.

LXI.

Passati i cavalieri, in mostra viene
La gente a piedi, ed è Raimondo innanti.
Reggea Tolosa, e scelse infra Pirene
E fra Garonna e l' Ocean suoi fanti.
Son quattromila, e bene armati e bene
Instrutti, usi al disagio e tolleranti.
Buona è la gente, e non può da più dotta
O da più forte guida esser condotta.

LXII.

Ma cinquemila Stefano d' Ambuosa,
 E di Blesse e di Turs, in guerra adduce.
 Non è gente robusta o faticosa,
 Sebben tutta di ferro ella riluce.
 La terra molle e lieta e diletta
 Simili a se gli abitator produce.
 Impeto fan nelle battaglie prime;
 Ma di leggier poi langue e si reprime.

LXIII.

Alcastro il terzo vien qual presso a Tebe
 Già Capaneo, con minaccioso volto:
 Seimila Elvezj, audace e fera plebe,
 Dagli alpini castelli avea raccolto,
 Che 'l ferro, uso a far solchi e franger glebe,
 In nuove forme e in più degne opre ha volto;
 E con la man, che guardò rozzi armenti,
 Par che i regi sfidar nulla paventi.

LXIV.

Vedi appresso spiegar l' alto vessillo
 Col diadema di Piero e con le chiavi.
 Qui settemila aduna il buon Camillo
 Pedoni, d' arme rilucenti e gravi;
 Lieto che a tanta impresa il ciel sortillo,
 Ove rinnovi il prisco onor degli avi,
 O mostri almen, ch' alla virtù latina
 O nulla manca o sol la disciplina.

LXV.

Ma già tutte le squadre eran con bella
Mostra passate, e l'ultima fu questa.
Quando Goffredo i maggior duci appella,
E la sua mente lor fa manifesta :
Come appaja diman l' alba novella
Vuo', che l'oste s' invii leggiera e presta
Sì ch' ella giunga alla città sacrata ,
Quanto è possibil più, meno aspettata.

LXVI.

Preparatevi dunque ed al viaggio,
Ed alla pugna, e alla vittoria ancora.
Questo arditto parlar d' uom così saggio
Sollecita ciascuno e l' avvalora.
Tutti d' andar son pronti al nuovo raggio,
E impazienti in aspettar l' aurora :
Ma 'l provvido Buglion senza ogni tema
Non è però, benchè nel cor la prema ;

LXVII.

Perch' egli avea certe novelle intese ,
Che s' è d' Egitto il re già posto in via
Inverso Gaza, bello e forte arnese
Da fronteggiare i regni di Soria :
Nè creder può, che l' uomo a fiere imprese
Avvezzo sempre, or lento in ozio stia ;
Ma d' averlo aspettando aspro nemico ,
Parla al fedel suo messaggiero Enrico :

LXVIII.

Sovra una lieve saettia tragitto
 Vuo' che tu faccia nella greca terra.
 Ivi giunger dovea (così m' ha scritto
 Chi mai per uso in avvisar non erra)
 Un giovane regal d' animo invitto,
 Ch' a farsi vien nostro compagno in guerra.
 Prence è de' Dani, e mena un grande stuolo
 Sin dai paesi sottoposti al polo.

LXIX.

Ma perchè 'l greco imperador fallace
 Seco forse userà le solite arti,
 Per far ch' o torni indietro, o 'l corso audace
 Torca in altre da noi lontane parti;
 Tu nunzio mio tu consiglier verace,
 In mio nome il disponi a ciò che parti
 Nostro e suo bene; e di che tosto vegna,
 Che di lui fora ogni tardanza indegna.

LXX.

Non venir seco tu; ma resta appresso
 Al re de' Greci a procurar l' ajuto
 Che, già più d' una volta a noi promesso,
 È per ragion di patto anco dovuto.
 Così parla e l' informa; e poi che 'l messo
 Le lettere ha di credenza e di saluto,
 Toglie, affrettando il suo partir, congedo:
 E tregua fa co' suoi pensier Goffredo.

LXXI.

Il dì seguente, allor che aperte sono
Del lucido oriente al sol le porte,
Di trombe udissi e di tamburi un suono,
Ond' al cammino ogni guerrier s' esorte.
Non è sì grato ai caldi giorni il tuono
Che speranza di pioggia al mondo apporte,
Come fu caro alle feroci genti
L' altero suon de' bellici instrumenti.

LXXII.

Tosto ciascun, da gran desio compunto,
Veste le membra dell' usate spoglie,
E tosto appar di tutte l' arme in punto:
Tosto sotto i suoi duci ogn' uom s' accoglie;
E l' ordinato esercito congiunto
Tutte le sue bandiere al vento scioglie;
E nel vessillo imperiale e grande
La trionfante Croce al ciel si spande.

LXXIII.

Intanto il sol, che da' celesti campi
Va più sempre avanzando e in alto ascende,
L' arme percote, e ne trae fiamme e lampi
Tremuli e chiari, onde le viste offende.
L' aria par di faville intorno avvampi,
E quasi d' alto incendio in forma splende,
E co' fieri nitriti il suono accorda
Del ferro scosso, e le campagne assorda.

LXXIV.

Il Capitan, che da' nemici aguati
 Le schiere sue d' assicurar desia,
 Molti a cavallo leggiermente armati
 A scoprire il paese intorno invia :
 E innanzi i guastatori avea mandati,
 Da cui si debba agevolar la via,
 E i voti luoghi empire, e spianar gli erti ;
 E da cui siano i chiusi passi aperti.

LXXV.

Non è gente pagana insieme acolta,
 Non muro cinto di profonda fossa,
 Non gran torrente o monte alpestre o folta
 Selva, che 'l lor viaggio arrestar possa.
 Così degli altri fiumi il re talvolta,
 Quando superbo oltre misura ingrossa,
 Sovra le sponde ruinoso scorre,
 Nè cosa è mai che gli s' ardisca opporre.

LXXVI.

Sol di Tripoli il re, ch' in ben guardate
 Mura genti e tesori ed arme serra,
 Forse le schiere Franche avria tardate,
 Ma non osò di provarle in guerra.
 Lor con messi e con doni anco placate
 Ricettò volontario entro la terra,
 E ricevè condizion di pace,
 Sì come imporle al pio Goffredo piace.

LXXVII.

Qui del monte Seir, ch' alto e sovrano
Dall' oriente alla cittade è presso,
Gran turba scese di Fedeli al piano,
D' ogni età mescolata e d' ogni sesso.
Portò suoi doni al vincitor cristiano:
Godea in mirarlo e in ragionar con esso:
Stupia dell' arme peregrine; e guida
Ebbe da lor Goffredo amica e fida.

LXXVIII.

Conduce ei sempre alle maritime onde
Vicino il campo per diritte strade,
Sapendo ben che le propinque sponde
L' amica armata costeggiando rade,
La qual può far che tutto il campo abbonde
De' necessari arnesi, e che le biade
Ogn' isola de' Greci a lui sol mieta,
E Scio pietrosa gli vendemmi e Creta.

LXXIX.

Geme il vicino mar sotto l' incarco
Dell' alte navi e de' più lievi pini,
Sì che non s' apre omai sicuro varco
Nel mar mediterraneo ai Saracini;
Ch' oltre quei ch' ha Georgio armati e Marco
Ne veneziani e liguri confini,
Altri Inghilterra e Francia, ed altri Olanda,
E la fertil Sicilia altri ne manda.

LXXX.

E questi, che son tutti insieme uniti
Con saldissimi lacci in un volere,
S' eran carichi e provvisti in vari liti
Di ciò ch' è d' uopo alle terrestri schiere ;
Le quai trovando liberi e sforniti
I passi de' nemici alle frontiere,
In corso velocissimo sen vanno
Là ' ve Cristo soffrì mortale affanno.

LXXXI.

Ma precorsa è la fama apportatrice
De' veraci romori e de' bugiardi,
Ch' unito è il campo vincitor felice,
Che già s' è mosso, e che non è chi 'l tardi :
Quante e quai sian le squadre ella ridice,
Narra il nome e 'l valor de' più gagliardi,
Narra i lor vantì, e con terribil faccia
Gli usurpatori di Sion minaccia.

LXXXII.

E l' aspettar del male è mal peggiore
Forse, che non parrebbe il mal presente :
Pende ad ogn' aura incerta di romore
Ogni orecchia sospesa ed ogni mente ;
E un confuso bisbiglio entro e di fuore
Trascorre i campi e la città dolente.
Ma il vecchio re ne' già vicin perigli
Volge nel dubbio cor ferì consigli.

LXXXIII.

Aladin detto è il re, che di quel regno
Novo signor, vive in continua cura :
Uom già crudel, ma 'l suo feroce ingegno
Pur mitigato avea l' età matura.
Egli, che de' Latini udì 'l disegno,
Ch' han d' assalir di sua città le mura,
Giunge al vecchio timor novi sospetti,
E de' nemici pave e de' soggetti;

LXXXIV.

Però che dentro a una città commisto
Popolo alberga di contraria fede :
La debil parte e la minore in Cristo,
La grande e forte in Macometto crede :
Ma quando il re fe' di Sion l' acquisto,
E vi cercò di stabilir la sede,
Scemò i pubblici pesi a' suoi Pagani,
Ma più gravonne i miseri Cristiani.

LXXXV.

Questo pensier la ferità nativa,
Che dagli anni sopita e fredda langue,
Irritando inasprisce, e la ravviva
Sì, che assetata è più che mai di sangue
Tal fero torna alla stagione estiva
Quel che parve nel giel piacevol angue :
Così leon domestico riprende
L'innato suo furor, s' altri l' offende.

LXXXVI.

Veggio, dicea, della letizia nova
 Veraci segni in questa turba infida :
 Il danno universal solo a lei giova,
 Sol nel pianto comun par ch' ella rida ;
 E forse insidie e tradimenti or cova ,
 Rivolgendo fra se come m' uccida ,
 O come al mio nemico e suo consorte
 Popolo occultamente apra le porte.

LXXXVII.

Ma nol farà : prevenirò quest' empi
 Disegni loro, e sfogherommi appieno :
 Gli ucciderò ; faronne acerbi scempi,
 Svenerò i figli alle lor madri in seno :
 Arderò loro alberghi, e insieme i Tempi :
 Questi i debiti roghi ai morti fieno ;
 E su quel lor Sepolcro in mezzo ai voti
 Vittime pria farò de' sacerdoti.

LXXXVIII.

Così l' iniquo fra suo cor ragiona ;
 Pur non segue pensier sì mal concetto :
 Ma s' a quegli innocenti egli perdona,
 È di viltà, non di pietate effetto ;
 Che se un timore a in crudelir lo sprona ,
 Il ritien più potente altro sospetto :
 Troncar le vie d'accordo, e de' nemici
 Troppo teme irritar l' arme vittrici.

LXXXIX.

Tempra dunque il fellon la rabbia insana ;
Anzi altrove pur cerca ove la sfoghi.
I rustici edifici abbatte e spiana,
E dà in preda alle fiamme i culti luoghi.
Parte alcuna non lascia integra o sana,
Onde il Franco si pasca, ove s' alloghi.
Turba le fonti e i rivi, e le pure onde
Di veneni mortiferi confonde.

XC.

Spietatamente è cauto, e non oblia
Di rinforzar Gerusalem frattanto.
Da tre lati fortissima era pria :
Sol verso Borea è men sicura alquanto.
Ma da' primi sospetti ei le munia
D' alti ripari il suo men forte canto ;
E v' accogliea gran quantitate in fretta
Di gente mercenaria e di soggetta.

CANTO II.

Stato interno di Gerusalemme, e tirannia d'Aladino : Episodio d'Olindo e Sofronia. Ambasciata d'Alete Argante al campo de' Cristiani : guerra coll' Egitto.

I.

Mentre il tiranno s' apparecchia all' armi
Soletto Ismeno un dì gli s' appresenta ;
Ismen, che trar di sotto ai chiusi marmi
Può corpo estinto, e far che spiri e senta ;
Ismen, che al suon de' mormoranti carmi
Sin nella reggia sua Pluto spaventa,
E si suoi demon negli empì uffici impiega
Pur come servi, e gli discioglie e lega.

II.

Questi or Macone adora, e fu cristiano :
Ma i primi riti anco lasciar non puote ;
Anzi sovente in uso empio e profano
Confonde le due leggi a se mal note.
Ed or dalle spelonche ove lontano
Dal vulgo esercitar suol l' arti ignote,
Vien nel publico rischio al suo signore :
A re malvagio consiglier peggiore.

III.

Signor, dicea, senza tardar sen viene
Il vincitor esercito temuto :
Ma facciam noi ciò che a noi far conviene ;
Darà il ciel, darà il mondo ai forti ajuto.
Ben tu di re, di duce hai tutte piene
Le parti, e lunge hai visto e provveduto :
S' empie in tal guisa ogn' altro i propri uffici,
Tomba fia questa terra a' tuoi nemici.

IV.

Io, quanto a me, ne vengo e del periglio
E dell' opre compagno ad ajutarte.
Ciò che può dar di vecchia età consiglio,
Tutto prometto, e ciò che magic' arte.
Gli angeli che dal cielo ebbero esiglio,
Costringerò delle fatiche a parte.
Ma dond' io voglia incominciar gl' incanti
E con quai modi, or narrerotti avanti.

V.

Nel tempio de' Cristiani occulto giace
Un sotterraneo altare ; e quivi è il volto
Di colei che sua Diva, e madre face
Quel vulgo del suo Dio nato e sepolto.
Dinanzi al simulacro accesa face
Continuasplende ; egli è in un velo avvolto
Pendono intorno in lungo ordine i voti.
Che vi portaro i creduli devoti.

VI.

Or questa effigie lor, di là rapita,
Voglio che tu di propria man trasporte,
E la riponga entro la tua meschita.
Io poscia incanto adoprero sì forte,
Che ognor, mentr' ella qui fia custodita,
Sarà fatal custodia a queste porte :
Tra mura inespugnabili il tuo impero
Securo fia per novo alto mistero.

VII.

Sì disse, e 'l persuase : impaziente
Il re sen corse alla magion di Dio ;
E sforzò i sacerdoti, e irreverente
Il casto simulacro indi rapio,
E portollo a quel tempio ove sovente
S'irrita il ciel con folle culto e rio.
Nel profan loco e sulla sacra imago
Susurrò poi le sue bestemmie il mago.

VIII.

Ma come apparse in ciel l' alba novella,
Quel cui l' immondo tempio in guardia è dato,
Non rivide l' immagine dov'ella
Fu posta, e invan cerconne in altro lato.
Tosto n' avvisa il re, ch' alla novella
Di lui si mostra fieramente irato ;
Ed immagina ben, ch' alcun Fedele
Abbia fatto quel furto, e che sel cele.

IX.

O fu di man fedele opra furtiva ,
O pur il ciel qui sua potenza adopra ;
Che di colei , ch' è sua regina e Diva ,
Sdegna che loco vil l' imagin copra.
Incerta fama è ancor , se ciò s' ascriva
Ad arte umana od a mirabil opra :
Ben è pietà che , la pietade e 'l zelo
Uman cedendo , autor sen creda il cielo.

X.

Il re ne fa con importuna inchiesta
Ricerca ogni chiesa , ogni magione ;
Ed a chi gli nasconde o manifesta
Il furto o il reo gran pene e premi impone :
E 'l mago di spiarne anco non resta
Con tutte l' arti il ver , ma non s'appone ;
Che 'l cielo , opra sua fosse o fosse altrui ,
Celolla ad onta degl' incanti a lui.

XI.

Ma poi che 'l re crudel vide occultarse
Quel che peccato de' Fedeli ei pensa ,
Tutto in lor d' odio infellonissi , ed arse
D' ira e di rabbia immoderata immensa.
Ogni rispetto oblia : vuol vendicarse ,
Segua che puote , e sfogar l' alma accensa.
Morrà , dicea , non andrà l' ira a voto ,
Nella strage comune il ladro ignoto.

XII.

Pur che 'l reo non si salvi, il giusto pera
E l' innocente. Ma qual giusto io dico?
È colpevol ciascun : nè in loro schiera
Uom fu giammai del nostro nome amico.
S' anima v' è nel novo error sincera,
Basti a novella pena un fallo antico.
Su su, fedeli miei ; su via prendete
Le fiamme e 'l ferro ; ardetè ed uccidete.

XIII.

Così parla alle turbe ; e se n' intese
La fama tra Fedeli immantinentè,
Che attoniti restar ; sì gli sorprese
Il timor della morte omai presente :
E non è chi la fuga o le difese,
Lo scusare o 'l pregare ardisca o tente.
Ma le timide genti e irresolute,
Donde meno speraro, ebber salute.

XIV.

Vergine era fra lor di già matura
Virginità, d' alti pensieri e regi,
D' alta beltà : ma sua beltà non cura,
O tanto sol quant' onestà sen fregi.
È il suo pregio maggior, che tra le mura
D' angusta casa asconde i suoi gran pregi ;
E de' vagheggiatori ella s' invola
Alle lodi, agli sguardi, inculta e sola.

XV.

Pur guardia esser non può, che 'n tutto celi
Beltà degna ch' appaja e che s' ammiri :
Nè tu il consenti, Amor; ma la riveli
D'un giovinetto ai cupidi desiri.
Amor, che or cieco or Argo, ora ne veli
Di benda gli occhi, ora ce gli apri e giri;
Tu per mille custodie entro ai più casti
Virginei alberghi il guardo altrui portasti.

XVI.

Colei Sofronia, Olindo egli s' appella ;
D' una cittate entrambi e d' una fede.
Ei che modesto è sì, com' essa è bella,
Brama assai, poco spera, e nulla chiede :
Nè sa scoprirsi, o non ardisce ; ed ella
O lo sprezza, o nol vede, o non s' avvede,
Così finora il misero ha servito
O non visto, o mal noto, o mal gradito.

XVII.

S' odel' annunzio intanto, e che s' appresta
Miserabile strage al popol loro.
A lei che generosa è quanto onesta,
Viene in pensier come salvar costoro.
Move fortezza il gran pensier, l' arresta
Poi la vergogna e 'l virginal decoro :
Vince fortezza, anzi s' accorda ; e face
Se vergognosa, e la vergogna audace.

XVIII.

La vergine tra 'l vulgo uscì soletta :
 Non copri sue bellezze, e non l' espose :
 Raccolse gli occhi , andò nel vel ristretta ,
 Con ischive maniere e generose.
 Non sai ben dir se adorna o se negletta,
 Se caso od arte il bel volto compose :
 Di natura, d' amor, de' cieli amici
 Le negligenze sue sono artifici.

XIX.

Mirata da ciascun, passa e non mira
 L' altera donna, e innanzi al re sen viene :
 Nè perchè irato il veggia, il piè ritira ;
 Ma il fero aspetto intrepida sostiene.
 Vengo, signor, gli disse; e 'ntanto l' ira
 Prego sospenda, e 'l tuo popolo affrene ;
 Vengo a scoprirti e vengo a darti preso
 Quel reo che cerchi, onde sei tanto offeso.

XX.

All' onesta baldanza, all' improvviso
 Folgorar di bellezze altere e sante ,
 Quasi confuso il re, quasi conquiso ,
 Frenò lo sdegno e placò il fier sembiante.
 S' egli era d'alma, o se costei di viso
 Severa manco, ei diveniane amante :
 Ma ritrosa beltà ritroso core
 Non prende ; e sono i vezzi esca d'amore.

XXI.

Fu stupor, fu vaghezza e fu diletto,
S'amor non fu, che mosse il cor villano.
Narra, ei le dice, il tutto: ecco io commetto
Che non s'offenda il popol tuo cristiano.
Ed ella: il reo si trova al tuo cospetto:
Opra è il furto, signor, di questa mano:
Io l' imagine tolsi; io son colei
Che tu ricerchi, e me punir tu dei.

XXII.

Così al pubblico fato il capo altero
Offerse, e 'l volle in se sola raccorre.
Magnanima menzogna, or quando è il vero
Si bello che si possa a te preporre?
Riman sospeso, e non sì tosto il fero
Tiranno all' ira, come suol, trascorre.
Poi la richiede: io vuo' che tu mi scopra
Chi diè consiglio, e chi fu insieme all' opra.

XXIII.

Non volli far della mia gloria altrui
Neppur minima parte, ella gli dice:
Sol di me stessa io consapevol fui,
Sol consigliera, e sola esecutrice.
Dunque in te sola, ripigliò colui,
Caderà l'ira mia vendicatrice.
Diss' ella: è giusto; esser a me conviene,
Se fui sola all' onor, sola alle pene.

XXIV.

Qui comincia il tiranno a risdegnarsi :
 Pur le dimanda : ov' hai l' imago ascosa ?
 Non la nascosi, a lui risponde , io l' arsi ;
 E l' arderla stimai laudabil cosa :
 Così almen non potrà più violarsi
 Per man di miscredenti ingiuriosa.
 Signore , o chiedi il furto, o 'l ladro chiedi :
 Quel non vedrai in eterno, e questo il vedi.

XXV.

Benchè nè furto è il mio, nè ladra io sono :
 Giusto è ritor ciò ch' a gran torto è tolto.
 Or questo udendo, in minacevol suono
 Freme il tiranno, e'l fren dell' ira è sciolto.
 Non sperì più di ritrovar perdono
 Cor pudico, alta mente, o nobil volto :
 E indarno Amor contra lo sdegno crudo
 Di sua vaga bellezza a lei fa scudo.

XXVI.

Presà è la bella donna : e incrudelito
 Il re la danna entro un incendio a morte.
 Già 'l velo e 'l casto manto è a lei rapito ;
 Stringon le molli braccia aspre ritorte.
 Ella si tace ; e in lei non sbigottito,
 Ma pur commosso alquanto è il petto forte :
 E smarrisce il bel volto in un colore,
 Che non è pallidezza, ma candore.

XXVII.

Divulgossi il gran caso ; e quivi tratto
Già 'l popol s' era. Olindo anco v' accorse :
Dubbia era la persona, e certo il fatto :
Venìa, che fosse la sua donna, in forse.
Come la bella prigioniera in atto
Non pur di rea, ma di dannata ei scorse ;
Come i ministri al duro ufficio intenti
Vide, precipitoso urtò le genti.

XXVIII.

Al re gridò : non è, non è già rea
Costei del furto, e per follia sen vanta :
Non pensò, non ardi, nè far potea
Donna sola e inesperta opra cotanta.
Come ingannò i custodi? e della Dea
Con qual' arti involò l' imagin santa?
Se 'l fece, il narri. Io l' ho, signor, furata.
Ahi tanto amò la non amante amata !

XXIX.

Soggiunse poscia : io là donde riceve
L'alta vostra meschita e l' aura e 'l die,
Di notte ascesi, e trapassai per breve
Foro, tentando inaccessibil vie.
A me l'onor, la morte a me si deve ;
Non usurpi costei le pene mie :
Mie son quelle catene, e per me questa
Fiamma s' accende e 'l rogo a me s'appresta.

XXX.

Alza Sofronia il viso, e umanamente
 Con occhi di pietate in lui rimira :
 A che ne vieni, o misero innocente?
 Qual consiglio o furor ti guida o tira?
 Non son io dunque senza te possente
 A sostener ciò che d' un uom può l' ira?
 Ho petto anch' io, ch' ad una morte crede
 Di bastar solo, e compagnia non chiede.

XXXI.

Così parla all' amante, e nol dispone
 Sì ch' egli si disdica o pensier mute.
 Oh spettacolo grande, ove a tenzone
 Sono amore e magnanima virtute :
 Ove la morte al vincitor si pone
 In premio, e 'l mal del vinto è la salute!
 Ma più s' irrita il re, quant' ella ed esso
 È più costante in incolpar se stesso.

XXXII.

Pargli che vilipeso egli ne resti ,
 E che 'n disprezzo suo sprezzin le pene.
 Credasi, dice, ad ambo : e quella e questi
 Vinca, e la palma sia qual si conviene.
 Indi accenna ai sergenti, i quai son presti
 A legar il garzon di lor catene.
 Sono ambo stretti al palo stesso, e volto
 È il tergo al tergo, e 'l volto ascoso al volto.

XXXIII.

Composto è lor d' intorno il rogo omai,
E già le fiamme il mantice v' incita;
Quando il fanciullo in dolorosi lai
Proruppe, e disse a lei ch' è seco unita :
Querto dunque è quel laccio ond' io sperai
Teco accoppiarmi in compagnia di vita?
Questo è quel foco ch' io credea che i cori
Ne dovesse infiammar d' eguali ardori?

XXXIV.

Altre fiamme, altri nodi amor promise :
Altri ce n' apparecchia iniqua sorte.
Tropo, ah! ben troppo ella già noi divide ;
Ma duramente or ne congiunge in morte.
Piacemi almen, poi che 'n sì strane guise
Morir pur dei, del rogo esser consorte,
Se del letto non fui : duolmi il tuo fato;
Il mio non già, poich' io ti moro allato.

XXXV.

Ed oh mia morte avventurosa appieno,
Oh fortunati miei dolci martiri ;
S' impetrerò che giunto seno a seno
L' anima mia nella tua bocca io spiri ;
E venendo tu meco a un tempo meno ,
In me fuor mandi gli ultimi sospiri !
Così dice piangendo : ella il ripiglia
Soavemente, e in tai detti il consiglia.

XXXVI.

Amico, altri pensieri, altri lamenti
Per più alta cagione il tempo chiede.
Che non pensi a tue colpe? e non rammenti
Qual Dio prometta ai buoni ampia mercede?
Soffri in suo nome, e fian dolci i tormenti;
E lieto aspira alla superna sede.
Mira il ciel com'è bello, e mira il sole,
Che a se par che n'inviti e ne console.

XXXVII.

Qui 'l vulgo de' Pagani il pianto estolle :
Piange il Fedel, ma in voci assai più basse.
Un non so che d' inusitato e molle
Par che nel duro petto al re trapasse.
Ei presentillo, e si sdegnò; nè volle
Piegarsi, e gli occhi torse e si ritrasse.
Tu sola il duol comun non accompagni,
Sofronia, e pianta da ciascun non piagni.

XXXVIII.

Mentre sono in tal rischio, ecco un guerriero
(Che tal pare) d'alta sembianza e degna;
E mostra, d'arme e d'abito straniero,
Che di lontan peregrinando vegna.
La tigre che sull' elmo ha per cimiero,
Tutti gli occhi a se trae, famosa insegna,
Insegna usata da Clorinda in guerra :
Onde la credon lei, ne 'l creder erra.

XXXIX.

Costei gl' ingegni femminili e gli usi
Tutti sprezzò sin dall' età più acerba :
Ai lavori d' Aracne , all' ago , ai fusi
Inchinar non degnò la man superba :
Fuggì gli abiti molli e i lochi chiusi ,
Che ne' campi onestate anco si serba :
Armò d' orgoglio il volto , e si compiacque
Rigido farlo , e pur rigido piacque.

XL.

Tenera ancor, con pargoletta destra
Strinse e lentò d' un corridore il morso :
Trattò l' asta e la spada , ed in palestra
Indurò i membri ed allenogli al corso.
Poscia o per via montana o per silvestra
L' orme seguì di fier leone e d' orso :
Seguì le guerre ; e 'n quelle e fra le selve ,
Fera agli uomini parve , uomo alle belve.

XLI.

Viene or costei dalle contrade Perse ,
Perchè ai Cristiani a suo poter resista ;
Bench' altre volte ha di lor membra asperse
Le piagge, e l' onda di lor sangue ha mista.
Or quinci in arrivando , a lei s' offerse
L' apparato di morte a prima vista.
Di mirar vaga e di saper qual fallo
Condanni i rei , sospinge oltre il cavallo.

XLII.

Cedon le turbe , e i duo legati insieme
 Ella si ferma a riguardar dappresso :
 Mira che l' una tace e l' altro geme ,
 E più vigor mostra il men forte sesso.
 Pianger lui vede in guisa d' uom cui preme
 Pietà , non doglia , o duol non di se stesso ;
 E tacer lei cogli occhi al ciel sì fisa ,
 Ch' anzi 'l morir par di quaggiù divisa.

XLIII.

Clorinda intenerissi , e si condolse
 D' ambedue loro , e lagrimonne alquanto :
 Pur maggior sente il duol per chi non duolse
 Più la move il silenzio e meno il pianto.
 Senza troppo indugiare ella si volse
 Ad un uom che canuto avea da canto :
 Deh dimmi , chi son questi , ed al martoro
 Qual gli conduce o sorte o colpa loro ?

XLIV.

Così pregollo ; e da colui risposto
 Breve , ma pieno , alle dimande fue.
 Stupissi udendo , e immaginò ben tosto
 Ch' egualmente innocenti eran que' due.
 Già di vietar lor morte ha in se proposto :
 Quanto potranno i preghi o l' armi sue.
 Pronta accorre alla fiamma e fa ritrarla ,
 Che già s' appressa , ed ai ministri parla :

XLV.

Alcun non sia di voi , che 'n questo duro
Ufficio oltra seguire abbia baldanza ,
Finch' io non parli al re : ben v' assecurato
Ch' ei non v' accuserà della tardanza.
Ubbidiro i sergenti , e mossi furo
Da quella grande sua regal sembianza.
Poi verso il re si mosse ; e lui tra via
Ella trovò che 'ncontra lei venia.

XLVI.

Io son Clorinda , disse ; hai forse intesa
Talor nomarmi, e qui, signor, ne vegno
Per ritrovarmi teco alla difesa
Della fede comune, e del tuo regno.
Son pronta, imponi pure, ad ogni impresa :
L' alte non temo, e l' umili non sdegno.
Voglimi in campo aperto oppur tra 'l chiuso
Delle mura impiegar, nulla ricuso.

XLVII.

Tacque ; e rispose il re : qual sì disgiunta
Terra è dall' Asia e dal cammin del sole ,
Vergine gloriosa, ove non giunta
Sia la tua fama e l' onor tuo non vole ?
Or che s' è la tua spada à me congiunta ,
D' ogni timor m' affidi e mi console :
Non, s' esercito grande unito insieme
Fosse in mio scampo, avrei più certa spemel

XLVIII.

Già già mi par ch' a giunger qui Goffredo
 Oltra il dover indugi. Or tu dimandi
 Ch' impieghi io te : sol di te degne io credo
 Le imprese malagevoli e le grandi.
 Sovra i nostri guerrieri a te concedo
 Lo scettro; e legge sia quel che comandi.
 Così parlava. Ella rendea cortese
 Grazie per lodi ; indi il parlar riprese :

XLIX.

Nova cosa parer dovrà per certo,
 Che preceda ai servigi il guiderdone ;
 Ma tua bontà m' affida : io vuo', che 'n merte
 Del futuro servir que' rei mi done.
 In don li chieggo ; e pur, se 'l fallo è incerto,
 Gli danna inclementissima ragione :
 Ma taccio questo, e taccio i segni espressi
 Ond' argomento l' innocenza in essi ;

L.

E dirò sol, ch' è qui comun sentenza
 Che i Cristiani togliessero l' imago :
 Ma discord' io da voi ; nè però senza
 Alta ragion del mio parer m' appago.
 Fu delle nostre leggi irreverenza
 Quell' opra far che persuase il mago :
 Che non convien ne' nostri templi a nui
 Gl' idoli avere, e men gl' idoli altrui.

LI.

Dunque suso a Macon recar mi giova
Il miracol dell' opra ; ed ei la fece ,
Per dimostrar che i templi suoi con nova
Religion contaminar non lece.
Faccia Ismeno incantando ogni sua prova ,
Egli a cui le malie son d' arme in vece.
Trattiamo il ferro pur noi cavalieri :
Quest' arte è nostra, e ' n questa sol si sperì.

LII.

Taeque ciò detto : e ' l re, bench' a pietade
L' irato cor difficilmente pieghi,
Pur compiacer la volle ; e ' l persuade
Ragione, e ' l move autorità di preghi.
Abbian vita, rispose, e libertade ;
E nulla a tanto intercessor si neghi.
Siasi questa giustizia, ovver perdono :
Innocenti gli assolvo, e rei gli dono.

LIII.

Così furon disciolti. Avventuroso
Ben veramente fu d' Olindo il fato ;
Ch' atto potè mostrar, che ' n generoso
Petto alfine ha d' amore amor destato.
Va dal rogo alle nozze ; ed è già sposo
Fatto di reo, non pur d' amante amato.
Volle con lei morire : ella non schiva,
Poichè seco non muor, che seco viva.

LIV.

Ma il sospettoso re stimò periglio
 Tanta virtù congiunta aver vicina :
 Onde, com' egli volle, ambo in esiglio
 Oltra i termini andar di Palestina.
 Ei pur seguendo il suo crudel consiglio ,
 Bandisce altri fedeli, altri confina.
 O come lascian mesti i pargoletti
 Figli e gli antichi padri e i dolci letti!

LV

Dura division ! scaccia sol quelli
 Di forte corpo e di feroce ingegno ;
 Ma il mansueto sesso e gli anni imbelli
 Seco ritien, siccome ostaggi, in pegno.
 Molti n' andaro errando ; altri rubelli
 Fersi , e più che 'l timor potè lo sdegno.
 Questi unirsi co' Franchi , e gl' incontraro
 Appunto il dì che in Emaus entrarò.

LVI.

Emaus è città cui breve strada
 Dalla regal Gerusalem disgiunge ;
 Ed uom che lento a suo diporto vada,
 Se parte mattutino, a nona giunge.
 Oh quanto intender questo ai Franchi aggrada!
 Oh quanto più 'l desio gli affretta e punge !
 Ma perch' oltra il meriggio il sol già scende
 Qui fa spiegare il capitan le tende.

LVII.

Le avean già tese, e poco era remota
L' alma luce del sol dall' oceano ;
Quando duo gran baroni in veste ignota
Venir son visti, e 'n portamento estrano.
Ogni atto lor pacifico dinota
Che vengon come amici al capitano.
Del gran re dell' Egitto eran messaggi ;
E molti intorno avean scudieri e paggi.

LVIII.

Alete è l' un, che da principio indegno
Tra le brutture della plebe è sorto ;
Ma l' innalzaro ai primi onor del regno
Parlar facondo e lusinghiero e scorto ,
Pieghevoli costumi e vario ingegno ,
Al finger pronto , all' ingannare accorto :
Gran fabbro di calunnie adorne in modi
Novi, che sono accuse e pajon lodi.

LIX.

L' altro è il circasso Argante, uom che straniero
Sen venne alla regal corte d' Egitto :
Ma de' satrapi fatto è dell' impero ,
E in sommi gradi alla milizia ascritto :
Impaziente, inesorabil, fero ;
Nell' arme infaticabile ed invitto ,
D' ogni Dio sprezzatore, e che ripone
Nella spada sua legge e sua ragione.

LX.

Chieser questi udienza, ed al cospetto
Del famoso Goffredo ammessi entrarò ;
E in umil seggio e in un vestire schietto ,
Fra' suoi duci sedendo, il ritrovarò :
Ma verace valor, benchè negletto,
È di se stesso a se fregio assai chiaro.
Picciol segno d' onor gli fece Argante ,
In guisa pur d' uom grande e non curante.

LXI.

Ma la destra si pose Alete al seno ,
E chinò il capo e piegò a terra i lumi ,
E l' onorò con ogni modo appieno
Che di sua gente portino i costumi.
Cominciò poscia; e di sua bocca uscieno
Più che mel dolci d' eloquenza i fiumi.
E perchè i Franchi han già il sermone appreso
Della Soria , fu ciò ch' ei disse inteso.

LXII.

Oh degno sol cui d' ubbidire or degni
Questa adunanza di famosi eroi ,
Che per l' addietro ancor le palme e i regni
Da te conobbe e dai consigli tuoi ;
Il nome tuo, che non riman tra i segni
D' Alcide, omai risuona anco fra noi ;
E la fama d' Egitto in ogni parte
Del tuo valor chiare novelle ha sparte.

LXIII.

Nè v' è fra tanti alcun che non le ascolte ,
Come egli suol le meraviglie estreme :
Ma dal mio re con istupore accolte
Sono non sol, ma con diletto insieme ;
E s' appaga in narrarle anco più volte ,
Amando in te ciò ch' altri invidia e teme :
Ama il valore ; e volontario elegge
Teco unirsi d' amor, se non di legge.

LXIV.

Da sì bella cagion dunque sospinto,
L' amicizia e la pace a te richiede :
E l' mezzo onde l' un resti all' altro avvinto ,
Sia la virtù, s' esser non può la fede.
Ma perchè inteso avea, che t' eri accinto
Per iscacciar l' amico suo di sede ;
Volle, pria ch' altro male indi seguisse,
Che a te la mente sua per noi s' aprisse.

LXV.

E la sua mente è tal : che s' appagarti
Vorrai di quanto hai fatto in guerra tuo ,
Nè Giudea molestar nè l' altre parti
Che ricopre il favor del regno suo ;
Ei promette all' incontro assicurarti
Il non ben fermo stato : e se voi duo
Sarete uniti, or quando i Turchi e i Persi
Potranno unqua sperar di riaversi ?

LXVI.

Signor, gran cose in picciol tempo hai fatte,
Che lunga età porre in oblio non puote :
Eserciti , città, vinti e disfatte,
Superati disagi e strade ignote ;
Si ch' al grido smarrite o stupefatte
Son le province intorno e le remote :
E sebben acquistar puoi novi imperi ,
Acquistar nova gloria indarno speri.

LXVII.

Giunta è tua gloria al sommo ; e per l' innanzi
Fuggir le dubbie guerre a te conviene :
Ch' ove tu vinca, sol di stato avanzi ,
Nè tua gloria maggior quinci diviene ;
Ma l' imperio acquistato e preso dianzi ,
E l' onor perdi, se 'l contrario avviene.
Ben gioco è di fortuna audace e stolto ,
Por contra il poco e incerto il certo e 'l molto.

LXVIII.

Ma il consiglio di tal cui forse pesa
Ch' altri gli acquisti a lungo andar conserve ;
E l' aver sempre vinto in ogni impresa ;
E quella voglia natural che ferve ,
E sempre è più ne' cor più grandi accesa ,
D' aver le genti tributarie e serve ;
Faran per avventura a te la pace
Fuggir, più che la guerra altri non face.

LXIX.

T' esorteranno a seguitar la strada
Che t' è dal fato largamente aperta ;
A non depor questa famosa spada
Al cui valore ogni vittoria è certa ,
Finchè la legge di Macon non cada ,
Finchè l' Asia per te non sia deserta.
Dolci cose ad udire, e dolci inganni ,
Ond' escon poi sovente estremi danni.

LXX.

Ma s' animosità gli occhi non benda
Nè il lume oscura in te della ragione ,
Scorgerai cb' ove tu la guerra prenda ,
Hai di temer, non di sperar, cagione :
Che fortuna quaggiù varia a vicenda ,
Mandandoci venture or triste or buone ;
Ed a' voli tropp' alti e repentini
Sogliono i precipizi esser vicini

LXXI.

Dimmi : s' a' danni tuoi l' Egitto move ,
D' oro e d' armi potente e di consiglio ;
E s' avvien che la guerra anco rinnove
Il Perso e 'l Turco e di Cassano il figlio ;
Quai forze opporre a sì gran furia, o dove
Ritrovar potrai scampo al tuo periglio ?
T' affida forse il re malyagio greco
Il qual dai sacri patti unito è teco ?

LXXII.

La fede greca a chi non è palese?
Tu da un sol tradimento ogn' altro impara,
Anzi da mille, perchè mille ha tese
Insidie a voi la gente infida avara.
Dunque chi dianzi il passo a voi contese,
Per voi la vita esporre or si prepara?
Chi le vie, che comuni a tutti sono,
Negò, del proprio sangue or farà dono?

LXXIII.

Ma forse hai tu riposta ogni tua speme
In queste squadre ond' ora cinto siedi :
Quei che sparsi vincesti, uniti insieme
Di vincer anco agevolmente credi ;
Sebben son le tue schiere or molto sceme
Tra le guerre e i disagi, e tu tel vedi;
Sebben novo nemico a te s' accresce,
E co' Persi e co' Turchi Egizj mesce.

LXXIV.

Or quando pur estimi esser fatale
Che vincer non ti possa il ferro mai,
Siasi concesso, e siati appunto tale
Il decreto del ciel qual tu tel fai ;
Vinceratti la fame : a questo male,
Che rifugio, per Dio, che schermo avrai?
Vibra contro costei la lancia, e stringi
La spada , e la vittoria anco ti fingi.

LXXV.

Ogni campo d'intorno arso e distrutto
Ha la provvida man degli abitanti,
E'n chiuse mura e'n alte torri il frutto
Riposto al tuo venir più giorni avanti.
Tu ch' ardito sin qui ti sei condotto ,
Onde sperì nutrir cavalli e fanti?
Dirai : l'armata in mar cura ne prende,
Da' venti dunque il viver tuo dipende?

LXXVI.

Comanda forse tua fortuna ai venti,
E gli avvince a sua voglia e gli dislega?
Il mar che a' preghi è sordo ed ai lamenti ,
Te solo udendo, al tuo voler si piega?
O non potranno pur le nostre genti
E le perse e le turche unite in lega,
Così potente armata in un raccorre,
Che a questi legni tuoi si possa opporre?

LXXVII.

Doppia vittoria a te, signor, bisogna,
S' hai dell' impresa a riportar l' onore.
Una perdita sola, alta vergogna
Può cagionarti e danno anco maggiore :
Ch' ove la nostra armata in rotta pogna
La tua, qui poi di fame il campo more ;
E se tu sei perdente, indarno poi
Saran vittoriosi i legni tuoi.

LXXVIII.

Ora se in tale stato anco rifluti
 Col gran re dell' Egitto e pace e tregua,
 Diasi licenza al ver, l' altre virtuti
 Questo consiglio tuo non bene adegua.
 Ma voglia il ciel che il tuo pensier si muti,
 S' a guerra è volto, e che 'l contrario segua;
 Sicchè l'Asia respiri omai dai lutti,
 E goda tu della vittoria i frutti.

LXXIX.

Nè voi, che del periglio e degli affanni
 E della gloria a lui sete consorti,
 Il favor di fortuna or tanto inganni,
 Che nove guerre a provocar v' esorti;
 Ma qual nocchier che dai marini inganni
 Ridutti ha i legni a' desiati porti,
 Raccor dovrete omai le sparse vele,
 Nè fidarvi di novo al mar crudele.

LXXX.

Qui tacque Alete: e 'l suo parlar seguìro
 Con basso mormorar que' forti eroi;
 E ben negli atti disdegnosi aprìro
 Quanto ciascun quella proposta annoi.
 Il capitan rivolse gli occhi in giro
 Tre volte e quattro; e mirò in fronte i suoi:
 E poi nel volto di colui gli affisse
 Ch' attendea la risposta, e così disse:

LXXXI.

Messaggier, dolcemente a noi sponesti
Ora cortese or minaccioso invito.
Se 'l tuo re m' ama e loda i nostri gesti,
È sua mercede, e m' è l' amor gradito.
A quella parte poi dove protesti
La guerra a noi del Paganesimo unito,
Risponderò, come da me si suole,
Liberi sensi in semplici parole.

LXXXII.

Sappi, che tanto abbiam finor sofferto
In mare e in terra, all' aria chiara e scura,
Solo acciochè ne fosse il calle aperto
A quelle sacre e venerabil mura,
Per acquistar appo Dio grazia e merto,
Togliendo lor di servitù sì dura :
Nè mai grave ne fia per fin sì degno
Esporre onor mondano e vita e regno.

LXXXIII.

Che non ambiziosi avari affetti
Ne spronaro all' impresa e ne fur guida :
(Sgombri il Padre del ciel dai nostri petti
Peste sì rea, se in alcun pur s' annida ;
Nè soffra che l' asperga e che l' infetti
Di venen dolce che piacendo ancida !)
Ma la sua man, che i duri cor penetra
Soavemente e gli ammollisce e spetra;

LXXXIV.

Questa ha noi mossi, questa ha noi condutti'
 Trattati d' ogni periglio e d' ogni impaccio ;
 Questa fa piani i monti, i fiumi asciutti ,
 L' ardor toglie alla state, al verno il ghiaccio :
 Placa del mare i tempestosi flutti ,
 Stringe e rallenta questa ai venti il laccio :
 Quindi son l' alte mura aperte ed arse ,
 Quindi l' armate schiere uccise e sparse ;

LXXXV.

Quindi l' ardir, quindi la speme nasce,
 Non dalle frali nostre forze e stanche,
 Non dall' armata , e non da quante pasce
 Genti la Grecia, e non dall' armi franche.
 Purch' ella mai non ci abbandoni e lasce,
 Poco debbiam curar ch' altri ci manche :
 Chi sa come difende e come fere ,
 Soccorso a' suoi perigli altro non chere.

LXXXVI.

Ma quando di sua aita ella ne privi,
 Per gli error nostri o per giudizi occulti,
 Chi fia di noi ch' esser sepulto schivi
 Ove i membri di Dio fur già sepulti ?
 Noi morirem, nè invidia avremo ai vivi ;
 Noi morirem, ma non morremo inulti :
 Nè l'Asia riderà di nostra sorte ,
 Nè pianta fia da noi la nostra morte.

LXXXVII.

Non creder già , che noi fuggiam la pace ,
Come guerra mortal si fugge e pave :
Che l' amicizia del tuo re ne piace ,
Nè l' unirci con lui ne sarà grave.
Ma s' al suo impero la Giudea soggiace ,
Tu 'l sai : perchè tal cura ei dunque n' ave ?
De' regni altrui l' acquisto ei non ci vieti ,
E regga in pace i suoi tranquilli e lieti.

LXXXVIII.

Così rispose : e di pungente rabbia
La risposta ad Argante il cor trafisse :
Nè 'l celò già ; ma con enfiate labbia
Si trasse avanti al capitano , e disse :
Chi la pace non vuol , la guerra s' abbia :
Che penuria giammai non fu di risse :
E ben la pace ricusar tu mostri ,
Se non t' acqueti ai primi detti nostri.

LXXXIX.

Indi il suo manto per lo lembo prese ,
Curvollo e fenne un seno , e 'l seno sporto ,
Così pur anco a ragionar riprese ,
Via più che prima dispettoso e torto :
O sprezzator delle più dubbie imprese ,
E guerra e pace in questo sen t' apporto ,
Tua sia l' elezione : or ti consiglia
Senz' altro indugio , e qual più vuoi ti piglia.

XC.

L'atto fero e 'l parlar tutti commosse
 A chiamar guerra in un concorde grido,
 Non attendendo che risposto fosse
 Dal magnanimo lor duce Goffrido.
 Spiegò quel crudo il seno, e 'l manto scosse:
 Ed a guerra mortal, disse, vi sfido.
 E 'l disse in atto sì feroce ed empio,
 Che parve aprir di Giano il chiuso tempio.

XCI.

Parve, che aprendo il seno indi traesse
 Il Furor pazzo e la Discordia fera,
 E che negli occhi orribili gli ardesse
 La gran face d' Aletto e di Megera.
 Qual grande già che incontra il cielo eresse
 L'alta mole d'error, forse tal era;
 E in cotal atto il rimirò Babelle
 Alzar la fronte e minacciar le stelle.

XCII.

Soggiunse allor Goffredo: or riportate
 Al vostro re, che venga e che s' affretti;
 Che la guerra accettiam che minacciate;
 E s' ei non vien, fra 'l Nilo suo n' aspetti.
 Accommiatò lor poscia in dolci e grate
 Maniere, e gli onorò di doni eletti.
 Ricchissimo ad Alete un elmo diede,
 Ch' a Nicea conquistò tra l' altre prede.

XCIII.

Ebbe Argante una spada; e 'l fabro egregio
L' else e 'l pomo le fe' gemmato e d' oro ,
Con magistero tal , che perde il pregio
Della ricca materia appo il lavoro.
Poichè la tempra e la ricchezza e 'l fregio
Sottilmente da lui mirati foro ,
Disse Argante al Buglion : vedrai ben tosto ,
Come da me il tuo dono in uso è posto.

XCIV.

Indi tolto congedo , è da lui ditto
Al suo compagno : or ce n' andremo omai ,
Io ver Gerusalem , tu verso Egitto ;
Tu col Sol novo , io co' notturni rai :
Ch' uopo di mia presenza o di mio scritto
Esser non può colà dove tu vai.
Reca tu la risposta : io dilungarmi
Quinci non vo' , dove si trattan l' armi.

XCV.

Così di messaggier fatto è nemico :
Sia fretta intempestiva , o sia matura ;
La ragion delle genti e l' uso antico
S' offenda , o no ; nè 'l pensa egli nè 'l cura.
Senza risposta aver , va per l' amico
Silenzio de le stelle all' alte mura ,
D' indugio impaziente : ed a chi resta
Già non men la dimora anco è molesta.

XCVI.

Era la notte, allor ch' alto riposo
Han l' onde e i venti, e pareo muto il mondo.
Gli animai lassi, e quei che 'l mare ondoso
O de' liquidi laghi alberga il fondo,
E chi si giace in tana o in mandra ascoso,
E i pinti augelli, nell' oblio profondo,
Sotto il silenzio de' secreti orrori,
Sopian gli affanni e raddolciano i cori.

XCVII.

Ma nè 'l campo fedel nè 'l franco duca
Si discioglie nel sonno, oppur s' accheta;
Tanta in lor cupidigia è che riluca
Omai nel ciel l' alba aspettata e lieta.
Perchè il cammin lor mostri, e gli conduca
Alla città ch' al gran passaggio è meta:
Mirano ad or ad or se raggio alcuno
Spunti, o rischiari della notte il bruno.



CANTO III.

Il campo giunge a Gerusalemme. Erminia da un' alta torre indica al re Aladino i principali eroi. Prime fila d' episodi amorosi. Primi scontri in battaglia. Morte ed esequie di Dudone. Disposizioni per l' assalto.

I.

Già l' aura messaggiera erasi desta
 Ad annunziar che se ne vien l' Aurora :
 Ella intanto s' adorna , e l' aurea testa
 Di rose colte in paradiso infiora :
 Quando il campo che all' arme omai s' appresta
 In voce mormorava alta e sonora ,
 E prevenia le trombe ; e queste poi
 Dier più lieti e canori i segni suoi.

II.

Il saggio capitan con dolce morso
 I desiderj lor guida e seconda ;
 Che più facil saria svolger il corso
 Presso Cariddi alla volubil onda ,
 O tardar Borea allor che scote il dorso
 Dell' Apennino , e i legni in mare affonda.
 Gli ordina, gl' incammina, e 'n suon gli regge
 Rapido sì , ma rapido con legge.

III.

Ali ha ciascuno al core ed ali al piede,
 Nè del suo ratto andar però s' accorge :
 Ma quando il sol gli aridi campi fiede
 Con raggi assai ferventi, e in alto sorge ;
 Ecco apparir Gerusalem si vede,
 Ecco additar Gerusalem si scorge,
 Ecco da mille voci unitamente
 Gerusalemme salutar si sente.

IV.

Così di naviganti audace stuolo
 Che mova a ricercar estranio lido,
 E in mar dubbioso e sotto ignoto polo
 Provi l' onde fallaci e 'l vento infido,
 S' alfin discopre il desiato suolo,
 Il saluta da lunge in lieto grido ;
 E l' uno all' altro il mostra, e intanto oblia
 La noja e 'l mal della passata via.

V.

Al gran piacer che quella prima vista
 Dolcemente spirò nell' altrui petto,
 Alta contrizion successe, mista
 Di timoroso e riverente affetto.
 Osano appena d' innalzar la vista
 Ver la città, di Cristo albergo eletto ;
 Dove morì, dove sepulto fue,
 Dove poi rivestì le membra sue.

VI.

Sommessi accenti e tacite parole ,
Rotti singulti e flebili sospiri
Della gente che 'n un s' allegra e duole .
Fan che per l' aria un mormorio s' aggiri ,
Qual nelle folte selve udir si suole ,
S' avvien che tra le frondi il vento spiri ,
O quale infra gli scogli o presso ai lidi
Sibila il mar percosso in rauchi stridi .

VII.

Nudo ciascuno il piè calca il sentiero ;
Che l' esempio de' duci ogn' altro move .
Serico fregio o d' or, piuma o cimiero
Superbo , dal suo capo ognun remove ;
Ed insieme del cor l' abito altero
Depone , e calde e pie lagrime piove .
Pur, quasi al pianto abbia la via rinchiusa ,
Così parlando ognun se stesso accusa :

VIII.

Dunque ove tu , Signor, di mille riv'
Sanguinosi il terren lasciasti asperso ,
D' amaro pianto almen duo fonti vivi
In sì acerba memoria oggi io non verso :
Agghiacciato mio cor, che non derivi
Per gli occhi , e stilli in lagrime converso?
Duro mio cor, che non ti spetri e frangi?
Pianger ben mertì ognor, s' ora non piangi.

IX.

Dalla cittade intanto un ch' alla guarda
Sta d' alta torre, e scopre i monti e i campi,
Colaggiuso la polve alzarsi guarda,
Sì che par che gran nube in aria stampi;
Par che baleni quella nube ed arda,
Come di fiamme gravida e di lampi.
Poi lo splendor de' lucidi metalli
Scerne, e distingue gli uomini e i cavalli.

X.

Allor gridava: Oh qual per l' aria stesa
Polvere i' veggio! oh come par che splenda!
Su suso, o cittadini; alla difesa
S' armi ciascun veloce, e i muri ascenda:
Già presente è il nemico. E poi ripresa
La voce: ognun s' affretti, e l' arme prenda:
Ecco, il nemico è qui; mira la polve
Che sotto orrida nebbia il cielo involve.

XI.

I semplici fanciulli, e i vecchi inermi,
E 'l vulgo delle donne sbigottite,
Che non sanno ferir nè fare schermi,
Traean supplici e mesti alle meschite.
Gli altri di membra e d' animo più fermi,
Già frettolosi l' arme avean rapite:
Accorre altri alle porte, altri alle mura.
Il re va intorno, e 'l tutto vede e cura.

XII.

Gli ordini diede , e poscia ei si ritrasse
Ove sorge una torre infra due porte ,
Si ch' è presso al bisogno , e son più basse
Quindi le piagge e le montagne scorte.
Volle che quivi seco Erminia andasse ,
Erminia bella , ch' ei raccolse in corte ,
Poi ch' a lei fu dalle cristiane squadre
Preso Antiochia' , e morto il re suo padre.

XIII.

Clorinda intanto incontro ai Franchi è gita:
Molti van seco , ed ella a tutti è innante.
Ma in altra parte , ond' è secreta uscita ,
Sta preparato alle riscosse Argante.
La generosa i suoi seguaci incita
Co' detti e coll' intrepido sembante.
Ben con alto principio a noi conviene ,
Dicea , fondar dell' Asia oggi la spene.

XIV.

Mentre ragiona a' suoi , non lunge scorse
Un franco stuolo addur rustiche prede ,
Che , come è l' uso , a depredar precorse :
Or con gregge ed armenti al campo riede.
Ella ver loro , e verso lei sen corse
Il duce lor ch' a se venir la vede.
Gardo il duce è nomato , uom di gran possa ,
Ma non già tal ch' a lei resister possa.

XV.

Gardo a quel fero scontro è spinto a terra
In sugli occhi de' Franchi e de' Pagani,
Ch' allor tutti gridar, di quella guerra
Lieti augurj prendendo, i quai fur vani.
Spronando addosso agli altri ella si serra,
E val la destra sua per cento mani.
Seguirla i suoi guerrier per quella strada
Che spianar gli urti, e che s' apri la spada.

XVI.

Tosto la preda al predator ritoglie;
Cede lo stuol de' Franchi a poco a poco;
Tanto che 'n cima a un colle ei si raccoglie,
Ove ajutate son l' arme dal loco.
Allor, siccome turbine si scioglie,
E cade dalle nubi aereo foco,
Il buon Tancredi, a cui Goffredo accenna,
Sua squadra mosse, ed arrestò l' antenna:

XVII.

Porta si salda la gran lancia, e in guisa
Vien feroce e leggiadro il giovinetto,
Che veggendolo d' alto il re s' avvisa
Che sia guerriero infra gli scelti eletto;
Onde dice a colei ch' è seco assisa,
E che già sente palpitarsi il petto:
Ben conoscer dei tu per sì lungo uso
Ogni cristian, benchè nell' arme chiuso.

XVIII.

Chi è dunque costui che così bene
S' adatta in giostra, e fero in vista è tanto?
A quella, in vece di risposta, viene
Sulle labbra un sospir, sugli occhi il pianto;
Pur gli spirti e le lagrime ritiene,
Ma non così che lor non mostri alquanto;
Che gli occhi pregni un bel purpureo giro
Tinse, e roco spuntò mezzo il sospiro.

XIX.

Poi gli dice infingevole, e nasconde
Sotto il manto dell' odio altro desio:
Oimè! bene il conosco, ed ho ben donde
Fra mille riconoscerlo deggia io;
Che spesso il vidi i campi e le profonde
Fosse del sangue empir del popol mio.
Ahi quanto è crudo nel ferire! a piaga
Ch' ei faccia, erba non giova od arte maga.

XX.

Egli è il prence Tancredi. Oh prigioniero
Mio fosse un giorno! e nol vorrei già morto;
Vivo il vorrei, perchè 'n me desse al fero
Desio dolce vendetta alcun conforto.
Così parlava; e de' suoi detti il vero,
Da chi l' udiva, in altro senso è torto;
E fuor n' uscì colle sue voci estreme
Misto un sospir che 'ndarno ella già preme.

XXI.

Clorinda intanto ad incontrar l' assalto
 Va di Tancredi, e pon la lancia in resta.
 Ferirsi alle visiere, e i tronchi in alto
 Volaro, e parte nuda ella ne resta;
 Che rotti i lacci all' elmo suo, d' un salto
 (Mirabil colpo!) ei le balzò di testa:
 E le chiome dorate al vento sparse,
 Giovane donna in mezzo 'l campo apparse.

XXII

Lampeggiar gli occhie folgorar gli sguardi,
 Dolci nell' ira, or che sarian nel riso?
 Tancredi, a che pur pensi? a che pur guardi?
 Non riconosci tu l' amato viso!
 Quest' è pur quel bel volto onde tutt' ardi;
 Tuo core il dica ov' è suo esempio inciso:
 Questa è colei che rinfrescar la fronte
 Vedesti già nel solitario fonte.

XXIII.

Ei ch' al cimiero ed al dipinto scudo
 Non badò prima, or lei veggendo impetra.
 Ella, quanto può meglio, il capo ignudo
 Si ricopre, e l' assale; ed ei s' arretra;
 Va contro gli altri, e ruota il ferro crudo;
 Ma però da lei pace non impetra;
 Che minacciosa il segue, e volgi, grida:
 E di due morti in un punto lo sfida.

XXIV.

Percosso il cavalier non ripercote ,
Nè sì dal ferro a riguardarsi attende ,
Come a guardar i begli occhi e le gote ,
Ond' Amor l' arco inevitabil tende.
Fra se dicea : van le percosse vote
Talor che la sua destra armata scende ;
Ma colpo mai del bello ignudo volto
Non cade in fallo, e sempre il cor m' è colto.

XXV.

Risolve alfin, benchè pietà non spere ,
Di non morir tacendo occulto amante :
Vuol ch' ella sappia ch' un prigion suo fere
Già inerme e supplichevole e tremante ;
Onde le dice : o tu che mostri avere
Per nemico me sol fra turbe tante ,
Usciam di questa mischia ; ed in disparte
Io potrò teco , e tu meco provarte :

XXVI.

Così me' si vedrà s' al tuo s' agguaglia
Il mio valore. Ella accettò l' invito ;
E come esser senz' elmo a lei non caglia ,
Già baldanzosa ; ed ei seguia smarrito.
Recata s' era in atto di battaglia
Già la guerriera , e già l' avea ferito ;
Quand' egli : or ferma , disse ; e siano fatti ,
Anzi la pugna , della pugna i patti.

XXVII.

Fermossi , e lui di parroso audace
 Rendè in quel punto il disperato amore :
 I patti sian , dicea , poichè tu pace
 Meco non vuoi , che tu mi tragga il core.
 Il mio cor, non più mio , s' a te dispiace
 Ch' egli più viva , volontario more ;
 E tuo gran tempo , e tempo è ben che trarlo
 Omai tu debbia , e non debb' io vietarlo.

XXVIII.

Ecco io chino le braccia , e t' appresento
 Senza difesa il petto ; or, che nol fiedi ?
 Vuoi ch' agevoli l' opra ? i' son contento
 Trarmi l' usbergo or or, se nudo il chiedi.
 Distinguea forse in più duro lamento
 I suoi dolori il misero Tancredi ;
 Ma calca l'impedisce intempestiva
 De' Pagani e de' suoi , che soprarriva.

XXIX.

Cedean cacciati dallo stuol cristiano
 I Palestini , o sia temenza od arte.
 Un de' persecutori , uomo inumano ,
 Videle sventolar le chiome sparte ,
 E da tergo in passando alzò la mano
 Per ferir lei nella sua ignuda parte :
 Ma Tancredi gridò , che se n' accorse.
 E colla spada a quel gran colpo accorse.

XXX.

Pur non g' tutto invano , e ne' confini
Del bianco collo il bel capo ferille.
Fu levissima piaga , e i biondi crini
Rosseggiaron cosi d' alquante stille ,
Come rosseggia l' or che di rubini
Per man d' industrie artefice sfaville.
Ma il prence infuriato allor si spinse
Addosso a quel villano , e 'l ferro strinse

XXXI.

Quel si dilegua , e questi acceso d' ira
Il segue , e van come per l' aria strale.
Ella riman sospesa , ed ambo mira
Lontani molto , nè seguir le cale :
Ma co' suoi fuggitivi si ritira.
Talor mostra la fronte , e i Franchi assale :
Or si volge , or rivolge , or fugge or fuga :
Nè si può dir la sua caccia nè fuga.

XXXII.

Tal gran tauro talor nell' ampio agone ,
Se volge il corno ai cani onde è seguito ,
S' arretran essi ; e s' a fuggir si pone ,
Ciascun ritorna a seguirlo ardito.
Clorinda nel fuggir da tergo oppone
Alto lo scudo , e 'l capo è custodito.
Così coperti van ne' giuoch. mori
Dalle palle lanciate i fuggitori.

XXXIII.

Già questi seguitando , e quei fuggendo ,
 S' eran all' alte mura avvicinati ;
 Quando alzarò i Pagani un grido orrendo ,
 E indietro si fur subito voltati ,
 E fecero un gran giro ; e poi volgendo ,
 Ritornaro a ferir le spalle e i lati.
 E intanto Argante giù movea dal monte
 La schiera sua per assalirgli a fronte.

XXXIV.

Il feroce circasso uscì di stuolo ,
 Ch' esser voll' egli il feritor primiero ;
 E quegli in cui ferì , fu steso al suolo ,
 E sossopra in un fascio il suo destriero :
 E pria che l' asta in tronchi andasse a volo ,
 Molti cadendo compagnia gli fero.
 Poi stringe il ferro ; e quando giunge appieno ,
 Sempre uccide od abbatte , o piaga almeno.

XXXV

Clorinda emula sua tolse di vita
 Il forte Ardelio , uom già d' età matura ,
 Ma di vecchiezza indomita , e munita
 Di duo gran figli ; e pur non fu sicura :
 Che Alcandro il maggior figlio aspra ferita
 Rimosso avea dalla paterna cura ;
 E Poliferno che restogli appresso ,
 A gran pena salvar potè se stesso.

XXXVI.

Ma Tancredi, dappoi ch' egli non giunge
Quel villan che destriero ha più corrente,
Si mira addietro, e vede ben che lunge
Troppo è trascorsa la sua audace gente;
Vedela intornata, e 'l corsier punge
Volgendo il freno, e là s'invia repente.
Ned egli solo i suoi guerrier soccorre,
Ma quello stuol ch' a tutti i rischi accorre.

XXXVII.

Quel di Dudone avventurier drappello,
Fior degli eroi, nerbo e vigor del campo.
Rinaldo, il più magnanimo e 'l più bello,
Tutti precorre, ed è men ratto il lampo.
Ben tosto il portamento e 'l bianco augello
Conosce Erminia nel celeste campo,
E dice al re che 'n lui fisa la sguardo:
Eccoti il domator d' ogni gagliardo.

XXXVIII.

Questi ha nel pregio della spada eguali
Pochi o nessuno, ed è fanciullo ancora:
Se fosser tra' nemici altri sei tali,
Già Soria tutta vinta e serve fora;
E già domi sarebbono i più australi
Regni, e i regni più prossimi all' aurora;
E forse il Nilo occulterebbe invano
Dal giogo il capo incognito e lontano.

XXXIX.

Rinaldo ha nome ; e la sua destra irata
 Temon più d' ogni macchina le mura.
 Or volgi gli occhi ov' io ti mostro, e guata
 Colui che d' oro e verde ha l' armatura :
 Quegli è Dudone, ed è da lui guidata
 Questa schiera che schiera è di ventura :
 È guerrier d' alto sangue e molto esperto,
 Che d' età vince e non cede di merto.

XL.

Mira quel grande ch' è coperto a bruno :
 È Gernando, il fratel del re norvegio.
 Non ha la terra uom più superbo alcuno :
 Questo sol de' suoi fatti oscura il pregio.
 E son que' duo che van sì giunti in uno,
 Ed han bianco il vestir, bianco ogni fregio,
 Gildippe ed Odoardo amanti e sposi,
 In valor d' arme e in lealtà famosi.

XLI.

Così parlava ; e già vedean là sotto,
 Come la strage più e più s' ingrosse ;
 Che Tancredi e Rinaldo il cerchio han rotto,
 Benchè d' uomini denso e d' armi fosse.
 E poi lo stuol ch' è da Dudon condotto,
 Vi giunse, ed aspramente anco il percosse.
 Argante, Argante stesso ad un grand' urto
 Di Rinaldo abbattuto, appena è surto.

XLII.

Nè sorgea forse; ma in quel punto stesso
Al figliuol di Bertoldo il destrier cade,
E restandogli sotto il piede oppresso,
Convien ch' indi a ritrarlo alquanto bade.
Lo stuol pagan frattanto in rotta messo,
Si ripara fuggendo alla cittade:
Soli Argante e Clorinda argine e sponda
Sono al furor che lor da tergo inonda.

XLIII.

Ultimi vanno; e l' impeto seguente
In lor s' arresta alquanto e si reprime,
Si che potean men perigliosamente
Quelle genti fuggir che fuggian prime.
Segue Dudon nella vittoria ardente
I fuggitivi, e 'l fer Tigrane opprime
Con l' urto del cavallo, e con la spada
Fa che scemo del capo a terra cada.

XLIV.

Nè giova ad Algazzarre il fino usbergo,
Ned a Corban robusto il forte elmetto;
Che' n guisa lor ferì la nuca e 'l tergo,
Che ne passò la piaga al viso, al petto:
E per sua mano ancor del dolce albergo
L' alma uscì d' Amuratte e di Meemetto
E del crudo Almansor; nè 'l gran Circasso
Può sicuro da lui mevere il passo.

XLV.

Freme in se stesso Argante ; e pur talvolta
 Si ferma e volge, e poi cede pur anco :
 Alfin così improvviso a lui si volta,
 E di tanto rovescio il coglie al fianco,
 Che dentro il ferro vi s'immerge, e tolta
 È dal colpo la vita al duce franco.
 Cade, e gli occhi che a pena aprir si ponno ,
 Dura quiete preme e ferreo sonno.

XLVI.

Gli aprì tre volte, e i dolci rai del cielo
 Cercò fruire, e sovra un braccio alzarsi ;
 E tre volte ricadde, e fosco velo
 Gli occhi adombrò, che stanchi alfin serrarsi.
 Si dissolvono i membri ; e 'l mortal gielo
 Irrigiditi e di sudor gli ha sparsi.
 Sovra il corpo già morto il fero Argante
 Punto non bada, e via trascorre avante.

XLVII.

Con tutto ciò, sebben d' andar non cessa,
 Si volge ai Franchi, e grida : o cavalieri,
 Questa sanguigna spada è quella stessa
 Che 'l signor vostro mi donò pur ieri.
 Ditegli come in uso oggi l' ho messa ;
 Ch' udirà la novella ei volentieri,
 E caro esser gli dee che 'l suo bel dono
 Sia conosciuto al paragon sì buono.

XLVIII.

Ditegli che vederne omai s' aspetti
Nelle viscere sue più certa prova ;
E quando d' assalirne ei non s' affretti
Verrò non aspettato ov' ei si trova.
Irritati i Cristiani ai ferì detti ,
Tutti ver lui già si moveano a prova ;
Ma cogli altri esso è già corso in sicuro
Sotto la guardia dell' amico muro.

XLIX.

I difensori a grandinar le pietre
Dall' alte mura in guisa incominciario ;
E quasi innumerabili faretre
Tante saette agli archi ministraro ;
Che forza è pur, che 'l franco stuol s' arretre :
E i Saracin nella cittade entraro.
Ma già Rinaldo, avendo il piè sottratto
Al giacente destrier, s' era qui tratto.

L.

Venia per far nel barbaro omicida
Dell' estinto Dudone aspra vendetta.
E fra' suoi giunto, alteramente grida :
Or qual indugio è questo ? e che s' aspetta ?
Poich' è morto il signor che ne fu guida,
Che non corriamo a vendicarlo in fretta ?
Dunque in sì grave occasion di sdegno
Esser può fragil muro a noi ritegno ?

LI.

Non, se di ferro doppio o d' adamante
Questa muraglia impenetrabil fosse,
Colà dentro sicuro il fero Argante
S' appiatteria dalle vostr' alte posse :
Andiam pure all' assalto. Ed egli avante
A tutti gli altri, in questo dir, si mosse ;
Che nulla teme la sicura testa
O di sassi o di strai nembo o tempesta.

LIII.

Ei crollando il gran capo, alza la faccia
Piena di sì terribile ardimento,
Che sin dentro alle mura i cori agghiaccia
Ai difensor, d' insolito spavento.
Mentre egli altri rincora, altri minaccia,
Sopravvien chi reprime il suo talento :
Che Goffredo lor manda il buon Sigiero,
De' gravi imperi suoi nunzio severo.

LII.

Questi sgrida in suo nome il troppo ardire ;
E incontinente il ritornar impone.
Tornatene, dicea, ch' alle vostr' ire
Non è il loco opportuno o la stagione :
Goffredo il vi comanda. A questo dire
Rinaldo se frenò ch' altrui fu sprone ;
Benchè dentro ne frema, e in più d' un segno
Dimostri fuore il mal celato sdegno.

LIV.

Tornar le schiere indietro ; e dai nemici
Non fu il ritorno lor punto turbato ;
Nè in parte alcuna degli estremi uffici
Il corpo di Dudon restò fraudato.
Sulle pietose braccia i fidi amici
Portarlo, caro peso ed onorato.
Mira intanto il Buglion d' eccelsa parte
Della forte cittade il sito e l' arte.

LV.

Gerusalem sovra duo colli è posta
D' impari altezza, e volti fronte a fronte.
Va per lo mezzo suo valle interposta,
Che lei distingue e l' un dall' altro monte.
Fuor da tre lati ha malagevol costa ;
Per l' altro vassi, e non par che si monte :
Ma d' altissime mura è più difesa
La parte piana e' ncontra Borea ~~mesa~~.

LVI.

La città dentro ha lochi in cui si serba
L' acqua che piove, e laghi e fonti vivi ;
Ma fuor la terra intorno è nuda d' erba,
E di fontane sterile e di rivi ;
Nè si vede fiorir lieta e superba
D' alberi, e fare schermo ai raggi estivi ;
Se non se inquanto oltre sei miglia un bosco
Sorge, d' ombre nocenti orrido e fosco.

LVII.

Ha da quel lato donde il giorno appare,
Del felice Giordan le nobil onde ;
E dalla parte occidental, del mare
Mediterraneo l' arenose sponde :
Verso Borea è Betel ch' alzò l' altare
Al bue dell' oro, e la Sammaria ; e donde
Austro portar le suol piovoso nembo,
Betelem che 'l gran Parto accolse in grembo.

LVIII.

Or mentre guarda e l' alte mura e 'l sito
Della città Goffredo e del paese,
E pensa ove s' accampi, onde assalito
Sia il muro ostil più facile all' offese ;
Erminia il vide, o dimostrollo a dito
Al re pagano ; e così a dir riprese ;
Goffredo è quel che nel purpureo ammanto
Ha di regio e d' augusto in se cotanto.

LIX.

Veramente è costui nato all' impero ;
Sì del regnar, del comandar sa l' arti :
E non minor che duce, è cavaliere ;
Ma del doppio valor tutte ha le parti.
Nè fra turba sì grande uom più guerriero
O più saggio di lui potrei mostrarti :
Sol Raimondo in consiglio, ed in battaglia
Sol Rinaldo e Tancredi a lui s' agguaglia.

LX.

Risponde il re pagan : ben ho di lui
Contezza e 'l vidi alla gran corte in Francia,
Quand' io d' Egitto messaggier vi fui ,
E 'l vidi in nobil giostra oprar la lancia ;
E sebben gli anni giovinetti sui
Non gli vestian di piume ancor la guancia,
Pur dava, ai detti, all' opre, alle sembianze,
Presagio omai d' altissime speranze.

LXI.

Presagio ahi troppo vero ! E qui le ciglia
Turbate inchina ; e poi l' innalza, e chiede :
Dimmi chi sia colui ch' ha pur vermiglia
La sopravvesta, e seco a par si vede.
Oh quanto di sembianti a lui somiglia !
Sebben alquanto di statura cede.
È Baldovin, risponde, e ben si scopre
Nel volto a lui fratel, ma più nell' opre.

LXII.

Or rimira colui che quasi in modo
D' uom che consigli, sta dall' altro fianco :
Quegli è Raimondo il qual tanto ti lodo
D' accorgimento, uom già canuto e bianco.
Non è chi tesser me' bellico frodo
Di lui sapesse, o sia Latino o Franco.
Ma quell' altro più in là ch' orato ha l' elmo ,
Del re britanno è il buon figliuol Guglielmo.

LXIII.

V' è Guelfo seco : egli è d' opre leggiadre
 Emulo e d' alto sangue e d' alto stato;
 Ben il conosco alle sue spalle quadre,
 Ed a quel petto colmo e rilevato.
 Ma 'l gran nemico mio tra queste squadre
 Già riveder non posso, e pur vi guato;
 I' dico Boemondo, il micidiale
 Distruggitor del sangue mio reale.

LXIV.

Così parlavan questi. E 'l capitano,
 Poi ch' intorno ha mirato, ai suoi discende :
 E perchè crede che la terra invano
 S' oppugneria dove il più erto ascende ;
 Contra la porta aquilonar, nel piano
 Che con lei si congiunge, alza le tende;
 E quindi procedendo infra la torre
 Che chiamauo angular, gli altri fa porre.

LXV.

Da quel giro del campo è contenuto
 Della cittade il terzo o poco meno ;
 Che d' ogni intorno non avria potuto,
 Cotanto ella volgea, cingerla appieno.
 Ma le vie tutte ond' aver puote ajuto,
 Tenta Goffredo d' impedirle almeno,
 Ed occupar fa gli opportuni passi
 Onde da lei si viene ed a lei vassi.

LXVI.

Impon che sian le tende indi munite
E di fosse profonde e di trinciere,
Che d' una parte a cittadine uscite,
Dall' altra oppone a correrie straniere.
Ma poi che fur quest' opere fornite,
Voll' egli il corpo di Dudon vedere ;
E colà trasse ove il buon duce estinto
Da mesta turba e lagrimosa è cinto.

LXVII.

Di nobil pompa i fidi amici ornaro
Il gran feretro ove sublime ei giace.
Quando Goffredo entrò, le turbe alzarò
La voce assai più flebile e loquace.
Ma con volto nè torbido nè chiaro
Frena il suo affetto il pio Buglione, e tace :
E poichè ' n lui, pensando, alquanto fisse
Le luci ebbe tenute, alfin si disse

LXVIII.

Già non si deve a te doglia nè pianto :
Che se mori nel mondo, in ciel rinasci ;
E qui dove ti spogli il mortal manto,
Di gloria impresse alte vestigia lasci.
Vivesti qual guerrier cristiano e santo,
E come tal sei morto : or godi, e pasci
In Dio gli occhi bramosi, o felice alma,
Ed hai del ben oprar corona e palma.

LXIX.

Vivi beata pur ; che nostra sorte,
Non tua sventura, a lagrimar n' invita,
Poscia ch' al tuo partir si degna e forte
Parte di noi fa col tuo piè partita.
Ma se questa che 'l volgo appella morte,
Privati ha noi d' una terrena aita,
Celeste aita ora impetrar ne puoi,
Che 'l ciel t'accoglie infra gli eletti suoi.

LXX.

E come a nostro pro veduto abbiamo
Ch' usavi, uom già mortal, l' arme mortali ;
Così vederti oprare anco speriamo,
Spirto divin, l' arme del ciel fatali.
Impara i voti omai, ch' a te porgiamo,
Raccorre, e dar soccorso ai nostri mali ;
Indi vittoria annunzio : a te devoti
Solverem trionfando al Tempio i voti.

LXXI.

Così diss' egli : e già la notte oscura
Avea tutti del giorno i raggi spenti ;
E con l' oblio d' ogni noiosa cura
Ponea tregua alle lagrime, ai lamenti.
Ma il capitar ch' espugnar mai le mura
Non crede senza i bellici stromenti,
Pensa ond' abbia le travi, ed in qua' forme
Le macchine componga, e poco dorme.

LXXII.

Sorse a pari col sole ; ed egli stesso
Seguir la pompa funeral poi volle.
A Dudon d' odorifero cipresso
Composto hanno il sepolcro appiè d' un colle
Non lunge agli steccati, e sovra ad esso
Un' altissima palma i rami estolle.
Or qui fu posto ; e i sacerdoti intanto
Quiete all' alma gli pregar col canto.

LXXIII.

Quinci e quindi fra i rami erano appese
Insegne e prigioniere arme diverse,
Già da lui tolte in più felici inaprese
Alle genti di Siria ed alle Perse.
Della corazza sua, dell' altro arnese,
In mezzo il grosso tronco si coperse.
Qui (vi fu scritto poi) giace Dudone :
Onorate l' altissimo campione.

LXXIV.

Ma il pietoso Buglion, poichè da questa
Opra si tolse dolorosa e pia,
Tutti i fabri del campo alla foresta
Con buona scorta di soldati invia.
Ella è tra valli ascosa ; e manifesta
L' avea fatta ai Francesi uom di Soria.
Qui per troncar le macchine n' andaro,
A cui non abbia la città riparo.

LXXV.

L' un l' altro esorta che le piante atterri,
E faccia al bosco inusitati oltraggi.
Caggion recise da' taglianti ferri
Le sacre palme e i frassini selvaggi,
I funebri cipressi e i pini e i cerri,
L' elci frondose e gli alti abeti e i faggi,
Gli olmi mariti, a cui talor s'appoggia
La vite, e con piè torto al ciel sen poggia.

LXXVI.

Altri i tassi, e le querce altri percote
Che mille volte rinnovar le chiome,
E mille volte, ad ogni incontro immote,
L' ire de' venti han rintuzzate e dome ;
Ed altri impone alle stridenti rote
D' orni e di cedri l' odorate some.
Lasciano al suon dell' arme, al vario grido,
E le fere e gli augei la tana e 'l nido.



CANTO IV.

Concilio infernale. I neri spiriti escono dall' abisso per turbare la santa impresa. Bellezze, ingàni e lusinghe dell' incantatrice Arinida.

I.

Mentre fan questi i bellici stromenti
Perchè debbano tosto in uso porse,
Il gran nemico dell' umane genti
Contra i Cristiani i lividi occhi torse :
E lor veggendo alle bell' opre intenti,
Ambo le labbra per furor si morse ;
E qual tauro ferito, il suo dolore
Versò mugghiando e sospirando fuore.

II.

Quinci avendo pur tutto il pensier volto
A recar ne' Cristiani ultima doglia,
Che sia comanda il popol suo raccolto
Concilio orrendo!) entro la regia soglia ;
Come sia pur leggiera impresa, ah! stolto !
Il repugnare alla divina voglia:
Stolto ! ch' al ciel s' agguaglia, e in oblio pone
Come di Dio la destra irata tuone.

III.

Chiama gli abitator dell' ombre tenere
Il rauco suon della tartarea tromba.
Treman le spaziose atre caverne ,
E l' aer cieco a quel rumor rimbomba :
Nè si stridendo mai dalle superne
Regioni del cielo il folgor piomba ;
Nè si scossa giammai trema la terra
Quando i vapori in sen gravida serra.

IV.

Tosto gli Dei d' abisso in varie torme
Concorron d' ogn' intorno all' alte porte.
Oh come strane, oh come orribil forme !
Quant' è negli occhi lor terrore e morte !
Stampano alcuni il suol di ferine orme,
E'n fronte umana han chiome d' angui attorte ;
E lor s' aggira dietro immensa coda
Che, quasi sferza, si ripiega e snoda.

V.

Qui mille immonde Arpie vedresti , e mille
Centauri e Sfingi e pallide Gorgoni ;
Molte e molte latrar voraci Scille,
E fischiar Idre, e sibilar Pitoni ,
E vomitar Chimere atre faville ;
E Polifemi orrendi e Gerioni ;
E in novi mostri e non più intesi o visti ,
Diversi aspetti in un confusi e misti.

VI.

D'essi parte a sinistra e parte a destra
A seder vanno al crudo re davante.
Siede Pluton nel mezzo; e colla destra
Sostien lo scettro ruvido e pesante :
Nè tanto scoglio in mar nè rupe alpestra,
Nè pur Calpe s' innalza o 'l magno Atlante ,
Ch' anzi lui non paresse un picciol colle ;
Si la gran fronte e le gran corna estolle.

VII.

Orrida maestà nel fero aspetto
Terrore accresce, e più superbo il rende :
Rosseggian gli occhi, e di veneno infetto,
Come infausta cometa il guardo splende :
Gl' involve il mento, e sull' irsuto petto
Ispida e folta la gran barba scende ;
E in guisa di voragine profonda.
S' apre la bocca d' atro sangue immonda.

VIII

Qual i fumi sulfurei ed infiammati
Escon di Mongibello, e 'l puzzo e 'l tuono ;
Tal della fera bocca i negri fiati ,
Tale il fetore e le faville sono.
Mentre ei parlava, Cerbero i latrati
Ripresse, e l' Idra si fe' muta al suono ;
Restò Cocito, e ne tremar gli abissi :
E in questi detti il gran rimbombo udissi :

IX.

Tartarei Numi, di seder più degni
 Là sovra il sole ond' è l' origin vostra,
 Che meco già dai più felici regni
 Spinse il gran caso in questa orribil chiostra;
 Gli antichi altrui sospetti e i fieri sdegni
 Noti son troppo, e l'alta impresa nostra.
 Or colui regge a suo voler le stelle,
 E noi siam giudicate alme rubelle :

X.

Ed in vece del dì sereno e puro,
 Dell' aureo sol, degli stellati giri,
 N' ha qui rinchiusi in questo abisso oscuro,
 Nè vuol ch' al primo onor per noi s' aspiri :
 E poscia (ah! quanto a ricordarlo è duro !
 Quest' è quel che più inaspra i miei martiri)
 Ne' bei seggi celesti ha l' uom chiamato,
 L' uom vile, e di vil fango in terra nato.

XI.

Nè ciò gli parve assai, ma in preda a morte
 Sol per farne più danno, il Figlio diede.
 Ei venne, e ruppe le tartaree porte;
 E porre osò ne' regni nostri il piede,
 E trarne l' alme a noi dovute in sorte,
 E riportarne al ciel sì ricche prede,
 Vincitor trionfando, e in nostro scherno
 L' insegne ivi spiegar del vinto inferno

XII.

Ma che rinnovo i miei dolor parlando?
Chi non ha già le ingiurie nostre intese?
Ed in qual parte si trovò, nè quando,
Ch' egli cessasse dall' usate imprese?
Non più dessi all' antiche andar pensando,
Pensar dobbiamo alle presenti offese.
Deh non vedete omai come egli tenti
Tutte al suo culto richiamar le genti?

XIII.

Noi trarrem neghittosi i giorni e l' ore,
Nè degna cura fia che 'l cor n' accenda?
E soffrirem che forza ognor maggiore
Il suo popol fedele in Asia prenda?
E che Giudea soggioghi? e che 'l suo onore,
Che 'l nome suo più si dilati e stenda?
Che suoni in altre lingue, e in altri carmi
Si scriva, e incida in novi bronzi e in marmi?

XIV.

Che sian gl' idoli nostri a terra sparsi?
Che i nostri altari il mondo a lui converta?
Ch' a lui sospesi i voti, a lui sol arsi
Siano gl' incensi, ed auro e mirra offerta?
Ch' ove a noi tempio non solea serrarsi,
Or via non resti all' arti nostre aperta?
Che di tant' alme il solito tributo
Ne manchi, e in voto regno alberghi Pluto?

XV.

Ah non fia ver ; che non sono anco estinti
Gli spirti in noi di quel valor primiero,
Quando di ferro e d' alte fiamme cinti
Pugnammo già contra il celeste impero.
Fummo, io nol nego, in quel conflitto vinti ;
Pur non mancò virtute al gran pensiero.
Ebbero i più felici allor vittoria :
Rimase a noi d' invitto ardir la gloria.

XVI.

Ma perchè più v' indugio ? Itene, o miei
Fidi consorti, o mia potenza e forze,
Ite veloci, ed opprimete i rei
Prima che 'l lor poter più si rinforze :
Pria che tutt' arda il regno degli Ebrei,
Questa fiamma crescente omai s'ammorze.
Fra loro entrate, e in ultimo lor danno
Or la forza s' adopri ed or l' inganno.

XVII.

Sia destin ciò ch' io voglio. Altri disperso
Sen vada errando ; altri rimanga ucciso ;
Altri in cure d' amor lascivo immerso,
Idol si faccia un dolce sguardo e un riso :
Sia 'l ferro incontro al suo rettor converso
Dallo stuol ribellante e 'n se diviso :
Pera il campo e ruini, e resti in tutto
Ogni vestigio suo con lui distrutto.

XVIII.

Non aspettar già l' alme a Dio rubelle,
Che fosser queste voci al fin condotte;
Ma fuor volando, a riveder le stelle
Già se n' uscian dalla profonda notte,
Come sonanti e torbide procelle
Che vengan fuor delle natie lor grotte
Ad oscurar il cielo, a portar guerra
Ai gran regni del mare e della terra.

XIX.

Tosto spiegando in vari lati i vanni,
Si furon questi per lo mondo sparti,
E 'ncominciaro a fabbricar inganni
Diversi e novi, a esercitar lor arti.
Ma di' tu, Musa, come i primi danni
Mandassero a' Cristiani, e di quai parti:
Tu 'l sai; ma di tant' opra a noi si lunge
Debil aura di fama appena giunge.

XX.

Reggea Damasco e le città vicine
Idraote, famoso e nobil mago,
Che fin da' suoi prim' anni all' indovine
Arti si diede, e ne fu ognor più vago.
Ma che giovar, se non potè del fine
Di quella incerta guerra esser presago?
Ned aspetto di stelle erranti o fisse,
Nè risposta d'Inferno il ver predisse.

XXI.

Giudicò questi (ah! cieca umana mente,
Come i giudicj tuoi son vani e torti!)
Ch' all' esercito invitto d'Occidente
Apparecchiasse il ciel ruine e morti.
Però credendo che l' egizia gente
La palma dell' impresa alfin riporti,
Desia che 'l popol suo nella vittoria
Sia dell' acquisto a parte e della gloria.

XXII.

Ma perchè il valor franco ha in grande stima,
Di sanguigna vittoria i danni teme ;
E va pensando con qual arte in prima
Il poter de' Cristiani in parte sceme ,
Sì che più agevolmente indi s' opprima
Dalle sue genti e dall' egizie insieme.
In questo suo pensier il sovraggiunge
L' angelo iniquo, e più l' instiga e punge.

XXIII.

Esso il consiglia, e gli ministra i modi
Onde l' impresa agevolar si puote.
Donna a cui di beltà le prime lodi
Concedea l' Oriente, è sua nipote ;
Gli accorgimenti e le più occulte frodi
Ch' usi o femmina o maga, a lei son note
Questa a se chiama; e seco i suoi consigli
Comparte, e vuol che cura ella ne pigli.

XXIV.

Dice : o diletta mia , che sotto biondi
Capelli e fra si tenere sembianze
Canuto senno e cor virile ascondi,
E già nell' arti mie me stesso avvanze ;
Gran pensier volgo, e se tu lui secondi,
Seguiteran gli effetti alle speranze.
Tessi la tela ch' io ti mostro ordita,
Di cauto vecchio esecutrice ardità.

XXV.

Vanne al campo nemico : ivi s' impieghi
Ogn' arte femminil ch' amore alletti.
Bagna di pianto e fa melati i preghi ;
Tronca e confondi co' sospiri i detti :
Beltà dolente e miserabil pieghi
Al tuo volere i più ostinati petti :
Vela il soverchio ardir con la vergogna,
E fa manto del vero alla menzogna

XXVI.

Prendi, s' esser potrà, Goffredo all' esca
De' dolci sguardi e de' bei detti adorni,
Sì ch' all' uomo invaghito omai rincresca
L' incominciata guerra, e la distorni.
Se ciò non puoi, gli altri più grandi adescà :
Menagli in parte ond' alcun mai non torni
Poi distingue i consigli ; alfin le dice :
Per la fe, per la patria il tutto lice.

XXVII.

La bella Armida, di sua forma altera
E de' doni del sesso e dell' etate,
L' impresa prende; e in su la prima sera
Parte, e tiene sol vie chiuse e celate,
E 'n treccia e 'n gonna femminile spera
Vincer popoli invitti e schiere armate.
Ma son del suo partir, tra 'l vulgo ad arte,
Diverse voci poi diffuse e sparte.

XXVIII.

Dopo non molti di vien la donzella
Dove spiegate i Franchi avean le tende.
All' apparir della beltà novella
Nasce un bisbiglio, e 'l guardo ognun v'intende;
Siccome là dove cometa o stella,
Non più vista di giorno, in ciel risplende;
E traggon tutti per veder chi sia
La bella peregrina, e chi l' invia.

XXIX.

Argo non mai, non vide Cipro o Delo
D' abito o di beltà forme sì care.
D' auro ha la chioma ed or dal bianco velo
Traluce involta, or discoperta appare;
Così qualor si rasserena il cielo,
Or da candida nube il sol traspare,
Or dalla nube uscendo i raggi intorno
Più chiari spiega e ne raddoppia il giorno.

XXX.

Fa nove crespe l'aura al crin disciolte
Che natura per se rincrespa in onde.
Stassi l'avarò sguardo in se raccolto,
E i tesori d'amore e i suoi nasconde.
Dolce color di rose in quel bel volto
Fra l'avorio si sparge e si confonde ;
Ma nella bocca ond' esce aura amorosa,
Sola rosseggia e semplice la rosa.

XXXI.

Mostra 'l bel petto le sue nevi ignude,
Onde il foco d'amor si nutre e desta :
Parte appar delle mamme acerbe e crude,
Parte altrui ne ricopre invida vesta ;
Invida, ma s' agli occhi il varco chiude,
L'amoroso pensier già non arresta,
Che non ben pago di bellezza esterna,
Negli occulti secreti anco s' interna.

XXXII.

Come per acqua o per cristallo intero
Trapassa il raggio, e nol divide o parte,
Per entro il chiuso manto osa il pensiero
Si penetrar nella vietata parte.
Ivi si spazia, ivi contempla il vero
Di tante meraviglie a parte a parte ;
Poscia al desio le narra e le descrive ;
E ne fa le sue fiamme in lui più vive.

XXXIII.

Lodata passa e vagheggiata Armida
Fra le cupide turbe, e se n' avvede :
Nol mostra già, benchè in suo cor ne rida,
E ne disegni alte vittorie e prede.
Mentre, sospesa alquanto, alcuna guida
Che la conduca al capitano, richiede ;
Eustazio occorre a lei, che del sovrano
Principe delle squadre era germano.

XXXIV.

Come al lume farfalla, ei si rivolse,
Allo splendor della beltà divina ;
E rimira d'appresso i lumi volse,
Che dolcemente atto modesto inchina,
E ne trasse gran fiamma, e la raccolse
Come da foco suole esca vicina ;
E disse verso lei (ch' audace e baldo
Il fea degli anni e dell' amore il caldo) :

XXXV.

Donna, se pur tal nome a te conviensi ;
Che non somigli tu cosa terrena,
Nè v' è figlia d' Adamo, in cui dispensi
Cotanto il ciel di sua luce serena ;
Che da te si ricerca? e donde viensi?
Qual tua ventura o nostra or qui ti mena?
Fa ch' io sappia chi sei : fa ch' io non erri
Nell' onorarti, e, s' è ragion, m' atterri.

XXXVI.

Risponde : il tuo lodar tropp' alto sale ;
Nè tanto in suso il merto nostro arriva :
Cosa vedi, signor, non pur mortale ,
Ma già morta ai diletti, al duol sol viva.
Mia sciagura mi spinge in loco tale ,
Vergine peregrina e fuggitiva :
Ricorro al pio Goffredo , e in lui confido ;
Tal va di sua bontate intorno il grido.

XXXVII.

Tu l' adito m' impetra al capitano,
S' hai , come pare, alma cortese e pia.
Ed egli : è ben ragion ch' all' un germano
L' altro ti guidi , e intercessor ti sia.
Vergine bella , non ricorri invano :
Non è vile appo lui la grazia mia.
Spender tutto potrai , come t' aggrada ,
Ciò che vaglia il suo scettro o la mia spada.

XXXVIII.

Tace, e la guida ove tra i grandi eroi
Allor dal vulgo il pio Buglion s' invola.
Essa inchinollo riverente, e poi
Vergognosetta non facea parola.
Ma quei rossor, ma quei timori suoi
Ressecura il guerriero e riconsola ,
Sì che i pensati inganni alfine spiega
In suon che di dolcezza i sensi lega.

XXXIX.

Principe invitto disse, il cui gran nome
Sen vola adorno di sì chiari fregi,
Che l'esser da te vinte e in guerra dome
Recansi a gloria le province e i regi,
Noto per tutto è il tuo valore; e come
Fin dai nemici avvien che s'ami e pregi,
Così anco i tuoi nemici affida e invita
Di ricercarti e d'impetrarne aita.

XL.

Ed io che nacqui in sì diversa fede
Che tu abbassasti, e ch'or d'opprimer tenti,
Per te spero acquistar la nobil sede
E lo scettro regal de' miei parenti:
E s'altri aita ai suoi congiunti chiede
Contra il furor delle straniere genti,
Io, poichè 'n lor non ha pietà più loco,
Contra il mio sangue il ferro ostile invoco.

XLI.

Te chiamo, ed in te spero; in quell'altezza
Puoì tu sol pormi, onde sospinta io fui;
Nè la tua destra esser dee meno avvezza
Di sollevar, che d'atterrare altrui:
Nè meno il vanto di pietà si prezza,
Che 'l trionfar degli avversari sui:
E s'hai potuto a molti il regno torre,
Fia gloria egual nel regno or me riporre.

XLII.

Ma se la nostra fe varia ti move
A disprezzar forse i miei preghi onesti,
La fe ch' ho certa in tua pietà, mi giove,
Nè dritto par ch' ella delusa resti.
Testimone è quel Dio ch' a tutti è Giove,
Ch' altrui più giusta aita unqua non desti.
Ma perchè il tutto appieno intenda, or odi
Le mie sventure insieme e l' altrui frodi.

XLIII.

Figlia i' son d' Arbilan che'l regno tenne
Del bel Damasco, e in minor sorte nacque,
Ma la bella Carielia in sposa ottenne,
Cui farlo erede del suo imperio piacque.
Costei col suo morir quasi prevenne
Il nascer mio, che 'n tempo estinta giacque,
Ch' io fuori uscia dell' alvo; e fu il fatale
Giorno ch' a lei diè morte, a me natale.

XLIV.

Ma il primo lustro appena era varcato
Dal ài ch' ella spogliossi il mortal velo,
Quando il mio genitor cedendo al fato,
Forse con lei si ricongiunse in cielo:
Di me cura lassando e dello stato
Al fratel, ch' egli amò con tanto zelo,
Che se in petto mortal pietà risiede,
Esser certo dovea della sua fede.

XLV.

Preso dunque di me questi il governo,
Vago d' ogni mio ben si mostrò tanto,
Che d' incorrotta fe , d' amor paterno,
E d' immensa pietade ottenne il vanto :
O che 'l maligno suo pensiero interno
Celasse allor sotto contrario manto ;
O che sincere avesse ancor le voglie,
Perch' al figliuol mi destinava in moglie.

XLVI.

Io crebbi, e crebbe il figlio e mai nè stile
Di cavalier nè nobil arte apprese ;
Nulla di pellegrino o di gentile
Gli piacque mai , nè mai tropp' alto intese :
Sotto deforme aspetto animo vile ,
E in cor superbo avare voglie accese.
Ruvido in atti , ed in costumi è tale,
Ch' è sol ne' vizi a se medesimo eguale.

XLVII.

Ora il mio buon custode ad uom sì degno
Unirmi in matrimonio in se prefisse ,
E farlo del mio letto e del mio regno
Consorte : e chiaro a me più volte il disse.
Usò la lingua e l' arte , usò l' ingegno,
Perchè 'l bramato effetto indi seguisse ;
Ma promessa da me non trasse mai ;
Anzi ritrosa ognor tacqui o negai.

XLVIII.

Partissi alfin con un sembiante oscuro,
Onde l'empio suo cor chiaro trasparve:
E ben l'istoria del mio mal futuro
Leggergli scritta in fronte allor mi parve
Quinci i notturni miei riposi furo
Turbati ognor da strani sogni e larve;
Ed un fatale orror nell' alma impresso
M' era presagio de' miei danni espresso.

XLIX.

Spesso l' ombra materna a me s' offria,
Pallida imago e dolorosa in atto:
Quanto diversa, oimè! da quel che pria
Visto altrove il suo volto avea ritratto!
Fuggi, figlia (dicea) morte sì ria
Che ti sovrasta omai, partiti ratto.
Già veggio il tosco e 'l ferro in tuo sol danno
Apparecchiar dal perfido tiranno.

L.

Ma che giovava, oimè! che del periglio
Vicino omai fosse presago il core,
S' irresoluta in ritrovar consiglio
La mia tenera età rendea il timore?
Prender fuggendo volontario esiglio,
E ignuda uscir del patrio regno fuore,
Grave era sì, ch' io fea minore stima
Di chiuder gli occhi ove gli apersi in prima,

LI.

Temea, lassa! la morte, e non avea
 (Chi 'l crederia?) poi di fuggirla ardire;
 E scoprir la mia tema anco temea,
 Per non affrettar l' ore al mio morire.
 Così inquieta e torbida traea
 La vita in un continuo martire:
 Qual uom ch' aspetti che sul collo ignudo.
 Ad or ad or gli caggia il ferro crudo.

LII.

In tal mio stato, e fosse amica sorte,
 O ch' a peggio mi serbi il mio destino,
 Un de' ministri della regia corte,
 Che 'l re mio padre s' allevò bambino,
 Mi scoperse che 'l tempo alla mia morte
 Dal tiranno prescritto, era vicino;
 E ch' egli a quel crudele avea promesso
 Di porgermi il velen quel giorno stesso.

LIII.

E mi soggiunse poi, ch' alla mia vita
 Sol fuggendo allungar poteva il corso:
 E poi ch' altronde io non sperava aita,
 Pronto offrì se medesimo al mio soccorso;
 E confortando, mi rendè sì ardita,
 Che del timor non mi ritenne il morso,
 Sì ch' io non disponessi all' aer cieco,
 La patria e 'l zio fuggendo, andarne seco.

LIV.

Sorse la notte oltra l' usato oscura ,
Che sotto l' ombre amiche ne coperse ;
Onde con due donzelle uscii sicura ,
Compagne elette alle fortune avverse.
Ma pure indietro alle mie patrie mura
Le luci io rivolgea di pianto asperse ;
Nè della vista del natio terreno
Potea partendo saziarle appieno.

LV.

Fean l'istesso cammin l'occhio e'l pensiero,
E mal suo grado il piede innanzi giva :
Siccome nave ch' improvviso e fero
Turbine scioglia dali' amata riva,
La notte andammo e 'l dì seguente intero
Per lochi ov' orma altrui non appariva.
Ci ricovrammo in un castello alfine ,
Che siede del mio regno in sul confine.

LVI.

È d' Aronte il castel , ch' Aronte fue
Quel che mi trasse di periglio e scorse
Ma poi che me fuggito aver le sue
Mortali insidie il traditor s' accorse ,
Acceso di furor contr' ambidue ,
Le sue colpe medesme in noi ritorse ;
Ed ambo fece rei di quell' eccesso
Che commetter in me volle egli stesso.

LVII.

Disse ch' Aronte i' avea con doni spinto
 Fra sue bevande a mescolar veneno ,
 Per non aver, poi ch' egli fosse estinto ,
 Chi legge mi prescriva o tenga a freno
 E ch' io , seguendo un mio lascivo istinto,
 Volea raccormi a mille amanti in seno.
 Ahi , che fiamma dal cielo anzi in me scenda,
 Santa Onestà, ch' io le tue leggi offenda !

LVIII.

Che avara fame d' oro, e sete insieme
 Dal mio sangue innocente il crudo avesse ,
 Grave m'è sì, ma via più il cor mi preme
 Che 'l mio candido onor macchiar volesse.
 L'empio che i popolari impeti teme,
 Così le sue menzogne adorna e tesse ,
 Che la città, del ver dubbia e sospesa,
 Sollevata non s' armi a mia difesa.

LIX.

Nè perch' orsieda nel mio seggio e 'n fronte
 Già gli risplenda la regal corona ,
 Pone alcun fine a' miei gran danni, all' onte :
 Sì la sua feritate oltra lo sprona.
 Arder minaccia entro 'l castello Aronte,
 Se di proprio voler non s' imprigiona :
 Ed a me , lassa! e 'nsieme a' miei consorti
 Guerra annunzia non pur, ma strazi e morti.

LX.

Ciò dice egli di far, perchè dal volto
Così lavarsi la vergogna crede ,
E ritornar nel grado ond' io l' ho tolto ,
L' onor del sangue e della regia sede :
Ma il timor n'è cagion , che non ritolto
Gli sia lo scettro ond' io son vera erede ;
Che sol s' io caggio , por fermo sostegno
Colle ruine mie puote al suo regno.

LXI.

E ben quel fine avrà l' empio desire ,
Che già il tiranno ha stabilito in mente ;
E saran nel mio sangue estinte l' ire
Che dal mio lagrimar non fiano spente ;
Se tu nol vieti. A te rifuggo , o sire ,
Io misera fanciulla , orba , innocente :
E questo pianto , ond' ho i tuoi piedi aspersi ,
Vagliami sì che 'l sangue io poi non versi.

LXII.

Per questi piedi onde i superbi e gli empì
Calchi , per questa man che 'l dritto aita ,
Per l' alte tue vittorie , e per que' Tempi
Sacri , cui desti e cui dar cerchi aita ;
Il mio desir , tu che puoi solo , adempi ;
E in un col regno a me serbi la vita
La tua pietà : ma pietà nulla giove
S' anco te il dritto e la ragion non move.

LXIII.

Tu cui concesse il cielo, e dielti in fato,
Voler il giusto e poter ciò che vuoi,
A me salvar la vita, a te lo stato,
Che tuo fia s' io 'l ricovro, acquistar puoi.
Fra numero sì grande a me sia dato
Diece condur de' tuoi più forti eroi;
Ch' avendo i padri amici, e 'l popol fido,
Bastan questi a ripormi entro al mio nido.

LXIV.

Anzi un de' primi, alla cui fe commessa
È la custodia di secreta porta,
Promette aprirla, e nella reggia stessa
Porci di notte tempo; e sol m' esorta
Ch' io da te cerchi alcuna aita, e in essa,
Per picciola che sia, si reconforta
Più che s' altronde avesse un grande stuolo;
Tanto l' insegne estima e 'l nome solo.

LXV.

Ciò detto, tace; e la risposta attende
Con atto che 'n silenzio ha voce e preghi.
Goffredo il dubbio cor volve e sospende
Fra pensier vari, e non sa dove il pieghi.
Teme i barbari inganni, e ben comprende
Che non è fede in uom ch' a Dio la neghi:
Ma d' altra parte in lui pietoso affetto
Si desta, che non dorme in nobil petto.

LXVI.

Nè pur l' usata sua pietà natia
Vuol che costei della sua grazia degni;
Ma il move utile ancor; ch' util gli fia
Che nell' imperio di Damasco regni
Chi, da lui dipendendo, apra la via
Ed agevoli il corso a' suoi disegni,
E genti ed arme gli ministri ed oro,
Contra gli Egizj e chi sarà con loro.

LXVII.

Mentre ei così dubbioso a terra volto
Lo sguardo tiene, e 'l pensier volve e gira,
La donna in lui s'affisa, e dal suo volto
Intenta pende, e gli atti osserva e mira,
E perchè tarda oltra 'l suo creder molto
La risposta, ne teme e ne sospira.
Quegli la chiesta grazia alfin negolle;
Ma diè risposta assai cortese e molle;

LXVIII.

Se in servizio di Dio ch' a ciò n' elesse,
Non s' impiegasser qui le nostre spade,
Ben tua speme fondar potresti in esse,
E soccorso trovar, non che pietade:
Ma se queste sue gregge e queste oppresse
Mura non torniam prima in libertade,
Giusto non è, con iscemar le genti,
Che di nostra vittoria il corso allenti.

LXIX.

Ben ti prometto (e tu per nobil pegno
 Mia fe ne prendi, e vivi in lei sicura)
 Che se mai sottrarremo al giogo indegno
 Queste sacre e dal ciel dilette mura ;
 Di ritornarti al tuo perduto regno ,
 Come pietà n' esorta, avrem poi cura.
 Or mi farebbe la pietà men pio ,
 S' anzi il suo dritto io non rendessi a Dio.

LXX.

A quel parlar chinò la donna e fisse
 Le luci a terra, e stette immota alquanto ,
 Poi sollevolle rugiadose, e disse,
 Accompagnando i flebil' atti al pianto :
 Misera ! ed a qual altra il ciel prescrisse
 Vita mai grave ed immutabil tanto ,
 Che si cangia in altrui mente e natura
 Pria che si cangi in me sorte sì dura ?

LXXI.

Nulla speme più resta : invan mi doglio ;
 Non han più forza in uman petto i preghi.
 Forse lece sperar che 'l mio cordoglio ;
 Che te non mosse, il reo tiranno pieghi ?
 Nè già te d' inclemenza accusar voglio ,
 Perchè 'l picciol soccorso a me si neghi ;
 Ma il cielo accuso, onde il mio mal discende,
 Che 'n te pietate inesorabil rende.

LXXII.

Non tu, signor, nè tua bontade è tale,
Ma 'l mio destino è che mi nega aita.
Crudo destino! empio destin fatale!
Uccidi omai questa odiosa vita.
L' avermi priva, oimè! fu picciol male
De' dolci padri in loro età fiorita,
Se non mi vedi ancor del regno priva,
Qual vittima al coltello, andar cattiva.

LXXIII.

Che, poi che legge d' onestate e zelo
Non vuol che qui sì lungamente indugi,
A cui ricorro intanto? ove mi celo?
A quai contra il tiranno avrò rifugi?
Nessun loco sì chiuso è sotto il cielo,
Ch' all' ornons' apra. Or perchè tanti indugi?
Veggio la morte; e se 'l fuggirla è vano,
Incontro a lei n' andrò con questa mano.

LXXIV.

Qui tacque; e parve ch' un regale sdegno
E generoso l' accendesse in vista;
E 'l piè volgendo di partir fea segno,
Tutta negli atti dispettosa e trista.
Il pianto si spargea senza ritegno,
Com' ira suol produrlo a dolor mista;
E le nascenti lagrime, a vederle,
Erano a' rai del sol cristalli e perle.

LXXV.

Le guance asperse di que' vivi umori
Che giù cadean fin della veste al lembo ,
Parean vermigli insieme e bianchi fiori,
Se pur gl' irriga un rugiadoso nembo ,
Quando sull' apparir de' primi albori
Spiegano all' aure liete il chiuso grembo;
E l' Alba che gli mira e se n' appaga,
D' adornarsene il crin diventa vaga.

LXXVI.

Ma il chiaro umor che di sì spesse stille
Le belle gote e 'l seno adorno rende,
Opra effetto di foco; il qual in mille
Petti serpe celato e vi s' apprende.
Oh miracol d' Amor, che le faville
Tragge del pianto e i cor nell' acqua accende!
Sempre sovra natura egli ha possanza;
Ma in virtù di costei se stesso avanza.

LXXVII.

Questo finto dolor da molti elice
Lagrimo vere , e i cor più duri spetra.
Ciascun con lei s' affligge , e fra se dice :
Se mercè da Goffredo or non impetra ,
Ben fu rabbiosa tigre a lui nutrice ,
E 'l produsse in aspr' alpe orrida pietra ,
O l' onda che nel mar si frange e spuma :
Crudel ! che tal beltà turba e consuma.

LXXVIII.

Ma il giovinetto Eustazio, in cui la face
Di pietade e d' amore è più fervente ,
Mentre bisbiglia ciascun altro e tace ,
Si tragge avanti , e parla audacemente ;
O germano e signor, troppo tenace
Del suo primo proposto è la tua mente ,
S' al consenso comun , che brama e prega ,
Arrendevole alquanto or non si piega.

LXXIX.

Non dico io già che i principi , che a cura
Si stanno qui de' popoli soggetti ,
Torcano il piè dall' oppugmate mura ,
E sian gli uffici lor da lor negletti ;
Ma fra noi che guerrier siam di ventura ,
Senz' alcun proprio peso e meno astretti
Alle leggi degli altri , elegger diece
Difensori del giusto a te ben lece :

LXXX.

Ch' al servizio di Dio già non si toglie
L' uom ch' innocente vergine difende ;
Ed assai care al ciel son quelle spoglie
Che d' ucciso tiranno altri gli appende.
Quando dunque all' impresa non m' invoglie
Quell' util certo che da lei s' attende ,
Mi ci move il dover ; che a dar tenuto
È l' ordin nostro alle donzelle ajuto.

LXXXI.

Ah non sia ver, per Dio, che si ridica
In Francia o dove in pregio è cortesia,
Che si fugga da noi rischio o fatica
Per cagion così giusta e così pia!
Io per me qui depongo elmo e lorica
Qui mi scingo la spada; e più non fia
Ch' adopri indegnamente arme o destriero,
O 'l nome usurpi mai di cavaliere.

LXXXII.

Così favella : e seco in chiaro suono
Tutto l' ordine suo concorde freme;
E chiamando il consiglio utile e buono,
Co' preghi il capitan circonda e preme.
Cedo, egli disse allora, e vinto sono
Al concorso di tanti uniti insieme :
Abbia, se parvi, il chiesto don costei
Dai vostri sì, non dai consigli miei.

LXXXIII.

Ma se Goffredo di credenza alquanto
Pur trova in voi, temprate i vostri affetti.
Tanto sol disse; e basta lor ben tanto,
Perchè ciascun quel ch' ei concede accetti.
Or che non può di bella donna il pianto,
Ed in lingua amorosa i dolci detti?
Esce da vaghe labbra aurea catena
Che l' alme a suo voler prende ed affrena.

LXXXIV.

Eustazio lei richiama , e dice : omai
Cessi, vaga donzella , il tuo dolore;
Che tal da noi soccorso in breve avrai,
Qual par che più richiegga il tuo timore.
Serenò allora i nubilosi rai
Armida, e si ridente apparve fuore,
Ch' innamorò di sue bellezze il cielo ,
Asciugandosi gli occhi col bel velo.

LXXXV.

Rendè lor poscia , in dolci e care note,
Grazie per l' alte grazie a lei concesse,
Mostrando che sariano al mondo note
Mai sempre, e sempre nel suo cuore impresse :
E ciò che lingua esprimer ben non puote,
Muta eloquenza ne' suoi gesti espresse :
E celò si sotto mentito aspetto
Il suo pensier, ch' altrui non diè sospetto.

LXXXVI.

Quinci vedendo che fortuna arriso
Al gran principio di sue frodi avea,
Prima che 'l suo pensier le sia preciso,
Dispon di trarre al fine opra si rea,
E far cogli atti dolci e col bel viso
Più che con l' arti lor Circe e Medea,
E in voce di Sirena, ai suoi concenti
Addormentar le più svegliate menti.

LXXXVII.

Usa ogn' arte la donna, onde sia colto
Nella sua rete alcun novello amante.
Nè con tutti nè sempre un stesso volto
Serba , ma cangia a tempo atti e sembiente.
Or tien pudica il guardo in se raccolto ,
Or lo rivolge cupido e vagante :
La sferza in quegli, il freno adopra in questi,
Come lor vede in amar lenti o presti.

LXXXVIII.

Se scorge alcun che dal suo amor ritiri
L' alma, e i pensier per diffidenza affrene;
Gli apre un benigno riso, e in dolci giri
Volge le luci in lui liete e serene :
E così i pigri e timidi desiri
Sprona, ed affida la dubbiosa spene;
Ed infiammando l' amorose voglie,
Sgombra quel giel che la paura accoglie.

LXXXIX.

Ad altri poi, ch' audace il segno varca,
Scorto da cieco e temerario duce,
De' cari detti e de' begli occhi è parca,
E in lui timore e riverenza induce.
Ma fra lo sdegno onde la fronte è carica,
Pur anco un raggio di pietà riluce,
Sì ch' altri teme ben , ma non dispera,
E più s' invoglia , quanto appar più altera.

XC.

Stassi talvolta ella in disparte alquanto,
E 'l volto e gli atti suoi compone e finge,
Quasi dogliosa; e infin sugli occhi il pianto
Tragge sovente, e poi dentro il respinge.
E con quest' arti a lagrimare intanto
Seco mill' alme semplicette astringe;
E in foco di pietà strali d' amore
Tempra, onde pera a sì fort' arme il core.

XCI.

Poi, siccom' ella a quel pensier s' invola,
E novella speranza in lei si dèste,
Ver gli amanti il piè drizza e le parole,
E di gioja la fronte adorna e veste;
E lampeggiar fa, quasi un doppio sole,
Il chiaro sguardo e 'l bel riso celeste
Sulle nebbie del duolo oscure e folte,
Ch' avea lor prima intorno al petto accolte.

XCII.

Ma mentre dolce parla e dolce ride,
E di doppia dolcezza inebbria i sensi,
Quasi dal petto lor l' alma divide,
Non prima usata a quei dilette immensi;
Ahi crudo Amor! ch' egualmente n' ancide
L' assenzio e 'l mel che tu fra noi dispensi,
E d' ogni tempo egualmente mortali
Vengon da te le medicine e i mali.

XCIII.

Fra sì contrarie tempre, in ghiaccio 'n foco,
In riso e 'n pianto, e fra paura e spene,
Inforsa ogni suo stato; e di lor gioco
L' igannatrice donna a prender viene.
E s' alcun mai con suon tremante e fioco
Osa parlando d' accennar sue pene;
Finge, quasi in amor rozza e inesperta,
Non veder l' alma ne' suoi detti aperta:

XCIV.

Oppur le luci vergognose e chine
Tenendo, d' onestà s' orna e colora,
Sì che viene a celar le fresche brine
Sotto le rose onde il bel viso infiora;
Qual nell' ore più fresche e mattutine
Del primo nascer suo veggiam l' aurora;
E 'l rossor dello sdegno insieme n' esce
Colla vergogna, e si confonde e mesce.

XCV.

Ma se prima negli atti ella s' accorge
D' uom che tenti scoprir l' accese voglie;
Or gli s' invola e fugge, ed or gli porge
Modo onde parli, e in un tempo il ritoglie:
Così il dì tutta in vano error lo scorge;
Stanco e deluso poi di speme il toglie.
Ei si riman qual cacciator che a sera
Perda alfin l' orma di seguita fera.

XCVI.

Queste fur l' arti , onde mill' alme e mille
Prender furtivamente ella poteo ;
Anzi pur furon l' arme onde rapille ,
Ed a forza d' Amor serve le feo.
Qual meraviglia or fia se 'l fero Achille
D' amor fu preda ed Ercole e Teseo ,
S' ancor chi per Gesù la spada cinge ,
L' empio ne' lacci suoi talora stringe ?

CANTO V.

Prime discordie fra' Cristiani. Rinaldo uccide Gernando, e prende volontario esiglio. Armida si parte lieta, seco traendo gran numero di cavalieri.

I.

Mentre in tal guisa i cavalieri alletta
Nell' amor suo l' insidiosa Armida,
Nè solo i diece a lei promessi aspetta,
Ma di furto menarne altri confida;
Volge tra se Goffredo, a cui commetta
La dubbia impresa ov' ella esser dee guida;
Che degli avventurier la copia e 'l merto,
E 'l desir di ciascuno, il fanno incerto.

II.

Ma con provvido avviso alfin dispone
Ch' essi un di loro scelgano a sua voglia,
Che succeda al magnanimo Dudone,
E quella elezion sovra se toglia:
Così non avverrà ch' ei dia cagione
Ad alcun d' essi, che di lui si doglia;
E insieme mostrerà d' aver nel pregio,
In cui deve a ragion, lo stuolo egregio.

III.

A se dunque gli chiama, e lor favella :
Stata è da voi la mia sentenza udita ,
Ch' era non di negare alla donzella ,
Ma di darle in stagion matura aita.
Di novo or la propongo : e ben puote ella
Esser dal parer vostro anco seguita ;
Che nel mondo mutabile e leggiero,
Costanza è spesso il variar pensiero.

IV.

Ma se stimate ancor che mal convegna
Al vostro grado il rifiutar periglio ,
E se pur generoso ardire sdegna
Quel che troppo gli par cauto consiglio ,
Non fia ch' involontari io vi ritegna ,
Nè quel che già vi diedi or mi ripiglio ;
Ma sia con esso voi, com' esser deve ,
Il fren del nostro imperio lento e lieve.

V.

Dunque lo starne o 'l girne i' son contento
Che dal vostro piacer libero penda.
Ben vuo' che pria facciate al duce spento
Successor novo , e di voi cura ei prenda ,
E tra voi scelga i diece a suo talento ;
Non già di diece il numero trascenda ;
Ch' in questo il sommo imperio a me riservo ;
Non fia l' arbitrio suo per altro servo.

VI.

Così disse Goffredo; e 'l suo germano ,
Consentendo ciascun, risposta diede :
Siccome a te conviensi, o capitano ,
Questa lenta virtù che lunge vede ;
Così il vigor del core e della mano ,
Quasi debito a noi, da noi si chiede ,
E saria la matura tarditate
Che in altri è provvidenza, in noi viltate.

VII

E poi che 'l rischio è di sì lieve danno ,
Posto in lance col pro che 'l contrappesa ,
Te permettente, i dieci eletti andranno
Con la donzella all' onorata impresa.
Così conclude, e con sì adorno inganno
Cerca di ricoprir la mente accesa
Sott' altro zelo ; e gli altri anco d' onore
Fingon desio quel ch' è desio d' amore.

VIII.

Ma il più giovin Buglione, il qual rimira
Con geloso occhio il figlio di Sofia,
La cui virtute invidiando ammira,
Che 'n sì bel corpo più cara venia,
Nol vorrebbe compagno ; e al cor gl' inspira
Cauti pensier l' astuta gelosia.
Onde, tratto il rivale a se in disparte ,
Ragiona a lui con lusinghevol arte :

IX.

O di gran genitor maggior figliuolo ,
Che'l sommo pregio in arme hai giovinetto ;
Or chi sarà del valoroso stuolo
Di cui parte noi siamo , in duce eletto ?
Io ch' a Dudon famoso , appena e solo
Per l' onor dell' età , vivea soggetto ;
Io fratel di Goffredo , a chi più deggio
Ceder omai ? se tu non sei , nol veggio.

X.

Te , la cui nobiltà tutt' altre agguaglia ,
Gloria e merito d' opre a me prepone ;
Nè sdegnerebbe , in pregio di battaglia ,
Minor chiamarsi anco il maggior Buglione ,
Te dunque in duce bramo , ove non caglia
A te di questa sira esser campione ;
Nè già cred' io , che quell' onor tu curi
Che da' fatti verrà notturni e scuri.

XI.

Nè mancherà qui loco ove s' impieghi
Con più lucida fama il tuo valore.
Or io procurerò , se tu nol neghi ,
Ch' a te concedan gli altri il sommo onore :
Ma perchè non so ben dove si pieghi
L' irresoluto mio dubbioso core ,
Impetro or io da te , ch' a voglia mia
O segua poscia Armida o teco stia.

XII.

Qui tacque Eustazio, e questi estremi accenti
Non proferì senza arrossirsi in viso ;
E i mal celati suoi pensieri ardenti
L' altro ben vide, e mosse ad un sorriso.
Ma perch' a lui colpi d' amor più lenti
Non hanno il petto oltra la scorza inciso ,
Nè molto impaziente è di rivale ,
Nè la donzella di seguir gli cale ;

XIII.

Ben altamente ha nel pensier tenace
L' acerba morte di Dudon scolpita ,
E si reca a disnor ch' Argante audace
Gli soprastia lunga stagione in vita ;
E parte di sentire anco gli piace
Quel parlar ch' al dovuto onor l' invita ;
E 'l giovinetto cor s' appaga e gode
Del dolce suon della verace lode.

XIV

Onde così rispose : i gradi primi
Più meritar che conseguir desio ;
Nè pur che me la mia virtù sublimi ,
Di scettri altezza invidiar degg' io :
Ma s' all' onor mi chiami, e che lo stimi
Debito a me , non ci verrò restio :
E caro esser mi dee , che mi sia mostro
Sì bel segno da voi del valor nostro.

XV.

Dunque io nol chiedo, e nol rifiuto : e quando
Duce io pur sia , sarai tu degli eletti.
Allora il lascia Eustazio , e va piegando
De' suoi compagni al suo voler gli affetti.
Ma chiede a prova il principe Gernando
Quel grado ; e bench' Armida in lui saetti ,
Men può nel cor superbo amor di donna ,
Ch' avidità d' onor che se n' indonna.

XVI.

Sceso Gernando è da' gran re norvegi ,
Che di molte province ebber l' impero :
E le tante corone e scettri regi
E del padre e degli avi , il fanno altero.
Altero è l' altro de' suoi proprii pregi
Più che dell' opre che i passati fero :
Ancorchè gli avi suoi cento e più lustri
Stati sian chiari in pace , in guerra illustri

XVII.

Ma il barbaro signor che sol misura
Quanto l' oro e 'l dominio oltre si stenda ,
E per se stima ogni virtute oscura ,
Cui titolo regal chiara non renda ,
Non può soffrir che 'n ciò ch' egli procura ,
Seco di merto il cavalier contenda ;
E se ne cruccia sì , ch' oltra ogni segno
Di ragione il trasporta ira e disdegno.

XVIII.

Tal che 'l maligno spirito d' Averno ,
Che 'n lui strada sì larga aprir si vede ,
Tacito in sen gli serpe , ed al governo
De' suoi pensieri lusingando siede :
E qui più sempre l' ira e l' odio interno
Inacerbisce , e 'l cor stimola e fiede ;
E fa che' 'n mezzo all' alma ognor risuoni
Una voce che a lui così ragioni :

XIX.

Teco giostra Rinaldo ! or tanto vale
Quel suo numero van d' antichi eroi ?
Narri costui ch' a te vuol farsi eguale ,
Le genti serve e i tributari suoi ;
Mostri gli scettri , e in dignità regale
Paragoni i suoi morti ai vivi tuoi.
Ah quanto osa un signor d' indegno stato
Signor che nella serva Italia è nato !

XX.

Vinea egli o perda omai , fu vincitore
Sin da quel dì ch' emulo tuo divenne ;
Che dirà il mondo , e ciò fia sommo onore :
Questi già con Gernando in gara venne.
Poteva a te recar gloria e splendore
Il nobil grado che Dudon pria tenne ,
Ma già non meno esso da te n' attese ;
Costui scemò suo pregio allor che 'l chiese.

XXI.

E se poi ch' altri più non parla o spira ,
De' nostri affari alcuna cosa sente ;
Come credi che in ciel di nobil ira
Il buon vecchio Dudon si mostri ardente ,
Mentre in questo superbo i lumi gira ,
Ed al suo temerario ardir pon mente ;
Che seco ancor , l' età sprezzando e 'l merto,
Fanciullo osa agguagliarsi ed inesperto?

XXII.

E l' osa pure , e 'l tenta ; e ne riporta ,
In vece di castigo , onore e laude ;
E v' è chi nel consiglia e ne l' esorta
(Oh vergogna comune !) e chi gli applaude.
Ma se Goffredo il vede , e gli comporta
Che di ciò ch' a te dessi , egli ti fraude ;
Nol soffrir tu ; nè già soffrir lo dei ;
Ma ciò che puoi dimostra , e ciò che sei.

XXIII.

Al suon di queste voci arde lo sdegno ,
E cresce in lui , quasi commossa face ;
Nè capendo nel cor gonfiato e pregno ,
Per gli occhi n' esce e per la lingua audace.
Ciò che di riprensibile e d' indegno
Crede in Rinaldo , a suo disnor non tace :
Superbo e vano il finge , e 'l suo valore
Chiama temerità pazza e furore.

XXIV.

E quanto di magnanimo e d' altero
E d' eccelso e d' illustre in lui risplende ,
Tutto, adombrando con mal' arti il vero ,
Pur come vizio sia, biasmae riprende :
E ne ragiona sì, che il cavaliere
Emulo suo pubblico il suon n' intende.
Non però sfoga l' ira , o sì raffrena
Quel cieco impeto in lui ch' a morte il mena :

XXV.

Che 'l reo demon che la sua lingua move
Di spirto in vece, e forma ogni suo detto,
Fa che gl' ingiusti oltraggi ognor rinnove ,
Esca aggiungendo all' infiammato petto.
Loco è nel campo assai capace , dove
S' aduna sempre un bel drappello eletto ;
E quivi insieme in torneamenti e in lotte
Rendon le membra vigorose e dotte.

XXVI.

Or quivi, allor che v' è turba più folta ,
Pur com' è suo destin, Rinaldo accusa ;
E quasi acuto strale , in lui rivolta
La lingua del venen d' Averno infusa :
E vicino è Rinaldo, e i detti ascolta ;
Nè puote l' ira omai tener più chiusa ,
Ma grida : menti ; e addosso a lui si spinge ,
E nudo nella destra il ferro stringe.

XXVII.

Parve un tuono la voce, e 'l ferro un lampo
Che di folgor cadente annunzio apporte.
Tremò colui, nè vide fuga o scampo
Dalla presente irreparabil morte :
Pur, tutto essendo testimonio il campo
Fa sembante d' intrepido e di forte,
E 'l gran nemico attende; e 'l ferro tratto,
Fermo si reca di difesa in atto.

XXVIII.

Quasi in quel punto mille spade ardenti
Furon vedute fiammeggiar insieme;
Che varia turba di mal caute genti
D' ogn' intorno v' accorre, e s' urta e preme.
D' incerte voci e di confusi accenti
Un suon per l' aria si raggira e freme,
Qual s' ode in riva al mare, ove confonda
Il vento i suoi co' mormorii dell' onda.

XXIX.

Ma per le voci altrui già non s' allenta
Nell' offeso guerrier l' impeto o l' ira :
Sprezza i gridi e i ripari e ciò che tenta
Chiudergli il varco, ed a vendetta aspira;
E fra gli uomini e l' arme oltre s' avventa,
E la fulminea spada in cerchio gira,
Sì che le vie si sgombra, e solo, ad onta
Di mille difensor, Gernando affronta;

XXX.

E colla man nell' ira anco maestra
Mille colpi ver lui drizza e comparte :
Or al petto, or al capo, or alla destra
Tenta ferirlo, or alla manca parte ;
E impetuosa e rapida la destra
È in guisa tal, che gli occhi inganna e l' arte ;
Tal ch' improvvisa e inaspettata giunge
Ove manco si teme, e fere e punge.

XXXI.

Nè cessò mai finchè nel seno immersa
Gli ebbe una volta e due la fera spada.
Cade il meschin sulla ferita, e versa
Gli spirti e l' alma fuor per doppia strada.
L' arme ripone ancor di sangue aspersa
Il vincitor, nè sovra lui più bada ;
Ma si rivolge altrove, e insieme spoglia
L' animo crudo e l' adirata voglia.

XXXII.

Tratta al tumulto il pio Goffredo intanto,
Vede fero spettacolo improvviso :
Steso Gernando, il crin di sangue e 'l manto
Sordido e molle, e pien di morte il viso.
Ode i sospiri e le querele e 'l pianto
Che molti fan sovra il guerriero ucciso.
Stupido chiede : or qui, dove men lece,
Chi fu ch' ardi cotanto, e tanto fece?

XXXII.

Arnaldo , un de' più cari al prence estinto ,
Narra , e 'l caso in narrando aggrava molto :
Che Rinaldo l' uccise , e che fu spinto
Da leggiera cagion d' impeto stolto ;
E che quel ferro che per Cristo è cinto ,
Ne' campioni di Cristo avea rivolto ,
E sprezzato il suo impero , e quel divieto
Che fe' pur dianzi e che non è secreto ;

XXXIV.

E che per legge è reo di morte , e deve ,
Come 'l editto impone , esser punito :
Si perchè 'l fallo in se medesimo è greve ,
Si perchè 'n loco tale egli è seguito :
Che se dell' error suo perdon riceve ,
Fia ciascun altro per l' esempio ardito ;
E che gli offesi poi quella vendetta
Vorranno far , ch' ai giudici s' aspetta :

XXXV.

Onde per tal cagion discordie e risse
Germoglieran fra quella parte e questa.
Rammentò i merti dell' estinto , e disse
Tutto ciò che pietate o sdegno desta.
Ma s' oppose Tancredi e contraddisse ,
E la causa del reo dipinse onesta.
Goffredo ascolta , e in rigida sembianza
Porge più di timor che di speranza.

XXXVI.

Soggiunse allor Tancredi : or ti sovvegna,
Saggio signor , chi sia Rinaldo , e quale ;
Qual per se stesso onor gli si convegno :
E per la stirpe sua chiara e regale ,
E per Guelfo suo zio. Non dee chi regna
Nel castigo con tutti esser eguale :
Vario è l' istesso error ne' gradi vari ;
E sol l' egualità giusta è co' pari.

XXXVII.

Risponde il capitan : dai più sublimi
Ad ubbidire imparino i più bassi.
Mal , Tancredi, consigli e male stimi ,
Se vuoi che i grandi in sua licenza io lassi.
Qual fora imperio il mio , se a' vili ed imi,
Sol duce della plebe , io comandassi ?
Scettro impotente, e vergognoso impero!
Se con tal legge è dato , io più nol chero.

XXXVIII.

Ma libero fu dato e venerando ;
Nè vo' ch' alcun d' autorità lo scemi :
E so ben io come si deggia e quando,
Ora diverse impor le pene e i premi,
Ora tenor d' egualità serbando
Non separar dagl' infimi i supremi.
Così dicea ; nè rispondea colui,
Vinto da riverenza, ai detti sui.

XXXIX.

Raimondo, imitator della severa
Rigida antichità, lodava i detti.
Con quest' arti, dicea, chi bene impera,
Si rende venerabile ai soggetti ;
Che già non è la disciplina intera
Ov' uom perdono e non castigo aspetti :
Cade ogni regno , e ruinosa è senza
La base del timor ogni clemenza

XL.

Tal ei parlava ; e le parole accolse
Tancredi, e più fra lor non si ritenne ;
Ma ver Rinaldo immantimente volse
Un suo destrier che parve aver le penne.
Rinaldo, poi ch' al fier nemico tolse
L' orgoglio e l' alma, al padiglion sen venne.
Qui Tancredi trovollo, e delle cose
Dette e risposte appien la somma espose.

XLI.

Soggiunse poi : bench' io sembianza esterna
Del cor non stimi testimon verace ;
Che' n parte troppo cupa e troppo interna
Il pensier de' mortali occulto giace ;
Pur ardisco affermar, a quel ch' io scerna
Nel capitan che' n tutto anco nol tace,
Ch' egli ti voglia all' obbligo soggetto
De' rei comune, e in suo poter ristretto.

XLII.

Sorrise allor Rinaldo; e con un volto
 In cui tra 'l riso lampeggiò lo sdegno:
 Difenda sua ragion ne' ceppi involto
 Chi servo è, disse, o d' esser servo è degno.
 Libero io nacqui e vissi: e morirò sciolto,
 Pria che man porga o piede a laccio indegno.
 Usa alla spada è questa destra, ed usa
 Alle palme, e vil nodo ella ricusa.

XLIII.

Ma s' a meriti miei questa mercede
 Goffredo rende, e vuole imprigionarme,
 Pur com' io fossi un uom del vulgo, e crede
 A carcere plebeo legato trarme;
 Venga egli, o mandi, io terrò fermo il piede.
 Giudici fian tra noi la sorte e l' arme.
 Fera tragedia vuol che s' appresenti,
 Per lor diporto, alle nemiche genti.

XLIV.

Ciò detto, l' armi chiede; e 'l capo e 'l busto
 Di finissimo acciaio adorno rende,
 E fa del grande scudo il braccio onusto,
 E la fatale spada al fianco appende:
 E in sembiante magnanimo ed augusto,
 Come folgore suol, nell' armi splende.
 Marte, e' rassembra te, qualor dal quinto
 Cielo di ferro scendi e d' orror cinto.

XLV.

Tancredi intanto i ferì spirti e 'l core
Insuperbito d' ammollir procura.
Giovine invitto, dice, al tuo valore
So che fia piana ogni erta impresa e dura;
So che fra l' armi sempre e fra 'l terrore
La tua eccelsa virtute è più sicura:
Ma non consenta Dio, ch' ella si mostri
Oggi sì crudelmente a' danni nostri.

XLVI.

Dimmi : che pensi far? vorrai le mani
Del civil sangue tu dunque bruttarte,
E colle piaghe indegne de' Cristiani
Trafigger Cristo ond' ei son membra e parte?
Di transitorio onor rispetti vani,
Che, qual onda di mar, sen viene e parte,
Potranno in te più che la fede e 'l zelo
Di quella gloria che n' eterna in cielo?

XLVII.

Ah non, per Dio! vinci te stesso, e spoglia
Questa feroce tua mente superba :
Cedi : non fia timor, ma santa voglia;
Ch' a questo ceder tuo palma si serba.
E se pur degna ond' altri esempio toglia,
È la mia giovinetta etade acerba;
Anch' io fui provocato, e pur non venni
Co' fedeli in contesa, e mi contenni :

XLVIII.

Che avendo io preso di Cilicia il regno
 E l' insegne spiegatevi di Cristo,
 Baldovin sopraggiunse, e con indegno
 Modo occupollo, e ne fe' vile acquisto;
 Che mostrandosi amico ad ogni segno,
 Del suo avaro pensier non m' era avvisto :
 Ma coll' arme però di ricovrarlo
 Non tentai poscia ; e forse i' potea farlo.

XLIX.

E se pur anco la prigion ricusi,
 E i lacci schivi quasi ignobil pondo,
 E seguir vuoi le opinioni e gli usi
 Che per leggi d' onore approva il mondo ;
 Lascia qui me ch' al capitan ti seusi ;
 Tu in Antiochia vanne a Boemondo :
 Che non sopporti in questo impeto primo
 A' suoi giudicj assai sicuro stimo.

L.

Ben tosto fia, se pur qui contra avremo
 L' arme d'Egitto o d' altro stuol pagano,
 Ch' assai più chiaro il tuo valor estremo
 N' apparirà mentre starai lontano ;
 E senza te parranne il campo scemo,
 Quasi corpo cui tronco è braccio o mano.
 Qui Guelfo sopraggiunge, e i detti approva ;
 E vuol che senza indugio indi si mova.

LI.

Ai lor consigli la sdegnosa mente
Dell' audace garzon si volge e piega ;
Tal ch' egli di partirsi immantinentè
Fuor di quell' oste ai fidi suoi non nega.
Molta intanto è concorsa amica gente ;
E seco andarne ognun procura e prega.
Egli tutti ringrazia, e seco prende
Sol duo scudieri, e sul cavallo ascende.

LII.

Parte ; e porta un desio d' eterna ed alma
Gloria, ch' a nohil core è sferza e sprone.
A magnanime imprese intenta ha l' alma,
Ed insolite cose oprar dispone :
Gir fra' nemici ; ivi o cipresso o palma
Acquistar per la fede ond' è campione ;
Scorrer l' Egitto, e penetrar sin dove
Fuor d' incognito fonte il Nilo move.

LIII.

Ma Guelfo, poi ch' il giovine feroce
Affrettato al partir preso ha congedo,
Quivi non bada, e se ne va veloce
Ove egli stima ritrovar Goffredo.
Il qual, come lui vede, alza la voce :
Guelfo, dicendo, appunto or te richiedo ;
E mandato ho pur ora in varie parti
Aleun de' nostri araldi a ricercarti.

LIV.

Poi fa ritrarre ogn' altro ; e in basse note
 Ricomincia con lui grave sermone :
 Veracemente, o Guelfo, il tuo nipote
 Troppo trascorre, ov' ira il cor gli sprone :
 E male addursi a mia credenza, or puote
 Di questo fatto suo giusta cagione.
 Ben caro avrò che la ci rechi tale :
 Ma Goffredo con tutti è duce eguale ;

LV.

E sarà del legittimo e del dritto
 Custode in ogni caso e difensore,
 Serbando sempre, al giudicare, invito
 Dalle tiranne passioni il core.
 Or se Rinaldo a violar l' editto
 E della disciplina il sacro onore
 Costretto fu, come alcun dice, ai nostri
 Giudicj venga ad inchinarsi, e 'l mostri.

LVI.

A sua ritenzion libero vegna :
 Questo ch' io posso, ai merti suoi consento.
 Ma s' egli sta ritroso e se ne sdegna
 (Conosco quel suo indomito ardimento)
 Tu di condurlo, e provveder t' ingegna ,
 Ch' ei non isforzi uom mansueto e lento
 Ad esser delle leggi e dell' impero
 Vendicator, quanto è ragion, severo

LVII.

Così diss' egli, e Guelfo a lui rispose :
Anima non potea d' infamia schiva
Voci sentir di scorno ingiuriose,
E non farne repulsa ove l' udiva.
E se l'oltraggiatore a morte ei pose,
Chi è che meta a giust' ira prescriva?
Chi conta i colpi, e la dovuta offesa,
Mentr' arde la tenzon, misura e pesa?

LVIII.

Ma quel che chiedi tu, ch' al tuo soprano
Arbitrio il garzon venga a sottoporse,
Duolmi ch' esser non può ; ch' egli lontano
Dall' oste immantimente il passo torse.
Ben m'offro io di provar con questa mano
A lui che a torto in falsa accusa il morse,
O s' altri v' è di sì maligno dente,
Ch' ei punì l' onta ingiusta giustamente.

LIX.

A ragion, dico, al tumido Gernando
Fiaccò le corna del superbo orgoglio.
Sol, s' egli errò, fu nell' oblio del bando :
Ciò ben mi pesa, ed a lodar nol toglio.
Tacque; e disse Goffredo : or vada errando,
E porti risse altrove ; io qui non voglio
Che sparga seme tu di nove liti :
Deh, per Dio, sian gli sdegni anco forniti !

LX.

Di procurare il suo soccorso intanto
Non cessò mai l'ingannatrice rea.
Pregava il giorno, e ponea in uso quanto
L' arte e l' ingegno e la beltà potea :
Ma poi, quando stendendo il fosco manto
La notte in occidente il dì chiudea,
Fra duo suoi cavalieri e due matrone
Ricovrava in disparte al padiglione.

LXI.

Ma benchè sia mastra d' inganni, e i suoi
Modi gentili, e le parole accorte,
E bella sì, che 'l ciel prima nè poi
Altrui non diè maggior bellezza in sorte ,
Tal che del campo i più famosi eroi
Ha presi d' un piacer tenace e forte ;
Non è però, ch' all' esca de' diletti
Il pio Goffredo lusingando alletti.

LXII.

Invan cerca invaghirlo, e con mortali
Dolcezze attrarlo all' amorosa vita ;
Che qual saturo augel; che non si cali
Ove il cibo mostrando altri l'invita.
Tal ei sazio del mondo i piacer frali
Sprezza, e sen poggia al ciel per via romita,
E quante insidie al suo bel volto tende
L' infido Amor, tutte fallaci rende :

LXIII.

Nè impedimento alcun torcer dall' orme
Puote, che Dio ne segna, i pensier santi.
Tentò ella mil' arti, e in mille forme,
Quasi Proteo novel, gli apparve avanti ;
E desto amor dove più freddo ei dorme,
Avrian gli atti dolcissimi e i sembianti ;
Ma qui (grazie divine) ogni sua prova
Vana riesce, e ritentar non giova.

LXIV.

La bella donna ch' ogni cor più casto
Arder credeva ad un girar di ciglia,
Oh come perde or l' alterezza e 'l fasto !
E quale ha di ciò sdegno e meraviglia !
Rivolger le sue forze ove contrasto
Men duro trovi, alfin si riconsiglia ;
Qual capitan ch' inespugnabil terra
Stanco abbandoni, e porti altrove guerra

LXV.

Ma contra l' arme di costei, non meno
Si mostrò di Tancredi invitto il core ;
Però ch' altro desio gl' ingombra il seno,
Nè vi può loco aver novello ardore :
Che siccome dall' un l'altro veleno
Guardar ne suol, tal l' un dall' altro amore.
Questi soli non vinse : o molto o poco
Avvampò ciascun altro al suo bel foco.

LXVI.

Ella, sebben si duol che non succeda
Si pienamente il suo disegno e l' arte,
Pur fatto avendo così nobil preda
Di tanti eroi, si riconsola in parte
E pria che di sue frodi altri s' avveda,
Pensa condurgli in più sicura parte,
Ove gli stringa poi d'altre catene
Che non son queste ond' or presi gli tiene.

LXVII.

Essendo giunto il termine che fisse
Il capitano a darle alcun soccorso,
A lui sen venne riverente, e disse :
Sire, il dì stabilito è già trascorso ;
E se per sorte il reo tiranno udisse
Ch' i' abbia fatto all' arme tue ricorso,
Prepareria sue forze alla difesa ;
Nè così agevol poi fora l' impresa.

LXVIII.

Dunque, prima ch' a lui tal nova apporti
Voce incerta di fama o certa spia,
Scelga la tua pietà fra' tuoi più forti
Alcuni pochi, e meco or or gl' invia :
Che se non mira il ciel con occhi torti
L' opre mortali o l' innocenza oblia,
Sarò riposta in regno ; e la mia terra
Sempre avrai tributaria in pace e in guerra.

LXIX.

Così diceva : e 'l capitano ai detti
Quel che negar non si potea, concede ;
Sebben, ov' ella il suo partir affretti,
In se tornar l' elezion ne vede.
Ma nel numero ognun de' diece eletti
Con insolita istanza esser richiede :
E l' emulazion che' n lor si desta,
Più importuni gli fa nella richiesta.

LXX.

Ella che' n essi mira aperto il core,
Prende vedendo ciò novo argomento,
E sul lor fianco adopra il rio timore
Di gelosia, per ferza e per tormento :
Sapendo ben ch' alfin s' invecchia amore
Senza quest' arti, e divien pigro e lento,
Quasi destrier che men veloce corra
Se non ha chi lui segua o chi 'l precorra.

LXXI.

E in tal modo comparte i detti sui
E 'l guardo lusinghiero e 'l dolce riso,
Ch' alcun non è che non invidii altrui,
Nè il timor dalla speme è in lor diviso.
La folle turba degli amanti, a cui
Stimolo è l' arte d' un fallace viso,
Senza fren corre, e non gli tien vergogna,
E loro indarno il capitan rampogna.

LXXII.

Ei ch' egualmente satisfar desira
 Ciascuna delle parti, e in nulla pende,
 Sebben alquanto or di vergogna or d'ira
 Al vaneggiar de' cavalier s'accende;
 Poi ch' ostinati in quel desio gli mira,
 Novo consiglio in accordarli prende.
 Scrivansi i vostri nomi, ed in un vaso
 Pongansi, disse, e sia giudice il caso.

LXXIII.

Subito il nome di ciascun si scrisse;
 E in picciol' urna posti e scossi foro,
 E tratti a sorte; e 'l primo che n' uscisse,
 Fu il conte di Pembrozia, Artemidoro:
 Legger poi di Gherardo il nome udisse;
 Ed uscì Vincilao dopo costoro,
 Vincilao che, sì grave e saggio avante,
 Canuto or pargoleggia e vecchio amante.

LXXIV.

Oh come il volto han lieto, e gli occhi pregni
 Di quel piacer che dal cor pieno inonda,
 Questi tre primi eletti, i cui disegni
 La fortuna in amor destra seconda!
 D'incerto cor, di gelosia dan segni
 Gli altri il cui nome avvien che l'urna asconda;
 E dalla bocca pendon di colui
 Che spiega i brevi, e legge i nomi altrui.

LXXV.

Guaseo quarto fuor venne , a cui successe
Ridolfo , ed a Ridolfo indi Olderico :
Quindi Guglielmo Ronciglion si lesse ,
E 'l bavaro Eberardo , e 'l franco Enrico.
Rambaldo ultimo fu , che farsi elesse
Poi , fe cangiando , di Gesù nemico.
Tanto puote Amor dunque ? e questi chiuse
Il numero de' dieci , e gli altri escluse.

LXXVI.

D' ira , di gelosia d' invidia ardenti ,
Chiaman gli altri fortun ingiusta e ria ;
E te accusano , Amor , che le consenti
Che nell' imperio tuo giudice sia.
Ma perchè istinto è dell' umane menti ,
Che ciò che più si vieta , uom più desia ,
Dispongon molti , ad onta di fortuna ,
Seguir la donna come il ciel s' imbruna.

LXXVII.

Voglion sempre seguirla all' ombra , al sole ;
E per lei combattendo espor la vita.
Ella fanne alcun motto , e con parole
Tronche e dolci sospiri a ciò gl' invita :
Ed or con questo ed or con quel si duole
Che far conviene senza lui partita.
S' erano armati intanto , e da Goffredo
Toglieano i diece cavalier congedo ,

LXXVIII.

Gli ammonisce quel saggio a parte a parte,
Come la fe pagana è incerta e leve,
E mal sicuro pegno; e con qual arte
L' insidie e i casi avversi uom fuggir deve.
Ma son le sue parole al vento sparte;
Nè consiglio d' uom sano Amor riceve.
Lor dà commiato al fine; e la donzella
Non aspetta al partir l' alba novella.

LXXIX,

Parte la vincitrice; e quei rivali;
Quasi prigionì al suo trionfo avanti,
Seco n' adduce, e tra infiniti mali
Lascia la turba poi degli altri amanti.
Ma come uscì la notte, e sotto l' ali
Menò il silenzio e i lievi sogni erranti,
Secretamente com' Amor gl' informa,
Molti d' Armida seguitaron l' orma.

LXXX.

Segue Eustazio il primiero, e puote appena
Aspettar l' ombre che la notte adduce;
Vassene frettoloso ove nel mena
Per le tenebre cieche un cieco duce.
Errò la notte tepida e serena;
Ma poi nell' apparir dell' alma luce
Gli apparse insieme Armida e 'l suo drappello
Dove un borgo lor fu notturno ostello.

LXXXI.

Ratto ei ver lei si move ; ed all' insegna
Tosto Rambaldo il riconosce , e grida ,
Che ricerchi fra loro , e perchè vegna .
Vengo , risponde , a seguitarne Armida :
Ned ella avrà da me , se non la sdegna ,
Men pronta aita o servitù men fida .
Replica l' altro : ed a cotanto onore ,
Di' , chi t' elesse ? Egli soggiunge : Amore .

LXXXII.

Me scelse Amor, te la Fortuna : or quale
Da più giusto elettore eletto parti ?
Dice Rambaldo allor : nulla ti vale
Titolo falso , ed usi inutil' arti ;
Nè potrai della vergine regale
Fra i campioni legittimi mischiarti ,
Illegittimo servo. E chi , riprende
Crucioso il giovinetto , a me il contende ?

LXXXIII.

Io tel difenderò , colui rispose ;
E feglisi all' incontro in questo dire :
E con voglie egualmente in lui sdegnose
L' altro si mosse , e con eguale ardire .
Ma qui stese la mano , e si frappose
La tiranna dell' alme in mezzo all' ire ;
Ed all' uno dicea : deh non t' increasca ,
Che a te compagno , a me campion s' accresca .

LXXXIV.

S' ami che salva i' sia, perchè mi privi
 In sì grand' uopo della nova aita?
 Dice all' altro : opportuno e grato arrivi
 Difensor di mia fama e di mia vita ;
 Nè vuol ragion , nè sarà mai ch' io schivi
 Compagnia nobil tanto e sì gradita.
 Così parlando , ad or ad or tra via
 Alcun novo campion le sorvenia.

LXXXV.

Chi di là giunge , e chi di qua ; nè l' uno
 Sapea dell' altro , e 'l mira bieco e torto.
 Essa lieta gli accoglie , ed a ciascuno
 Mostra del suo venir gioja e conforto.
 Ma già nello schiarir dell' aer bruno
 S' era del lor partir Goffredo accorto ;
 E la mente indovina de' lor danni,
 D' alcun futuro mal par che s' affanni.

LXXXVI.

Mentre a ciò pur ripensa , un messo appare
 Polveroso , anelante , in vista afflitto ;
 In atto d' uom ch' altrui novelle amare
 Porti , e mostri il dolore in fronte scritto.
 Disse costui : signor , tosto nel mare
 La grande armata apparirà d'Egitto ;
 E l' avviso Guglielmo , il qual comanda
 Ai liguri navigli , a te ne manda.

LXXXVII.

Soggiunse a questo poi, che dalle navi
Sendo condotta vettovaglia al campo,
I cavalli e i cammelli onusti e gravi
Trovato aveano a mezza strada inciampo;
E che i lor difensori uccisi o schiavi
Restar pugnando, e nessun fece scampo,
Da' ladroni d' Arabia in una valle
Assaliti alla fronte ed a le spalle :

LXXXVIII.

E che l' insano ardire e la licenza
Di que' barbari erranti è omai sì grande,
Che 'n guisa d' un diluvio intorno senza
Alcun contrasto si dilata e spande :
Onde convien ch' a porre in lor temenza,
Alcuna squadra di guerrier si mande,
Ch' assecuri la via che dall' arene
Del mar di Palestina al campo viene.

LXXXIX.

D' una in un' altra lingua in un momento
Ne trapassa la fama, e si distende :
E 'l vulgo de' soldati alto spavento
Ha della fame che vicina attende.
Il saggio capitano che l' ardimento
Solito loro in essi or non comprende,
Cerca con lieto volto e con parole,
Come gli rassicuri e riconsole :

XC.

O per mille perigli e mille affanni
Meco passati in quelle parti e in queste,
Campion di Dio, ch' a ristorare i danni
Della cristiana sua fede nascesti;
Voi che l' arme di Persia e i greci inganni,
E i monti e i mari e 'l verno e le tempeste,
Della fame i disagi e della sete
Superaste, voi dunque ora temete?

XCI.

Dunque il Signor che n' indirizza e move,
Già conosciuto in caso assai più rio,
Non v' assecura? quasi or volga altrove
La man della clemenza e 'l guardo pio.
Tosto un dì fia che rimembrar vi giove
Gli scorsi affanni, e sciorre i voti a Dio.
Or durate magnanimi, e voi stessi
Serbate, prego, ai prosperi successi.

XCII.

Con questi detti le smarrite menti
Consola, e con sereno e lieto aspetto;
Ma preme mille cure egre e dolenti,
Altamente riposte in mezzo al petto.
Come possa nutrir sì varie genti
Pensa, fra la penuria e fra 'l difetto;
Come all' armata in mar s' opponga, e come
Gli arabi predatori affreni e dome.

CANTO VI.

Disfida d'Argante. Sua pugna con Tancredi , interrotta dalla notte. L' innamorata Erminia va nel campo de' Cristiani.

I.

Ma d' altra parte l' assediate genti
Speme miglior conforta e rassicura :
Ch' oltra il cibo raccolto , altri alimenti
Son lor dentro portati a notte oscura ;
Ed han munite d' arme e d' instrumenti
Di guerra verso l' Aquilon le mura ,
Che d' altezza accresciute e sode e grosse
Non mostran di temer d' urti o di scosse.

II.

E 'l re pur sempre queste parti e quelle
Lor fa innalzare , e rafforzare i fianchi ,
O l' aureo sol risplenda , od alle stelle
Ed alla luna il fosco ciel s' imbianchi :
E in far continuamente arme novelle
Sudano i fabri affaticati e stanchi.
In sì fatto apparecchio intollerante
A lui sen venne , e ragionogli Argante :

III.

E insino a quando ci terrai prigioni
Fra queste mura in vile assedio e lento?
Odo ben io stridere incudi, e suoni
D' elmi e di scudi e di corazze io sento;
Ma non veggio a qual uso: e quei ladroni
Scorrono i campi e i borghi a lor talento;
Nè v'è di noi chi mai lor passo arresti,
Nè tromba che dal sonno almen gli desti.

IV.

A lor nè i prandi mai turbati e rotti,
Nè molestate son le cene liete;
Anzi egualmente i dì lunghi e le notti
Traggon con sicurezza e con quiete.
Voi dai disagi e dalla fame indotti
A darvi vinti a lungo andar sarete,
Od a morirne qui come codardi,
Quando d' Egitto pur l' ajuto tardi.

V.

Io per me non vo' già, che ignobil morte
I giorni miei d' oscuro oblio ricopra;
Nè vo' ch' al novo di fra queste porte
L' alma luce del sol chiuso mi scopra.
Di questo viver mio faccia la sorte
Quel che già stabilito è là di sopra:
Non farà già, che senza oprar la spada
Inglorioso e invendicato io cada.

VI.

Ma quando pur del valor vostro usato
Così non fosse in voi spento ogni seme ;
Non di morir pugnando ed onorato ,
Ma di vita e di palma anco avrei speme.
A incontrare i nemici e 'l nostro fato
Andianne pur deliberati insieme ;
Che spesso avvien che ne' maggior perigli
Sono i più audaci gli ottimi consigli.

VII.

Ma se nel troppo osar tu non isperi ,
Nè sei d'uscir con ogni squadra ardito ,
Procura almen , che sia per duo guerrieri
Questo tuo gran litigio or diffinito.
E perch' accetti ancor più volentieri
Il capitan de' Franchi il nostro invito ;
L'arme egli scelga , e 'l suo vantaggio toglia,
E le condizion formi a sua voglia.

VIII.

Che se 'l nemico avrà due mani ed una
Anima sola , ancor ch' audace e fera ,
Temer non dei per isciagura alcuna ,
Che la ragion da me difesa pera.
Puote in vece di fato e di fortuna
Darti la destra mia vittoria intera :
Ed a te se medesma or porge in pegno ,
Che se 'l confidi in lei , salvo è il tuo regno.

IX.

Tacque; e rispose il re : giovane ardente,
Sebben me vedi in grave età senile,
Non sono al ferro queste man sì lente,
Nè sì quest' alma è neghittosa e vile,
Ch' anzi morir volesse ignobilmente
Che di morte magnanima e gentile,
Quando io temenza avessi o dubbio alcuno
De' disagi che annunzi e del digiuno.

X.

Cessi Dio tanta infamia! Or quel ch' ad arte
Nascondo altrui, vo' ch' a te sia palese.
Soliman di Nicea, che brama in parte
Di vendicar le ricevute offese,
Degli Arabi le schiere erranti e sparte
Raccolte ha fin dal Libico paese;
E i nemici assalendo all' aria nera,
Darne soccorso e vettovaglia spera.

XI.

Tosto fia che qui giunga. Or se frattanto
Son le nostre castella oppresse e serve,
Non ce ne caglia, pur che 'l regal manto
E la mia nobil reggia io mi conserve.
Tu l'ardimento e questo ardore alquanto
Tempra, per Dio, che 'n te soverchio ferve;
Ed opportuna la stagione aspetta
Alla tua gloria, ed alla mia vendetta.

XII.

Forte sdegnossi il Saracino audace,
Ch' era di Solimano emulo antico ;
Si amaramente ora d' udir gli spiace,
Che tanto sen prometta il rege amico.
A tuo senno, risponde, e guerra e pace
Farai, signor : nulla di ciò più dico.
S' indugi pure, e Soliman s' attenda :
Ei che perdè il suo regno, il tuo difenda.

XIII.

Vengane a te, quasi celeste messo,
Liberator del popolo pagano ;
Ch' io quanto a me, bastar credo a me stesso,
E sol vo' libertà da questa mano.
Or nel riposo altrui siami concesso
Ch' io ne discenda a guerreggiar nel piano :
Privato cavalier, non tuo campione,
Verrò co' Franchi a singolar tenzone.

XIV.

Replica il re : sebben l' ire e la spada
Dovresti riserbare a miglior uso ;
Che tu sfidi però, se ciò t' aggrada,
Alcun guerrier nemico io non ricuso.
Così gli disse ; ed ei punto non bada.
Va (dice ad un araldo) or colaggiuso ;
Ed al duce de' Franchi, udendo l' oste,
Fa queste mie non picciole proposte :

XV.

Ch' un cavalier che d' appiattarsi in questo
 Forte cinto di muri a sdegno prende,
 Brama di far con l' armi or manifesto
 Quanto la sua possanza oltra si stende;
 E ch' a duello di venirne è presto
 Nel pian ch' è fra le mura e l' alte tende,
 Per prova di valore, e che disfida
 Quàl più de' Franchi in sua virtù si fida:

XVI.

E che non solo è di pugnare accinto
 E con uno e con duo del campo ostile;
 Ma dopo il terzo, il quarto accetta e 'l quinto,
 Sia di vulgare stirpe o di gentile:
 Dia, se vuol, la franchigia, e serva il vinto
 Al vincitor, come di guerra è stile.
 Così gl' impose: ed ei vestissi allotta
 La purpurea dell' arme aurata cotta.

XVII.

E poi che giunse alla regal presenza
 Del principe Goffredo e de' baroni,
 Chiese: o signore, ai messaggier licenza
 Dassi tra voi di liberi sermoni?
 Dassi, rispose il Capitano, e senza
 Alcun timor la tua proposta esponi.
 Riprese quegli: or si parrà se grata
 O formidabil sia l' alta ambasciata.

XVIII.

È segui poscia, e la disfida espose
Con parole magnifiche ed altere.
Fremer s' udiro, e si mostrar sdegnose
Al suo parlar quelle feroci schiere;
E senza indugio il pio Buglion rispose:
Dura impresa intraprende il cavaliere;
E tosto io creder vo' che gliene incresca,
Sì che d' uopo non fia che 'l quinto n' esca.

XIX.

Ma venga in prova pur: ched'ogni oltraggio
Gli offero campo libero e sicuro;
E seco pugnerà senza vantaggio
Alcun de' miei campioni; e così giuro.
Tacque: e tornò il re d' arme al suo viaggio
Per l' orme ch' al venir calcate furo;
E non ritenne il frettoloso passo,
Sin che non diè risposta al fier Circasso.

XX.

Armati, dice, alto signor; che tardi?
La disfida accettata hanno i Cristiani;
E d' affrontarsi teo i men gagliardi
Mostran desio, non che i guerrier soprani;
E mille i' vidi minacciosi sguardi,
E mille al ferro apparecchiate mani.
Loco sicuro il Duce a te concede.
Così gli dice; e l' arme esso richiede;

XXI.

E se ne cinge intorno, e impaziente
Di scenderne s' affretta alla campagna.
Disse a Clorinda il re ch' era presente :
Giusto non è ch' ei vada, e tu rimagna.
Mille dunque con te di nostra gente
Prendi in sua sicurezza, e l' accompagna :
Ma vada innanzi a giusta pugna ei solo ;
Tu lunge alquanto a lui ritien lo stuolo.

XXII

Tacque, ciò detto : e poi che furo armati
Quei del chiuso n' uscivano all' aperto ;
E giva innanzi Argante, e degli usati
Arnesi in sul cavallo cra coperto.
Loco fu tra le mura e gli steccati ,
Che nulla avea di diseguale o d' erto ,
Ampio e capace ; e pareo fatto ad arte
Perch' egli fosse altrui campo di Marte.

XXIII.

Ivi solo discese, ivi fermosse
In vista de' nemici il fero Argante ,
Per gran cor, per gran corpo, e per gran posse
Superbo e minaccevole in sembiante ;
Qual Encelado in Flegra, o qual mostrosse
Nell' ima valle il filisteo gigante.
Ma par molti di lui tema non hanno ;
Ch' anco quanto sia forte appien non sanno.

XXIV.

Alcun però dal pio Goffredo eletto
Come il migliore ancor non è fra molti.
Ben si vedean con desioso affetto
Tutti gli occhi in Tancredi esser rivolti;
E dichiarato infra i miglior perfetto
Dal favor manifesto era de' volti;
E s' udia non oscuro anco il bisbiglio;
E l' approvava il Capitan col ciglio.

XXV.

Già cedea ciascun altro; e non secreto
Era il volere omai del pio Buglione.
Vanne, a lui disse, a te l' uscir non vieto,
E reprimi il furor di quel fellone.
Ei tutto in volto baldanzoso e lieto
Poichè d' impresa tal fatto è campione,
Allo scudier chiedea l' elmo e 'l cavallo:
Poi seguito da molti uscia del vallo.

XXVI.

Ed a quel largo pian fatto vicino,
Ove Argante l' attende, anco non era;
Quando in leggiadro aspetto e pellegrino
S' offerse agli occhi suoi l' alta guerriera.
Bianche via più che neve in giogo alpino
Avea le sopravveste; e la visiera
Alta tenea dal volto; e sovra un' erta,
Tutta quanto ella è grande, era scoperta.

XXVII.

Già non mira Tancredi ove il Circasso
 La spaventosa fronte al cielo estolle;
 Ma move il suo destrier con lento passo,
 Volgendo gli occhi ov' è colci sul colle.
 Poscia immobil si ferma, e pare un sasso,
 Gelido tutto fuor, ma dentro bolle.
 Sol di mirar s' appaga; e di battaglia
 Sembante fa che poco or più gli caglia.

XXVIII.

Argante che non vede alcun che in atto
 Dia segno ancor d' apparecchiarsi in giostra:
 Da desir di contesa io qui fui tratto,
 Grida: or chi viene innanzi, e meco giostra?
 L' altro attonito quasi e stupefatto,
 Pur là s' affisa, e nulla udir ben mostra.
 Ottone innanzi allor spinse il destriero,
 E nell' aringo voto entrò primiero.

XXIX.

Questi un fu di color cui dianzi accese
 Di gir contra il Pagano alto desio;
 Pur cedette a Tancredi, e 'n sella aseese
 Fra gli altri che 'l seguirono, e seco uscìo.
 Or veggendo sue voglie altrove intese,
 E starne lui quasi al pugnar restio,
 Prende, giovine audace e impaziente,
 L' occasione offerta avidamente:

XXX.

E veloce così, che tigre o pardo
Va men ratto talor per la foresta,
Corre a ferir il Saracin gagliardo
Che d' altra parte la gran lancia arresta.
Si scote allor Tancredi, e dal suo tardo
Pensier quasi da un sonno alfin si desta;
E grida ei ben : la pugna è mia, rimanti;
Ma troppo Ottone è già trascorso avanti.

XXXI.

Onde si ferma; e d' ira e di dispetto
Avvampa dentro, e fuor qual fiamma è rosso,
Perch' ad onta si reca ed a difetto
Ch' altri si sia primiero in giostra mosso.
Ma intanto a mezzo il corso in sull' elmetto
Dal giovin forte è il Saracin percosso.
Egli all' incontro a lui col ferro acuto
Fora l' usbergo, e pria rompe lo scuto.

XXXII.

Cade il Cristiano; e ben è il colpo acerbo,
Poscia ch' avvien che dall' arcion lo svella.
Ma il Pagan di più forza e di più nerbo
Non cade già, nè pur si torce in sella.
Indi con dispettoso atto superbo
Sovra il caduto cavalier favella :
Renditi vinto, e per tua gloria basti
Che dir potrai che contra me pugnasti.

XXXIII.

No , gli risponde Otton , fra noi non s' usa
Così tosto depor l' arme e l' ardire ;
Altri del mio cader farà la scusa ,
Io vo' far la vendetta o qui morire.
In sembianza d' Aletto e di Medusa
Freme il Circasso , e par che fiamma spire.
Conosci or, dice , il mio valore a prova,
Boichè la cortesia sprezzar ti giova.

XXXIV.

Spinge il destrier in questa , e tutto oblia
Quanto virtù cavalleresca chiede.
Fugge il Franco l' incontro e si desvia ,
E 'l destro fianco nel passar gli fiede ;
Ed è sì grave la percossa e ria ,
Che 'l ferro sanguinoso indi ne riede.
Ma che pro , se la piaga al vincitore
Forza non toglie , e giunge ira e furore ?

XXXV.

Argante il corridor dal corso affrena
E indietro il volge , e così tosto è volto
Che se n' accorge il suo nemico appena ,
E d' un grand' urto all' improvviso è colto.
Tremar le gambe , indebolir la lena ,
Sbigottir l' alma e impallidire il volto
Gli fe' l' aspra percossa , e frale e stanco
Sovra il duro terren battere il fianco.

XXXVI.

Nell' ira Argante infellonisce , e strada
Sovra il petto del vinto al destrier face :
E così , grida , ogni superbo vada ,
Come costui che sotto i piè mi giace.
Ma l' invitto Tancredi allor non bada ;
Che l' atto crudelissimo gli spiace :
E vuol che 'l suo valor con chiara emenda
Copra il suo fallo , e come suol risplenda.

XXXVII.

Fassi innanzi gridando : anima vile ,
Che' ancor nelle vittorie infame sei ;
Qual titolo di laude alto e gentile
Da modi attendi sì scortesì e rei ?
Fra i ladroni d' Arabia , o fra simile
Barbara turba avvezzo esser tu dei.
Fuggi la luce , e va con l' altre belve
A incrudelir ne' monti e tra le selve.

XXXVIII.

Tacque : e 'l Pagano al sofferir poc' uso ,
Morde le labbra , e di furor si strugge.
Risponder vuol , ma 'l suono esce confuso ,
Siccome strido d' animal che rugge :
O come apre le nubi ond' egli è chiuso ,
Impetuoso il fulmine , e sen fugge ;
Così pareva a forza ogni suo detto
Tonando uscir dall' infiammato petto.

XXXIX.

Ma poi che 'n ambo il minacciar feroce
 A vicenda irritò l' orgoglio e l' ira ,
 L' un come l' altro rapido e veloce ,
 Spazio al corso prendendo , il destrier gira.
 Or qui, Musa, rinforza in me la voce ,
 E furor pari a quel furor m' inspira ;
 Sicchè non sian dell' opre indegni i carmi ,
 Ed esprima il mio canto il suon dell' armi.

XL.

Posero in resta e dirizzaro in alto
 I duo guerrier le noderose antenne ;
 Nè fu di corso mai , nè fu di salto ,
 Nè fu mai tal velocità di penne ,
 Nè furia eguale a quella ond' all' assalto
 Quinci Tancredi e quindi Argante venne.
 Rupper l' aste sugli elmi , e volar mille
 E tronchi e schegge e lucide faville.

XLI.

Sol de' colpi il rimbombo intorno mosse
 L' immobil terra , e risonarne i monti :
 Ma l' impeto e 'l furor delle percosse
 Nulla piegò delle superbe fronti.
 L' uno e l' altro cavallo in guisa urtosse ,
 Che non fur poi cadendo a sorgere pronti.
 Tratte le spade , i gran mastri di guerra
 Lasciar le staffe , e i piè fermaro in terra.

XLII.

Cautamente ciascuno ai colpi move
La destra, ai guardi l'occhio, ai passi il piede.
Si reca in atti vari, in guardie nove;
Or gira intorno, or cresce innanzi, or cede;
Or qui ferire accenna, e poscia altrove,
Dove non minacciò, ferir si vede;
Or di se discoprire alcuna parte,
Tentando di schernir l'arte con l'arte.

XLIII.

Della spada Tancredi e dello scudo
Mal guardato al Pagan dimostra il fianco.
Corre egli per ferirlo, e intanto nudo
Di riparo si lascia il lato manco:
Tancredi con un colpo il ferro crudo
Del nemico ribatte, e lui fere anco;
Nè poi, ciò fatto, in ritirarsi tarda;
Ma si raccoglie, e si restringe in guarda.

XLIV.

Il fero Argante che se stesso mira
Del proprio sangue suo macchiato e molle,
Con insolito orror freme e sospira,
Di cruccio e di dolor turbato e folle:
E portato dall'impeto e dall'ira,
Con la voce la spada insieme estolle;
E torna per ferire, ed è di punta
Piagato ov'è la spalla al braccio giunta.

XLV.

Qual nell' alpestri selve orsa che senta
 Duro spiedo nel fianco, in rabbia monta,
 E contra l' arme se medesima avventa,
 E i perigli e la morte audace affronta,
 Tale il Circasso indomito diventa,
 Giunta or piaga alla piaga ed onta all' onta;
 E la vendetta far tanto desia,
 Che sprezza i rischi, e le difese oblia :

XLVI

E congiungendo a temerario ardire
 Estrema forza e infaticabil lena,
 Vien che si impetuoso il ferro gire,
 Che ne trema la terra e 'l ciel balena :
 Nè tempo ha l' altro ond' un sol colpo tire,
 Onde si copra, onde respiri appena ;
 Nè schermo v' è, ch' assicurare il possa
 Dalla fretta d' Argante e dalla possa.

XLVII.

Tancredi in se raccolto attende invano
 Che de' gran colpi la tempesta passi ;
 Or v' oppon le difese, ed or lontano
 Sen va co' giri e co' maestri passi :
 Ma poichè non s' allenta il fier Pagano,
 È forza alfin che trasportar si lassi ;
 E cruccioso egli ancor, con quanta puote
 Violenza maggior la spada rote.

XLVIII.

Vinta dall' ira è la ragione e l' arte ,
E le forze il furor ministra e cresce :
Sempre che scende il ferro , o fora o parte
O piastra o maglia , e colpo invan non esce :
Sparsa è d' arme la terra , e l' arme sparte
Di sangue , e 'l sangue col sudor si mesce :
Lampo nel fiammeggiar , nel romor tuono ,
Fulmini nel ferir le spade sono.

XLIX.

Questo popolo e quello incerto pende
Da sì novo spettacolo ed atroce :
E fra tema e speranza il fin n' attende ,
Mirando or ciò che giova , or ciò che noce ;
E non si vede pur , nè pur s' intende
Picciol cenno fra tanti , o bassa voce ;
Ma se ne sta ciascun tacito e immoto ,
Se non se in quanto ha il cor tremante in moto.

L.

Già lassi erano entrambi , e giunti forse
Sarian pugnando ad immaturo fine ;
Ma sì oscura la notte intanto sorse ,
Che nascondea le cose anco vicine .
Quinci un araldo , e quindi un altro accorse
Per dipartirgli , e gli partiro alfine
L' uno il franco Arideo , Pindoro è l' altro .
Che portò la disfida , uom saggio e scaltro .

LI.

I pacifici scettri osar costoro
 Fra le spade interpor de' combattenti,
 Con quella securtà che porgea loro
 L' antichissima legge delle genti.
 Siete, o guerrieri, incominciò Pindoro,
 Conr vdi noor, di pari ambo possenti:
 Dunque cessi la pugna, e non sian rotte
 Le ragioni e 'l rispo della notte.

LII.

Tempo è da travagliar mentre il sol dura;
 Ma nella notte ogni animale ha pace;
 E generoso cor non molto cura
 Notturmo pregio che s' asconde e tace.
 Risponde Argante: a me per ombra oscura
 La mia battaglia abandonar non piace;
 Ben avrei caro il testimon del giorno,
 Ma che giuri costui di far ritorno.

LIII.

Soggiunse l' altro allora: e tu prometti
 Di tornar, rimenando il tuo prigionie;
 Perch' altrimenti non fia mai ch' aspetti
 Per la nostra contesa altra stagione.
 Così giuraro: e poi gli araldi eletti
 A prescriver il tempo alla tenzone,
 Per dare spazio alle lor piaghe onesto,
 Stabiliro il mattin del giorno sesto.

LIV.

Lasciò la pugna orribile nel core
De' Saracini e de' Fedeli impressa
Un' alta meraviglia ed un orrore
Che per lunga stagione in lor non cessa.
Sol dell' ardir si parla e del valore
Che l' un guerriero e l' altro ha mostro in essa:
Ma qual si debbia di lor duo preporre,
Vario e discorde il vulgo in se discorre:

LV.

E sta sospeso in aspettando quale
Avrà la fera lite avvenimento;
E se 'l furore alla virtù prevale,
O se cede l' audacia all' ardimento
Ma più di ciascun altro a cui ne cale,
La bella Erminia n' ha cura e tormento;
Che dai giudicj dell' incerto Marte
Vede pender di se la miglior parte.

LVI.

Costei che figlia fu del re Cassano
Che d' Antiochia già l' imperio tenne;
Preso il suo regno, al vincitor cristiano,
Fra l' altre prede, anch' ella in poter venne,
Ma fulle in guisa allor Tancredi umano,
Che nulla ingiuria in sua balia sostenne,
Ed onorata fu nella ruina
Dell' alta patria sua, come reina.

LVII.

L' onorò, la servì, di libertate
Dono le fece il cavaliere egregio ;
E le furo da lui tutte lasciate
Le gemme e gli ori , e ciò ch' avea di pregio.
Ella vedendo in giovinetta etate
E in leggiadri sembianti animo regio ,
Restò presa d' Amor , che mai non strinse
Laccio di quel più fermo onde lei cinse.

LVIII.

Così , se 'l corpo libertà riebbe ,
Fu l' alma sempre in servitute astretta.
Ben molto a lei d' abbandonar increbbe
Il signor caro, e la prigion diletta ;
Ma l' onestà regal che mai non debbe
Da magnanima donna esser negletta ,
La costrinse a partirsi, e coll' antica
Madre a ricoverarsi in terra amica.

LIX.

Venne a Gerusalemme, e quivi accolta
Fu dal tiranno del paese ebreo :
Ma tosto pianse in nere spoglie avvolta
Della sua genitrice il fato reo.
Pur nè 'l duol che le sia per morte tolta ;
Nè l' esilio infelice unqua poteo
L' amoroso desio sveller dal core ,
Nè favilla ammorzar di tanto ardore.

LX.

Ama ed arde la misera, e sì poco
In tale stato che sperar le avanza,
Che nutrisce nel sen l' occulto foco
Di memoria via più che di speranza;
E quanto è chiuso in più secreto loco,
Tanto ha l' incendio suo maggior possanza.
Tancredi alfine, a risvegliar sua spene,
Sovra Gerusalemme ad oste viene.

LXI.

Sbigottir gli altri all' apparir di tante
Nazioni e sì indomite e sì fere;
Fe' sereno ella il torbido sembiante,
E lieta vagheggiò le squadre altere;
E con avidi sguardi il caro amante
Cercando già fra quelle armate schiere.
Cercollo invan sovente; ed anco spesso
Raffigurolo, e disse: egli è pur desso.

LXII.

Nel palagio regal sublime sorge
Antica torre, assai presso alle mura,
Dalla cui sommità tutta si scorge
L' oste cristiana, e 'l monte e la pianura.
Quivi, dacchè il suo lume il sol ne porge,
Infin che poi la notte il mondo oscura,
S' asside, e gli occhi verso il campo gira,
E coi pensieri suoi parla, e sospira.

LXIII.

Quinci vide la pugna, e 'l cor nel petto
 Sentì tremarsi in quel punto sì forte,
 Che pareva che dicesse : il tuo diletto
 È quegli là, che 'n rischio è della morte.
 Così d' angoscia piena e di sospetto,
 Mirò i successi della dubbia sorte :
 E sempre che la spada il Pagan mosse,
 Sentì nell' alma il ferro e le percosse.

LXIV.

Ma poi che 'l vero intese, e intese ancora
 Che dee l' aspra tenzon rinnovellarsi,
 Insolito timor così l' accora,
 Che sente il sangue suo di ghiaccio frasi.
 Talor secrete lagrime, e talora
 Sono occulti da lei gemiti sparsi.
 Pallida, esangue, e sbigottita in atto,
 Lo spavento e 'l dolor v' avea ritratto.

LXV.

Con orribile imago il suo pensiero
 Ad or ad or la turba e la sgomenta ;
 E via più che la morte il sonno è fero,
 Sì strane larve il sogno le appresenta.
 Parle veder l' amato cavaliere
 Lacero e sanguinoso, e par che senta
 Ch' egli aita le chieda ; e desta intanto,
 Si trova gli occhi e 'l sen molle di pianto.

LXVI.

Nè sol la tema di futuro danno
Con sollecito moto il cor le scote ;
Ma delle piaghe ch' egli avea , l' affanno
È cagion che quietar l' alma non puote.
E i fallaci romor ch' intorno vanno ;
Crescon le cose incognite e remote :
Sicch' ella avvisa che vicino a morte
Giaccia oppresso languendo il guerrier forte.

LXVII.

E perocch' ella dalla madre apprese
Qual più secreta sia virtù dell' erbe ,
E con quai carmi nelle membra offese
Sani ogni piaga, e 'l duol si disacerbe
(Arte che per usanza in quel paese
Nelle figlie de' Re par che si serbe)
Vorria di sua man propria alle ferute
Del suo caro signor recar salute.

LXVIII.

Ella l' amato medicar desia,
E curar il nemico a lei conviene
Pensa talor d' erba nocente e ria
Succo sparger in lui , che l' avvelene :
Ma schiva poi la man vergine e pia
Trattar l' arti maligne, e se n' astiene.
Brama ella almen , che 'n uso tal sia vota
Di sua virtude ogn' erba ed ogni nota.

LXIX.

Nè già d' andar fra la nemica gente
 Temenza avria : che peregrina era ita ,
 E viste guerre e stragi avea sovente ,
 E scorsa dubbia e faticosa vita ;
 Sicchè per l' uso la femminea mente
 Sovra la sua natura è fatta ardita ,
 Nè così di leggier si turba o pave
 Ad ogni imagin di terror men grave.

LXX.

Ma più ch' altra cagion , dal molle seno
 Sgombra Amor temerario ogni paura :
 E crederia fra l' ugne e fra 'l veleno
 Dell' africane belve andar sicura.
 Pur se non della vita , avere almeno
 Della sua fama dee temenza e cura.
 E fan dubbia contesa entro al suo core
 Duo potenti nemici , Onore e Amore.

LXXI.

L' un così le ragiona : O verginella
 Che le mie leggi insino ad or serbasti ,
 Io , mentre ch' eri de' nemici ancella ,
 Ti conservai la mente e i membri casti ;
 E tu libera or vuoi perder la bella
 Virginità che 'n prigionia guardasti ,
 Ahi ! nel tenero cor questi pensieri
 Chi svegliar può? che pensi? oimè ! che sperì ?

LXXII.

Dunque il titolo tu d'esser pudica
Sì poco stimi, e d'onestate il pregio,
Che te n'andrai fra nazioni nemica
Notturna amante a ricercar dispregio?
Onde il superbo vincitor ti dica:
Perdesti il regno e in un l'animo regio;
Non sei di me tu degna; e ti conceda
Vulgare agli altri e mal gradita preda.

LXXIII.

Dall'altra parte il consiglier fallace
Con tai lusinghe al suo piacer l'alletta:
Nata non sei tu già d'orsa vorace,
Nè d'aspro e freddo scoglio, o giovinetta,
Ch'abbia a sprezzar d'Amor l'arco e la face,
Ed a fuggir ognor quel che diletta:
Nè petto hai tu di ferro o di diamante,
Che vergogna ti sia l'esser amante.

LXXIV.

Deh vanne omai dove il desio t'invoglia:
Ma qual ti fingi vincitor crudele?
Non sai com'egli al tuo dolor si doglia,
Come compiangia al pianto, alle querele?
Crudel sei tu che con sì pigra voglia
Movi a portar salute al tuo fedele.
Lingue, o fera ed ingrata, il pio Tancredi;
E tu dell'altrui vita a cura siedì.

LXXV.

Sana tu pur Argante, acciò che poi
Il tuo liberator sia spinto a morte.
Così disciolti avrai gli obblighi tuoi?
E sì bel premio fia ch' ei ne riporti?
È possibil però, che non t' annoi
Quest' empio ministero or così forte,
Che la noja non basti e l' orror solo
A far che tu di qua ten fugga a volo?

LXXVI.

Deh ben fora all' incontro ufficio umano,
E ben n' avresti tu gioja e diletto,
Se la pietosa tua medica mano
Avvicinassi al valoroso petto!
Che per te fatto il tuo signor poi sano
Colorirebbe il suo smarrito aspetto;
E le bellezze sue che spente or sono,
Vagheggeresti in lui quasi tuo dono.

LXXVII.

Parte ancor poi nelle sue lodi avresti,
E nell' opre ch' ei fese alte e famose:
Ond' egli te d' abbracciamenti onesti
Faria lieta e di nozze avventurose;
Poi mostra a dito ed onorata andresti
Fra le madri latine e fra le spose
Là ne la bella Italia, ov' è la sede
Del valor vero e della vera fede.

LXXVIII.

Da tai speranze lusingata, ah! stolta!
Somma felicità a se figura.
Ma pur si trova in mille dubbi avvolta,
Come partir si possa indi sicura:
Perchè vegghian le guardie, e sempre in volta
Van di fuori al palagio e sulle mura;
Nè porta alcuna in tal rischio di guerra
Senza grave cagion mai si disserra.

LXXIX.

Soleva Erminia in compagnia sovente
Della guerriera far lunga dimora:
Seco la vide il Sol dall' occidente,
Seco la vide la novella aurora;
E quando son del dì le luci spente,
Un sol letto le accolse ambe talora;
E null' altro pensier che l' amoroso
L' una vergine all' altra avrebbe ascoso.

LXXX.

Questo sol tiene Erminia a lei secreto;
E s' udità da lei talor si lagna,
Reca ad altra cagion del cor non lieto
Gli affetti, e par che di sua sorte piagna.
Gir in tanta amistà senza divieto,
Venir sempre ne puote alla compagna;
Nè stanza al giunger suo giammai si serra,
Siavi Clorinda, o sia in consiglio o'n guerra.

LXXXI.

Vennevi un giorno ch' ella in altra parte
 Si ritrovava , e si fermò pensosa ,
 Pur tra se rivolgendo i modi e l' arte
 Della bramata sua partenza ascosa.
 Mentre in vari pensier divide e parte
 L' incerto animo suo che non ha posa ,
 Sospese di Clorinda in alto mira
 L' arme e le sopravveste : allor sospira,

LXXXII.

E tra se dice sospirando : oh quanta
 Beata è la fortissima donzella !
 Quant' io la invidio ! e non le invidio il vanto
 O 'l femminil onor dell' esser bella.
 A lei non tarda i passi il lungo manto ,
 Nè 'l suo valor rinchiude invida cella ;
 Ma veste l' armi , e se d' uscirne agogna ,
 Vassene , e non la tien tema o vergogna.

LXXXIII.

Ah perchè forti a me natura e 'l cielo
 Altrettanto non fer le membra e 'l petto ,
 Onde potessi anch' io la gonna e 'l velo
 Cangiar nella corazza e nell' elmetto ?
 Che sì non riterrebbe arsura o gelo ,
 Non turbo o pioggia il mio infiammato affetto ;
 Ch' al Sol non fossi ed al notturno lampo ,
 Accompagnata o sola , armata in campo.

LXXXIV.

Già non avresti, o dispietato Argante,
Col mio signor pugnato tu primiero;
Ch' io sarei corsa ad incontrarlo avante,
E forse or fora qui mio prigioniero,
E sosterria dalla nemica amante
Giogo di servitù dolce e leggiere;
E già per li suoi nodi i' sentirei
Fatti soavi e alleggeriti i miei:

LXXXV.

Ovvero a me dalla sua destra il fianco
Sendo percosso, e riaperto il core,
Pur risanata in cotal guisa almanco
Colpo di ferro avria piaga d' amore
Ed or la mente in pace e 'l corpo stanco
Riposeriansi, e forse il vincitore
Degnato avrebbe il mio cenere e l' ossa
D' alcun onor di lagrime e di fossa.

LXXXVI.

Ma, lassa! i' bramo non possibil cosa,
E tra folli pensier invan m' avvolgo.
Dunque io starò qui timida e dogliosa,
Com' una pur del vil femmineo volgo?
Ah non starò: cor mio, confida ed osa.
Perchè l' arme una volta anch' io non tolgo?
Perchè per breve spazio non potrolle
Sostener, benchè sia debile e molle?

LXXXVII.

Si potrò , si : che mi farà possente
 Amor ond' alta forza i men forti hanno,
 Da cui spronati ancor s' arman sovente
 D' ardire i cervi imbelli e guerra fanno.
 Io guerreggiar non già, vo' solamente
 Far con quest' arme un ingegnoso inganno,
 Finger mi vo' Clorinda , e ricoperta
 Sotto l' imagin sua d' uscir son certa.

LXXXVIII.

Non ardirieno a lei fare i custodi
 Dell' alte porte resistenza alcuna.
 Io pur ripenso, e non veggio altri modi :
 Aperta è, credo, questa via sol' una.
 Or favorisca l' innocenti frodi
 Amor che le m' inspira, e la Fortuna.
 E ben al mio partir comoda è l' ora,
 Mentre col re Clorinda anco dimora.

LXXXIX.

Così risolve ; e stimolata e punta
 Dalle furie d' Amor più non aspetta,
 Ma da quella alla sua stanza congiunta
 L' arme involate di portar s' affretta.
 E far lo può, che quando ivi fu giunta,
 Diè loco ogn' altro, e si restò soletta ;
 E la notte i suoi furti ancor copria,
 Ch' ai ladri amica ed agli amanti uscìa.

XC.

Essa veggendo il ciel , d' alcuna stella
Già sparso intorno , divenir più nero ;
Senza frapporvi alcun indugio , appella
Secretamente un suo fedel scudiero ,
Ed una sua leal diletta ancella ,
E parte scopre lor del suo pensiero :
Scopre il disegno della fuga , e finge
Ch' altra cagione a dipartir l' astringe.

XCI.

Lo scudiero fedel subito appresta
Ciò che al bisogno necessario crede.
Erminia intanto la pomposa vesta
Si spoglia che le scende infino al piede ,
E in ischietto vestir leggiadra resta ,
E snella sì ch' ogni credenza eccede :
Nè , trattane colei ch' alla partita
Scelta s' avea compagna , altra l' aita.

XCII.

Col durissimo acciar preme ed offende
Il delicato collo e l' aurea chioma ,
E la tenera man lo scudo prende ,
Pur troppo grave e insopportabil soma.
Così tutta di ferro intorno splende ,
E in atto militar se stessa doma.
Gode Amor ch' è presente, e tra se ride
Come allor già ch' avvolse in gonna Alcide.

XCIII.

Oh con quanta fatica ella sostiene
 L' inegual peso , e move lenti i passi !
 Ed alla fida compagnia s' attiene ,
 Che per appoggio andar dinanzi fassi.
 Ma rinforzan gli spirti amore e spene ,
 E ministran vigore ai membri lassi ;
 Sicchè giungono al loco ove le aspetta
 Lo scudiero , e in arcion sagliono in fretta.

XCIV.

Travestiti ne vanno , e la più ascosa
 E più riposta via prendono ad arte :
 Pur s' avvengono in molti , e l' aria ombrosa
 Veggion lucer di ferro in ogni parte :
 Ma impedir lor viaggio alcun non osa ,
 E cedendo il sentier ne va in disparte ;
 Che quel candido ammanto , e la temuta
 Insegna anco nell' ombra è conosciuta.

XCV.

Erminia, benchè quivi alquanto sceme
 Del dubbio suo , non va però sicura ;
 Che d' essere scoperta alla fin teme
 E del suo troppo ardir sente paura.
 Ma pur giunta alla porta il timor preme ,
 Ed inganna colui che n' ha la cura :
 Io son Clorinda , disse , apri la porta ;
 Che 'l re m' invia dove l' andare importa.

XCVI.

La voce femminil, sembiente a quella
Della guerriera, agevola l'inganno.
Chi crederia veder armata in sella
Una dell' altre ch' arme oprar non sanno !
Sicchè 'l portier tosto ubbidisce, ed ella
N' esce veloce, e i duo che seco vanno ;
E per lor sicurezza entro le valli
Calando, prendon lunghi obliqui calli.

XCVII.

Ma poi ch' Erminia in solitaria e ima
Parte si vede, alquanto il corso allenta,
Che i primi rischi aver passati estima,
Nè d' esser ritenuta omai paventa.
Or pensa a quello a che pensato in prima
Non bene aveva, ed or le s' appresenta
Difficil più ch' a lei non fu mostrata
Dal frettoloso suo desir l' entrata.

XCVIII.

Vede or, che sotto il militar sembiente
Ir tra feri nemici è gran follia :
Nè d' altra parte palesarsi, innante
Ch' al suo signor giungesse, altrui vorria.
A lui secreta ed improvvisa amante
Con sicura onestà giunger desia ;
Onde si ferma, e da miglior pensiero
Fatta più cauta, parla al suo scudiero :

XCIX.

Essere , o mio fedele , a te conviene
 Mio precursor , ma sii pronto e sagace.
 Vattene al campo , e fa ch' alcun ti mene
 E t'int roduca ove Tancredi giace ,
 A cui dirai , che donna a lui ne viene ,
 Che gli apporta salute e chiede pace ,
 Pace , poscia ch' Amor guerra mi move ,
 Ond' ei salute , io refrigerio trove ;

C.

E ch' essa ha in lui sì certa e viva fede ,
 Che 'n suo poter non teme onta nè scorno.
 Di' sol questo a lui solo ; e s' altro ei chiede ,
 Di' non saperlo , e affretta il tuo ritorno.
 Io , che questa mi par sicura sede ,
 In questo mezzo qui farò soggiorno.
 Così disse la donna ; e quel leale
 Già veloce così , come avess' ale.

CI.

E seppe in guisa oprar , ch' amicamente
 Entro ai chiusi ripari ei fu raccolto ,
 E poi condotto al cavalier giacente ,
 Che l' ambasciata udì con lieto volto.
 E già lasciando ei lui che nella mente
 Mille dubbii pensieri avea rivolto ,
 Ne riportava a lei dolce risposta :
 Ch' entrar potrà , quanto più lice , ascosta.

CII.

Ma ella intanto impaziente, a cui
Troppo ogn' indugio par nojoso e greve,
Numera fra se stessa i passi altrui,
E pensa: or giunge; or entra; or tornar deve.
E già le sembra, e se ne duol, colui
Men del solito assai spedito e leve.
Spingesi alfine innanzi, e 'n parte ascende
Onde comincia a discoprir le tende.

CIII.

Era la notte, e il suo stellato velo
Chiaro spiegava e senza nube alcuna;
E già spargea rai luminosi, e gelo
Di vive perle la sorgente luna.
L' innamorata donna iva col cielo
Le sue fiamme sfogando ad una ad una;
E secretari del suo amore antico
Fea i muti campi e quel silenzio amico.

CIV.

Poi rimirando il campo, ella dicea:
O belle agli occhi miei tende latine,
Aura spira da voi che mi rierea,
E mi conforta pur che m' avvicine.
Così a mia vita combattuta e rea
Qualche onesto riposo il ciel destine,
Come in voi solo il cerco! e solo parme
Che trovar pace io possa in mezzo all' arme.

CV.

Raccogliete me dunque, e in voi si trove
Quella pietà che mi promise Amore,
E ch' io già vidi prigioniera altrove
Nel mansueto mio dolce signore.
Nè già desio di racquistar mi move
Col favor vostro il mio regale onore.
Quando ciò non avvenga, assai felice
Io mi terrò se in voi servir mi lice.

CVI.

Così parla costei che non prevede
Qual dolente fortuna a lei s' appreste.
Ella era in parte ove per dritto fiede
L' armi sue terse il bel raggio celeste ;
Sicchè da lunge il lampo lor si vede,
Col bel candor che le circonda e veste ;
E la gran tigre nell' argento impressa
Fiammeggia sì, ch' ognun direbbe : e dessa

CVII.

Come volle sua sorte, assai vicini
Molti guerrier disposti avean gli aguati :
E n' eran duci duo fratei latini ,
Alcandro e Poliferno, e fur mandati
Per impedir che dentro ai Saracini
Gregge non siano e non sian buoi menati ;
E se 'l servo passò, fu perchè torse
Più lunge il passo, e rapido trascorse.

CVIII.

Al giovin Poliferno, a cui fu il padre
Sugli occhi suoi già da Clorinda ucciso,
Viste le spoglie candide e leggiadre,
Fu di veder l'alta guerriera avviso,
E contra l'irritò l'occulte squadre;
Nè frenando del cor moto improvviso,
Com'era in suo furor subito e folle,
Gridò: sei morta, e l'asta invan lanciolle.

CIX.

Siccome cerva che assetata il passo
Mova a cercar d'acque lucenti e vive,
Ove un bel fonte distillar da un sasso
O vide un fiume tra frondose rive,
Se incontra i cani allor che 'l corpo lasso
Ristorar crede all'onde, all'ombre estive,
Volge indietro fuggendo, e la paura
La stanchezza obliar face e l'arsura:

CX.

Così costei che dell'amor la sete
Onde l'inferno core è sempre ardente,
Spegner nell'accoglienze oneste e liete
Credeva, e riposar la stanca mente,
Or che contra le vien chi gliel diviete,
E 'l suon del ferro e le minacce sente,
Se stessa e 'l suo desir primo abbandona,
E 'l veloce destrier timida sprona,

CXI.

Fugge Erminia infelice , e 'l suo destriero
 Con prontissimo piede il suol calpesta.
 Fugge ancor l' altra donna ; e lor quel fero
 Con molti armati di seguir non resta
 Ecco che dalle tende il buon scudiero
 Colla tarda novella arriva in questa ,
 E l' altrui fuga ancor dubbio accompagna ;
 E gli sparge il timor per la campagna .

CXII.

Ma il più saggio fratello, il quale anch' esso
 La non vera Clorinda avea veduto ,
 Non la volle seguir , ch' era men presso ,
 Ma nell' insidie sue s' è ritenuto ;
 E mandò coll' avviso al campo un messo ,
 Che non armento od animal lanuto ,
 Nè preda altra simil ; ma ch' è seguita
 Dal suo german Clorinda impaurita :

CXIII.

E ch' ei non crede già , nè 'l vuol ragione,
 Ch' ella ch' è duce , e non è sol guerriera ,
 Elegga all' uscir suo tale stagione
 Per opportunità che sia leggiera.
 Ma giudichi e comandi il pio Buglione :
 Egli farà ciò che da lui s' impera.
 Giunge al campo tal nova , e se n' intende
 Il primo suon nelle latine tende .

CXIV.

Tancredi cui dinanzi il cor sospese
Quell' avviso primiero, udendo or questo ,
Pensa : deh forse a me venia cortese,
E 'n periglio è per me! nè pensa al resto :
E parte prende sol del grave arnese;
Monta a cavallo; e tacito esce e presto ;
E seguendo gl' indicj e l' orme nove ,
Rapidamente a tutto corso il move.

CANTO VII.

Fuga d'Erminia, e suo rifugio fra' pastori. Tancredi nè segue l'orme e cade nell'insidie d'Armida. Pugna d'Argante con Raimondo. Violazione del patto. Mischia. Tempesta orribile.

I.

Intanto Erminia infra l' ombrose piante
 D' antica selva dal cavallo è scorta ;
 Nè più governa il fren la man tremante,
 E mezza quasi par tra viva e morta.
 Per tante strade si raggira e tante
 Il corridor che 'n sua balia la porta ,
 Che alfin dagli occhi altrui par si dilegua ,
 Ed è soverchio omai ch' altri la segua.

II.

Qual dopo lunga e faticosa caccia
 Tornansi mesti ed anelanti i cani
 Che la fera perduta abbian di traccia ,
 Nascosa in selva dagli aperti piani ;
 Tal pieni d' ira e di vergogna in faccia ,
 Riedono stanchi i cavalier Cristiani.
 Ella pur fugge, e timida e smarrita
 Non si volge a mirar s' anco è seguita.

III.

Fuggì tutta la notte, e tutto il giorno
Errò senza consiglio e senza guida,
Non udendo o vedendo altro d' intorno
Che le lagrime sue, che le sue strida;
Ma nell' ora che 'l Sol dal carro adorno
Scioglie i corsieri, e in grembo al mars' annida,
Giunse del bel Giordano alle chiare acque,
E scese in riva al fiume, e qui si giacque.

IV.

Cibo non prende già, che de' suoi mall
Solo si pasce, e sol di pianto ha sete:
Ma 'l sonno che de' miseri mortali
È col suo dolce oblio posa e quieto,
Sopì co' sensi i suoi dolori, e l' ali
Dispiegò sovra lei placide e chete.
Nè però cessa Amor con varie forme
La sua pace turbar mentre ella dorme.

V.

Non si destò finchè garrir gli augelli
Non senti lieti e salutar gli albori,
E mormorare il fiume e gli arboscelli,
E con l'onda scherzar l' aura e co' fiori.
Apre i languidi lumi, e guarda quelli
Alberghi solitarii de' pastori;
E parle voce uscìr tra l' acqua e i rami,
Ch' ai sospiri ed al pianto la richiami.

VI.

Ma son, mentre ella piange, i suoi lamenti
Rotti da un chiaro suon ch' a lei ne viene,
Che sembra ed è di pastorali accenti
Misto e di boscherecce inculte avene.
Risorge, e là s' indrizza a passi lenti ,
E vede un uom canuto all' ombre amene
Tesser fiscelle alla sua greggia accanto ,
Ed ascoltar di tre fanciulli il canto.

VII.

Vedendo quivi comparir repente
L' insolite arme, sbigottir costoro ;
Ma gli saluta Erminia , e dolcemente
Gli affida, e gli occhi scopre ei bei crin d' oro.
Seguite, dice, avventurosa gente
Al ciel diletta il bel vostro lavoro ;
Che non portano già guerra quest' armi
All' opre vostre, ai vostri dolci carmi.

VIII.

Soggiunse poscia : o padre, or che d' intorno
D' alto incendio di guerra arde il paese ,
Come qui state in placido soggiorno ,
Senza temer le militari offese ?
Figlio, ei rispose, d' ogni oltraggio e scorno
La mia famiglia e la mia greggia illese
Sempre qui fur, nè strepito di Marte
Ancor turbò questa remota parte.

IX.

O sia grazia del ciel che l' umiltade
D' innocente pastor salvi e sublime,
O che siccome il folgore non cade
In basso pian, ma su l' eccelse cime,
Così il furor di peregrine spade
Sol de' gran Re l' altere teste opprime;
Nè gli avidi soldati a preda alletta
La nostra povertà vile e negletta :

X.

Altrui vile e negletta, a me sì cara,
Che non bramo tesor nè regal verga;
Nè cura o voglia ambiziosa avara
Mai nel tranquillo del mio petto alberga.
Spengo la sete mia nell' acqua chiara,
Che non tem' io che di venen s' asperga;
E questa greggia e l' orticel dispensa
Cibi non compri alla mia parca mensa.

XI.

Che poco è il desiderio, e poco è il nostro
Bisogno onde la vita si conservi.
Son figli miei questi ch' addito e mostro,
Custodi della mandra, e non ho servi.
Così men vivo in solitario chiostro,
Saltar veggendo i capri snelli e i cervi,
Ed i pesci guizzar di questo fiume,
E spiegar gli augelletti al ciel le piume.

XII.

Tempo già fu, quando più l' uom vaneggia
Nell' età prima, ch' ebbi altro desio;
E disdegnai di pasturar la greggia,
E fuggii dal paese a me natio;
E vissi in Menfi un tempo, e nella reggia
Fra i ministri del re fui posto anch' io:
E benchè fossi guardian degli orti,
Vidi e conobbi pur l' inique corti.

XIII.

E lusingato da speranza ardita,
Soffrii lunga stagion ciò che più spiace.
Ma poi ch' insieme coll' età fiorita
Mancò la speme e la baldanza audace,
Piansi i riposi di quest' umil vita,
E sospirai la mia perduta pace;
E dissi: o corte, addio. Così agli amici
Boschi tornando, ho tratto i dì felici.

XIV.

Mentre ei così ragiona, Erminia pende
Dalla soave bocca intenta e cheta;
E quel saggio parlar che al cor le scende,
De' sensi in parte le procelle acqueta.
Dopo molto pensar, consiglio prende
In quella solitudine secreta
Infino a tanto almen farne soggiorno,
Ch' agevoli fortuna il suo ritorno.

XV.

Onde al buon vecchio dice : o fortunato ,
Ch' un tempo conoscesti il male a prova ,
Se non t' invidii il ciel si dolce stato ,
Delle miserie mie pietà ti mova ;
E me teco raccogli in questo grato
Albergo , che abitar teco mi giova.
Forse fia che 'l mio core infra quest' ombre ,
Del suo peso mortal parte disgombrè.

XVI.

Che se di gemme e d' or che 'l vulgo adora
Siccome idoli suoi, tu fossi vago ,
Potresti ben, tante n' ho meco ancora,
Renderne il tuo desio contento e pago.
Quinci, versando da' begli occhi fuora
Umor di doglia cristallino e vago ,
Parte'narrò di sue fortune ; e intanto
Il pietoso pastor pianse al suo pianto.

XVII.

Poi dolce la consola, e sì l' accoglie ,
Come tutt' arda di paterno zelo ,
E la conduce ov' è l' antica moglie
Che di conforme cor gli ha data il cielo.
La fanciulla regal di rozze spoglie
S' ammanta, e cinge al crin ruvido velo ;
Ma nel moto degli occhi e delle membra
Non già di boschi abitatrice sembra.

XVIII.

Non copre abito vil la nobil luce,
E quanto è in lei d' altero e di gentile ;
E fuor la maestà regia traluce
Per gli atti ancor dell' esercizio umile.
Guida la greggia ai paschi, e la riduce
Colla povera verga al chiuso ovile ;
E dall' irsute mamme il latte preme,
E 'n giro accolto poi lo stringe insieme.

XIX.

Sovente allor che sugli estivi ardori
Giacean le pecorelle all' ombra assise,
Nella scorza de' faggi e degli allori
Segnò l' amato nome in mille guise ,
E de' suoi strani ed infelici amori
Gli aspri successi in mille piante incise ;
E in rileggendo poi le proprie note
Rigò di belle lagrime le gotte.

XX.

Poscia dicea piangendo : in voi serbate
Questa dolente istoria, amiche piante ;
Perchè se fia ch' alle vostr' ombre grate
Giammai soggiorni alcun fedele amante ,
Senta svegliarsi al cor dolce pietate
Delle sventure mie sì varie e tante ,
E dica : ah troppo ingiusta empia mercede
Diè Fortuna ed Amore a sì gran fede.

XXI.

Forse avverrà, se 'l ciel benigno ascolta
Affettuoso alcun prego mortale,
Che venga in queste selve anco talvolta
Quegli a cui di me forse or nulla cale;
E rivolgendo gli occhi ove sepolta
Giacerà questa spoglia inferma e frale,
Tardo premio conceda a' miei martiri
Di poche lagrimette e di sospiri :

XXII.

Onde se in vita il cor misero fue,
Sia lo spirito in morte almen felice;
E 'l cener freddo delle fiamme sue
Goda quel ch' or godere a me non lice.
Così ragiona ai sordi tronchi, e due
Fonti di pianto da' begli occhi elice.
Tancredi intanto, ove Fortuna il tira,
Lunge da lei, per lei seguir, s'aggira.

XXIII.

Egli seguendo le vestigia impresse,
Rivolse il corso alla selva vicina;
Ma quivi dalle piante orride e spesse
Nera e folta così l' ombra dechina,
Che più non può raffigurar tra esse
L' orme novelle, e 'n dubbio oltre cammina,
Porgendo intorno pur l' orecchie intente,
Se calpestio, se romor d' armi sente.

XXIV.

E se pur la notturna aura percote
 Tenera fronde mai d' olmo o di faggio,
 O se fera od augello un ramo scote,
 Tosto a quel picciol suon drizza il viaggio.
 Esce alfin della selva, e per ignote
 Strade il conduce della luna il raggio
 Verso un rumor che di lontano udiva,
 Infin che giunse al loco ond' egli usciva.

XXV.

Giunse dove sorgean da vivo sasso
 In molta copia chiare e lucide onde,
 E fattosene un rio, volgeva abbasso
 Lo strepitoso piè tra verdi sponde.
 Quivi egli ferma addolorato il passo,
 E chiama, e solo ai gridi Eco risponde;
 E vede intanto con serene ciglia
 Sorger l' Aurora candida e vermiglia.

XXVI.

Geme cruccioso, e 'ncontra il ciel si sdegna
 Che sperata gli neghi alta ventura;
 Ma della donna sua, quand' ella vegna
 Offesa pur, far la vendetta giura.
 Di rivolgersi al campo alfin disegna,
 Benchè la via trovar non s' assecura;
 Che gli sovvien che presso è il dì prescritto,
 Che pugnar dee col cavalier d' Egitto.

XXVII.

Partesi, e mentre va per dubbio calle,
Ode un corso appressar ch' ognor s' avanza,
Ed alfine spuntar d' angusta valle
Vede uom che di corriero avea sembianza.
Scotea mobile sferza, e da le spalle
Pendea il corno sul fianco, a nostra usanza.
Chiede Tancredi a lui, per quale strada
Al campo de' Cristiani indi si vada.

XXVIII.

Quegli italico parla : or là m' invio,
Dove m' ha Boemondo in fretta spinto.
Segue Tancredi lui che del gran zio
Messaggio stima, e crede al parlar finto.
Giungono alfin là dove un sozzo e rio
Lago impaluda, ed un castel n' è cinto,
Nella stagion che 'l sol par che s' immerga
Nell' ampio nido ove la notte alberga.

XXIX.

Suona il corriero in arrivando il corno,
E tosto giù calar si vede un ponte :
Quando latin sia tu, qui far soggiorno
Potrai , gli dice, infin che 'l sol rimonte ;
Che questo loco, e non è il terzo giorno,
Tolse ai Pagani di Cosenza il conte.
Mira il loco il guerrier, che d' ogni parte
Inespugnabil fanno il site e l' arte.

XXX.

Dubita alquanto poi , ch' entro sì forte
 Magione alcuno inganno occulto giaccia :
 Ma come avvezzo ai rischi della morte ,
 Motto non fanne , e nol dimostra in faccia ;
 Ch' ovunque il guidi elezione o sorte ,
 Vuol che sicuro la sua destra il faccia.
 Pur l' obbligo ch' egli ha d' altra battaglia ,
 Fa che di nova impresa or non gli caglia :

XXXI.

Si ch' incontra al castello , ove in un prato
 Il curvo ponte si distende e posa ,
 Ritiene alquanto il passo ; ed invitato ,
 Non segue la sua scorta insidiosa.
 Sul ponte intanto un cavaliere armato
 Con sembianza apparia fero e sdegnosa ,
 Ch' avendo nella destra il ferro ignudo ,
 In suon parlava minaccioso e crudo :

XXXII.

O tu che , siasi tua fortuna o voglia ,
 Al paese fatal d' Armida arrive ,
 Pensi indarno al fuggire ; or l' arme spoglia ,
 E porgi ai lacci suoi le man cattive.
 Entra pur dentro alla guardata soglia
 Con queste leggi ch' ella altrui prescrive ;
 Nè più sperar di riveder il cielo
 Per volger d' anni , o per cangiar di pelo ,

XXXIII.

Se non giuri d' andar cogli altri sui
Contra ciascun che da Gesù s' appella.
S' affisa a quel parlar Tancredi in lui ,
E riconosce l' arme e la favella.
Rambaldo di Guascogna era costui ,
Che partì con Armida : e sol per ella
Pagan si fece, e difensor divenne
Di quell' usanza rea ch' ivi si tenne.

XXXIV.

Di santo sdegno il pio guerrier si tinse
Nel volto , e gli rispose : empio fellone ,
Quel Tancredi son io , che 'l ferro cinse
Per Cristo sempre, e fu di lui campione ,
E in sua virtute i suoi rubelli vinse ,
Come vo' che tu veggia al paragone ;
Che dall' ira del Ciel ministra eletta
È questa destra a far in te vendetta.

XXXV.

Turbossi , udendo il glorioso nome ,
L' empio guerriero , o scolorossi in viso ;
Pur celando il timor, gli disse : or come
Misero ! vieni ove rimanga ucciso ?
Qui saran le tue forze oppresse e dome ,
E questo altero tuo capo reciso :
E manderollo ai duci Franchi in dono ,
S' altro da quel che soglio, oggi non sono.

XXXVI.

Così dice il Pagano; e perchè il giorno
 Spento era omai, sì che vedeasi appena,
 Apparir tante lampade d' intorno,
 Che ne fu l' aria lucida e serena.
 Splende il castel, come in teatro adorno
 Suol fra notturne pompe altera scena:
 Ed in eccelsa parte Armida siede,
 Onde senz' esser vista ed ode e vede.

XXXVII.

Il magnanimo eroe frattanto appresta
 Alla fera tenzon l' arme e l' ardire;
 Nè sul debil cavallo assiso resta,
 Già veggendo il nemico a piè venire.
 Vien chiuso nello scudo, e l' elmo ha in testa.
 La spada nuda, e in atto è di ferire.
 Gli move incontra il principe feroce,
 Con occhi torvi e con terribil voce.

XXXVIII.

Quegli con larghe rote aggira i passi,
 Stretto nell' armi, e colpi accenna e finge;
 Questi, sebben ha i membri infermi e lassi,
 Va risoluto, e gli s'appressa e stringe:
 E là donde Rambaldo addietro fassi,
 Velocissimamente egli si spinge,
 E s' avvanza e l' incalza, e fulminando
 Spesso alla vista gli dirizza il brando;

XXXIX.

E più ch' altrove impetuoso fere
Ove più di vital formò natura,
Alle percosse le minacce altere
Accompagnando, e 'l danno alla paura.
Di qua, di là si volge; e sue leggiere
Membra il presto Guascone ai colpi fura;
E cerca or con lo scudo or colla spada,
Che 'l nemico furore indarno cada.

XL.

Ma veloce allo schermo ei non è tanto,
Che più l' altro non sia pronto all' offese.
Già spezzato lo scudo, e l' elmo infranto,
E forato e sanguigno avea l' arnese;
E colpo alcun de' suoi che tanto o quanto
Impiagasse il nemico, anco non scese;
E teme, e gli rimorde insieme il core
Sdegno, vergogna, coscienza, amore;

XLI.

Disponsi alfin con disperata guerra
Far prova omai dell' ultima fortuna:
Gitta lo scudo, ed a due mani afferra
La spada ch' è di sangue ancor digiuna:
E col nemico suo si stringe e serra,
E cala un colpo, e non v' è piastra alcuna
Che gli resista sì, che grave angoscia
Non dia piagando alla sinistra coscia.

XLII.

E poi sull' ampia fronte il ripercote ,
Sì che 'l picchio rimbomba in suon di squilla.
L' elmo non fende già , ma lui ben scote ,
Talch' egli si rannicchia e ne vacilla.
Infiamma d' ira il principe le gote ,
E negli occhi di foco arde e sfavilla ;
E fuor della visiera escono ardenti
Gli sguardi , e insieme lo stridor de' denti.

XLIII

Il perfido Pagan già non sostiene
La vista pur di sì feroce aspetto.
Sente fischiare il ferro , e tra le vene
Già gli sembra d' averlo e in mezzo al petto.
Fugge dal colpo , e 'l colpo a cader viene
Dove un pilastro è contra il ponte eretto.
Ne van le schegge e le scintille al cielo ,
E passa al cor del traditore un gielo :

XLIV.

Onde al ponte rifugge , e sol nel corso
Della salute sua pone ogni speme.
Ma 'l seguita Tancredi , e già sul dorso
La man gli stende e 'l piè col piè gli preme ;
Quando ecco , al fuggitivo alto soccorso ,
Sparir le faci ed ogni stella insieme ,
Nè rimaner all' orba notte alcuna
Sotto povero ciel luce di luna.

XLV.

Fra l' ombre della notte e degl' incanti
 Il vincitor nol segue più, nè 'i vede;
 Nè può cosa vedersi allato o avanti,
 E move dubbio e mal sicuro il piede.
 Sul limitar d' un uscio i passi erranti
 A caso mette, nè d' entrar s' avvede,
 Ma sente poi, che suona a lui di retro
 La porta, e 'n loco il serra oscuro e tetro.

XLVI.

Come il pesce colà dove impaluda
 Ne' seni di Comacchio il nostro mare,
 Fugge dall' onda impetuosa e cruda,
 Cercando in placide acque ove ripare;
 E vien che da se stesso ei si rinchiuda
 In palustre prigion, nè può tornare:
 Che quel serraglio è con mirabil uso
 Sempre all' entrar aperto, all' uscir chiuso:

XLVII.

Così Tancredi allor, qual che si fosse
 Dell' estrania prigion, l' ordigno e l' arte,
 Entrò per se medesimo, e ritrovosse
 Poi là rinchiuso, ond' uom per se non parte.
 Ben con robusta man la porta scosse,
 Ma fur le sue fatiche indarno sparte;
 E voce intanto udì, che: indarno (grida)
 Uscir procuri, o prigionier d' Armida.

XLVIII.

Qui menerai, non temer già di morte,
Nel sepolcro de' vivi i giorni e gli anni.
Non risponde, ma preme il gnerrier forte
Nel cor profondo i gemiti e gli affanni :
E fra se stesso accusa Amor, la sorte,
La sua sciocchezza, e gli altrui feri inganni :
E talor dice in tacite parole :
Leve perdita fia perdere il sole ;

XLIX.

Ma di più vago sol più dolce vista,
Misero ! i' perdo ; e non so già se mai
In loco tornerò, che l' alma trista
Si rassereni agli amorosi rai.
Poi gli sovvien d'Argante, e più s' attrista ;
E troppo (dice) al mio dover mancai ;
Ed è ragion ch' ei mi dispreggi e scherna.
Oh mia gran colpa ! oh mia vergogna eterna !

L.

Così d' amor, d' onor cura mordace
Quinci e quindi al guerrier l' animo rode.
Or mentre egli s' affligge, Argante audace
Le molli piume di calcar non gode.
Tanto è nel crudo petto odio di pace,
Cupidigia di sangue, amor di lode ;
Che delle piaghe sue non sano ancora,
Brama che 'l sesto di porti l' aurora.

LI.

La notte che precede , il Pagan fero
Appena inchina per dormir la fronte;
E sorge poi , che 'l cielo anco è sì nero ,
Che non dà luce in sulla cima al monte.
Recami l' arme , grida al suo scudiero :
E quegli aveale apparecchiare e pronte.
Non le solite sue , ma dal re sono
Dategli queste , e prezioso è il dono.

LII.

Senza molto mirarle egli le prende ;
Nè dal gran peso è la persona onusta.
E la solita spada al fianco appende ,
Ch' è di tempra finissima e vetusta.
Qual colle chiome sanguinose orrende
Splender cometa suol per l' aria adusta,
Che i regni muta, e i ferì morbi adduce ,
Ai purpurei tiranni infausta luce :

LIII.

Tal nell' arme ei fiammeggia , e bieche e torte
Volge le luci ebbre di sangue e d' ira :
Spirano gli atti ferì orror di morte ,
E minacce di morte il volto spira.
Alma non è così sicura e forte ,
Che non paventi, ove un sol guardo gira,
Nuda ha la spada, e la solleva e scote
Gridando, e l' aria e l' ombra invan percote.

LIV.

Ben tosto, dice, il predator cristiano,
 Ch' audace è sì ch' a me vuole agguagliarsi,
 Caderà vinto e sanguinoso al piano,
 Bruttando nella polve i crini sparsi;
 E vedrà vivo ancor, da questa mano
 Ad onta del suo Dio l' arme spogliarsi;
 Ne morendo impetrar potrà co' preghi,
 Ch' in pasto a' cani le sue membra i' neghi.

LV.

Non altramente il tauro, ove l' irriti
 Geloso amor con stimoli pungenti,
 Orribilmente mugge, e co' muggiti
 Gli spirti in se risveglia e l' ire ardenti;
 E 'l corno aguzza ai tronchi, e par ch' inviti
 Con vani colpi alla battaglia i venti:
 Sparge col piè l' arena, e 'l suo rivale
 Da lunge sfida a guerra aspra e mortale.

LVI.

Da sì fatto furor commosso, appella
 L' araldo, e con parlar tronco gl' impone:
 Vattene al campo, e la battaglia fella,
 Nunzia a colui ch' è di Gesù campione.
 Quinci alcun non aspetta, e monta in sella,
 E fa condursi innanzi il suo prigionero;
 Esce fuor della Terra, e per lo colle
 In corso vien precipitoso e folle.

LVII.

Dà fiato intanto al corno, e n' esce il suono
 Che d' ogni intorno orribile s' intende ;
 E 'n guisa pur di strepitoso tuono ,
 Gli orecchi e 'l cor degli ascoltanti offende.
 Già i principi cristiani accolti sono
 Nella tenda maggior dell' altre tende.
 Qui fe' l' araldo sue disfide, e incluse
 Tancredi pria, ne però gli altri escluse.

LVIII.

Goffredo intorno gli occhi gravi e tardi
 Volge con mente allor dubbia e sospesa,
 Nè perchè molto pensi, e molto guardi
 Atto gli s' offre alcuno a tanta impresa.
 Vi manca il fior de' suoi guerrier gagliardi:
 Di Tancredi non s' è novella intesa ;
 E lunge è Boemondo, ed ito è in bando
 L' invitto eroe ch' uccise il fier Gernando ;

LIX.

Ed oltre i diece che fur tratti a sorte,
 I migliori del campo e i più famosi
 Seguir d' Armida le fallaci scorte ,
 Sotto il silenzio della notte ascosi.
 Gli altri, di mano e d' animo men forte ,
 Taciti se ne stanno e vergognosi ;
 Nè v' è chi cerchi in sì gran rischio onore ;
 Che vinta la vergogna è dal timore.

LX.

Al silenzio, all' aspetto, ed ogni segno,
 Di lor temenza il Capitan s' accorse;
 E tutto pien di generoso sdegno
 Dal loco ove sedea, repente sorse.
 E disse: ah ben sarei di vita indegno
 Se la vita negassi or porre in forse,
 Lasciando che un Pagan così vilmente
 Calpestasse l' onor di nostra gente!

LXI.

Sieda in pace il mio campo, e da sicura
 Parte miri ozioso il mio periglio:
 Su su datemi l' arme, e l' armatura
 Gli fu recata in un girar di ciglio.
 Ma il buon Raimondo che in età matura
 Parimente maturo avea il consiglio,
 E verdi ancor le forze a par di quanti
 Erano quivi, allor si trasse avanti,

LXII.

E disse a lui rivolto: ah non sia vero
 Che 'n un capo s' arrischi il campo tutto!
 Duce sei tu, non semplice guerriero,
 Pubbico fora, e non privato il lutto.
 In te la fe s' appoggia e 'l santo impero;
 Per te fia il regno di Babel distrutto
 Tu il senno sol, lo scettro solo adopra:
 Altri ponga l' ardire e 'l ferro in opra.

LXIII.

Ed io bench' a gir curvo mi condanni
La grave età , non fia che ciò ricusi.
Schivino gli altri i marziali affanni ;
Me non vo' già che la vecchiezza scusi.
Oh foss' io pur sul mio vigor degli anni ,
Qual sete or voi che qui temendo chiusi
Vi state , e non vi move ira o vergogna
Contra lui che vi sgrida e vi rampogna !

LXIV.

E quale allora fui , quando al cospetto
Di tutta la Germania , alla gran corte
Dal secondo Corrado, apersi il petto
Al feroce Leopoldo, e 'l posi a morte.
E fu d' alto valor più chiaro effetto
Le spoglie riportar d' uom così forte ,
Che s' alcuno or fugasse inerme e solo
Di questa ignobil turba un grande stuolo.

LXV.

Se fosse in me quella virtù quel sangue ,
Di questo altier l' orgoglio avrei già spento.
Ma qualunque io mi sia , non però langue
Il core in me , nè vecchio anco pavento :
E s' io pur rimarrò nel campo esangue ,
Nè il Pagan di vittoria andrà contento.
Armarmi i' vo' : sia questo il dì ch' illustri
Con novo onor tutti i miei scorsi lustri

LXVI.

Così parla il gran vecchio; e sproni acuti
 Son le parole, onde virtù si desta.
 Quei che fur prima timorosi e muti,
 Hanno la lingua or baldanzosa e presta.
 Nè sol non v'è chi la tenzon rifiuti,
 Ma ella omai da molti a gara è chiesta:
 Baldovin la domanda, e con Ruggiero
 Guelfo, i duo Guidi, e Stefano e Gerniero,

LXVII.

E Pirro, quel che fe' il lodato inganno,
 Dando Antiochia presa a Boemondo;
 Ed a prova richiesta anco ne fanno
 Eberardo, Ridolfo, e 'l pro Rosmondo,
 Un di Scozia, un d'Irlanda ed un Britanno;
 Terre che parte il mar dal nostro mondo:
 E ne son parimente anco bramosi
 Gildippe ed Odoardo, amanti e sposi.

LXVIII.

Ma sovra tutti gli altri il fero vecchio
 Se ne dimostra cupido ed ardente.
 Armato è già; sol manca all'apparecchio
 Degli altri arnesi, il fino elmo lucente.
 A cui dice Goffredo: o vivo specchio
 Del valor prisco! in te la nostra gente
 Miri, e virtù n'apprenda; in te di Marte
 Splende l'onor, la disciplina e l'arte.

LXIX.

Oh pur avessi fra l' etate acerba
Diece altri di valore al tuo simile,
Come ardirei vincer Babel superba,
E la Croce spiegar da Battro a Tile!
Ma cedi or, prego; e te medesimo serba
A maggior opre e di virtù senile:
E lascia che degli altri in picciol vaso
Pongansi i nomi, e sia giudice il caso;

LXX.

Anzi giudice Dio, delle cui voglie
Ministra e serva è la Fortuna e 'l Fato.
Ma non però dal suo pensier si toglie
Raimondo, e vuol anch' egli esser notato.
Nell' elmo suo Goffredo i brevi accoglie;
E poichè l' ebbe scosso ed agitato,
Nel primo breve che di là traesse,
Del conte di Tolosa il nome lesse.

LXXI.

Fu il nome suo con lieto grido accolto;
Nè di biasmar la sorte alcun ardisce.
Ei di fresco vigor la fronte e 'l volto
Riempie; e così alior ringiovenisce,
Qual serpe fier che in nove spoglie avvolto,
D' oro fiammeggi, e 'ncontra il sol si lisce.
Ma più d' ogn' altro il Capitan gli applaude;
E gli annunzia vittoria, e gli dà laude.

LXXII.

E la spada togliendosi dal fianco,
 E porgendola a lui, così dicea:
 Questa è la spada ch' n battaglia il Franco
 Rubello di Sassonia oprar solea,
 Ch' io già gli tolsi a forza; e gli tolsi anco
 La vita allor, di mille colpe rea.
 Questa che meco ognor fu vincitrice,
 Prendi, e sia così teco ora felice.

LXXIII.

Di loro indugio intanto è quello' altero
 Impaziente, e gli minaccia, e grida:
 O gente invitta, o popolo guerriero
 D' Europa, un uomo solo è che vi sfida.
 Venga Tancredi omai, che par sì fero,
 Se nella sua virtù tanto si fida:
 O vuol, giacendo in piume, aspettar forse
 La notte ch' altre volte a lui soccorse?

LXXIV.

Venga altri, s' egli teme; a stuolo a stuolo
 Venite insieme, o cavalieri, o fanti;
 Poichè di pugnar meco a solo a solo
 Non v' è fra mille schiere uom che si vanti.
 Vedete là il Sepolcro ove il Figliuolo
 Di Maria giacque: or, che non gite avanti?
 Che non sciogliete i voti? ecco la strada:
 A qual serbate uopo maggior la spada?

LXXV.

Con tali scherni il Saracino atroce,
Quasi con dura sferza, altrui percote;
Ma più ch' altri, Raimondo a quella voce
S' accende, e l' onte sofferrir non puote:
La virtù stimolata è più feroce,
E s' aguzza dell' ira all' aspra cote;
Sicchè tronca gl' indugi, e preme il dorso
Del suo Aquilino, a cui diè 'l nome il corso.

LXXVI.

Sul Tago il destrier nacque, ove talora
L' avida madre del guerriero armento,
Quando l' alma stagion che n' innamora,
Nel cor le instiga il natural talento,
Volta l' aperta bocca incontra l' ora,
Raccoglie i semi del fecondo vento;
E de' tepidi fiati (oh meraviglia!)
Cupidamente ella concepe e figlia.

LXXVII.

E ben questo Aquilin nato diresti
Di qual aura del ciel più lieve spiri;
O se veloce sì, ch' orma non resti,
Stendere il corso per l' arena il miri;
O se 'l vedi addoppiar leggieri e presti
A destra ed a sinistra angusti giri.
Sovra tal corridore il conte assiso,
Move all' assalto, e volge al cielo il viso:

LXXVIII.

Signor, tu che drizzasti incontra l' empio
Golia l' armi inesperte in Terebinto ;
Sicch' ei ne fu, che d' Israel fea scempio ,
Al primo sasso d' un garzone estinto ;
Tu fa ch' or giaccia, e fia pari l' esempio ,
Questo fellon da me percosso e vinto ;
E debil vecchio or la superbia opprima,
Come debil fanciul l' oppresse in prima.

LXXIX.

Così pregava il conte ; e le preghiere
Mosse dalla speranza in Dio sicura ,
S' alzar volando alle celesti spere ,
Come va foco al ciel per sua natura
Le accolse il Padre eterno ; e fra le schiere
Dell' esercito suo tolse alla cura
Un che 'l difenda, e sano e vincitore
Dalle man di quell' empio il tragga fuore.

LXXX.

L' angelo che fu già custode eletto
Dall' alta Provvidenza al buon Raimondo ,
Insin dal primo dì che pargoletto
Sen venne a farsi peregrin del mondo ;
Or che di novo il Re del ciel gli ha detto
Che prenda in se della difesa il pondo ,
Nell' alta rocca ascende, ove dell' oste
Divina tutte son l' arme riposte.

LXXXI.

Qui l' asta si conserva onde il Serpente
Percosso giacque, e i gran fulminei strali,
E quegli ch' invisibili alla gente
Portan l' orride pesti e gli altri mali ;
E qui sospeso è in alto il gran tridente ,
Primo terror de' miseri mortali,
Quando egli avvien che i fondamenti scota
Dell' ampia terra, e le città percota.

LXXXII.

Si vedea fiammeggiar fra gli altri arnesi
Scudo di lucidissimo diamante ,
Grande , che può coprir genti e a paesi
Quanti ve n' ha fra il Caucaso e l'Atlante
E sogliono da questo esser difesi
Principi giusti , e città caste e sante.
Questo l' angelo prende ; e vien con esso
Occultamente al suo Raimondo appresso.

LXXXIII.

Piene intanto le mura eran già tutte
Di varia turba ; e 'l barbaro Tiranno
Manda Clorinda e molte genti instrutte ,
Che ferme a mezzo il colle, oltre non vanno.
Dall' altro lato in ordine ridutte
Alcune schiere de' Cristiani stanno :
E largamente a' duo campioni il campo
Voto riman fra l' uno e l' altro campo.

LXXXIV.

Mirava Argante, e non vedea Tancredi,
Ma d' ignoto campion sembianze nove.
Fecesi il conte innanzi, e quel che chiedi,
È (disse a lui) per tua ventura altrove.
Non superbir però, che me qui vedi
Apparecchiato a riprovar tue prove;
Ch' io di lui posso sostener la vice,
O venir come terzo a me qui lice

LXXXV.

Ne sorride il superbo, e gli risponde :
Che fa dunque Tancredi? e dove stassi?
Minaccia il ciel coll' arme, e poi s' asconde,
Fidando sol ne' suoi fugaci passi.
Ma fugga pur nel centro, e 'n mezzo l' onde;
Che non fia loco ove sicuro il lassi.
Menti, replica l' altro, a dir ch' uom tale
Fugga da te, ch' assai di te più vale.

LXXXVI.

Freme il Circasso irato, e dice : or prendi
Del campo tu, ch' in vece sua t' accetto ;
E tosto e' si parrà come difendi
L' alta follia del temerario detto.
Così mossero in giostra, e i colpi orrendi
Parimente drizzaro ambi all' elmetto :
E 'l buon Raimondo ove mirò, scontrollo,
Nè dar gli fece nell' arcion pur crollo.

LXXXVII.

Dall' altra parte il fero Argante corse,
Fallo insolito a lui, l' aringo invano ;
Che 'l difensor celeste il colpo torse
Dal custodito cavalier cristiano.
Le labbra il crudo per furor si morse ,
E ruppe l' asta bestemmiando al piano
Poi tragge il ferro, e va contra Raimondo
Impetuoso al paragon secondo :

LXXXVIII.

E 'l possente corsiero urta per dritto ,
Quasi monton che al cozzo il capo abbassa.
Schiva Raimondo l' urto, al lato dritto
Piegando il corso e 'l fere in fronte, e passa.
Torna di novo il cavalier d' Egitto ;
Ma quegli pur di novo a destra il lassa ,
E pur sull' elmo il coglie, e 'ndarno sempre,
Che l' elmo adamantine avea le tempre.

LXXXIX.

Ma il feroce Pagan che seco vuole
Più stretta zuffa, a lui s' avventa e serra.
L' altro che al peso di sì vasta mole
Teme d' andar col suo destriero a terra,
Qui cede, ed indi assale, e par che vole,
Intornando con girevol guerra :
E i lievi imperi il rapido cavallo
Segue del freno, e non pone orma in fallo,

XC.

Qual capitan ch' oppugni eccelsa torre
 Infra paludi posta o in alto monte,
 Mille aditi ritenta, e tutte scorre
 L' arti e le vie; cotal s' aggira il conte :
 E poichè non può scaglia all' arme torre,
 Ch' armano il petto e la superba fronte,
 Fere i men forti arnesi, ed alla spada
 Cerca tra ferro e ferro aprir la strada.

XCI.

Ed in due parti o tre forate e fatte
 L' arme nemiche ha già tepide e rosse;
 Ed egli ancor le sue conserva intatte,
 Nè di cimier nè d' un sol fregio scosse.
 Argante indarno arrabbia, a voto batte,
 E spande senza pro l' ire e le posse;
 Non si stanca però, ma raddoppiando
 Va tagli e punte, e si rinforza errando.

XCII.

Alfin tra mille colpi il Saracino
 Cala un fendente; e 'l conte è così presso,
 Che forse il velocissimo Aquilino
 Non sottraggeasi, e rimaneane oppresso :
 Ma l' ajuto invisibile vicino
 Non mancò lui di quel superno messo,
 Che stese il braccio, o tolse il ferro crudo
 Sovra il diamante del celeste scudo.

XCIII.

Frangesi il ferro allor (che non resiste
Di fucina mortal tempra terrena
Ad armi incorruttibili ed immiste
D' eterno fabro) e cade in sull' arena.
Il Circasso ch' andarne a terra ha viste
Minutissime parti, il crede appena :
Stupisce poi, scorta la mano inerme ,
Ch' arme il campion nemico abbia sì ferme.

XCIV.

E ben rotta la spada aver si crede
Sull' altro scudo ond' è colui difeso :
E 'i buon Raimondo ha la medesima fede ;
Che non sa già chi sia dal ciel disceso.
Ma perocch' egli disarmata vede
La man nemica , si riman sospeso ;
Che stima ignobil palma , e vili spoglie
Quelle ch' altrui contal vantaggio uom toglie.

XCV.

Prendi , volea già dirgli , un' altra spada ;
Quando novo pensier nacque nel core :
Ch' alto scorno è de' suoi , dove egli cada ,
Che di pubblica causa è difensore.
Così nè indegna a lui vittoria aggrada ,
Nè in dubbio vuol porre il comune onore.
Mentre egli dubbio stassi , Argante lancia
Il pomo e l' elsa alla nemica guancia :

XCVI.

E in quel tempo medesimo il destrier punge,
 E per venire a lotta oltra si caccia.
 La percossa lanciata all' elmo giunge,
 Sicchè ne pesta al Tolosan la faccia.
 Ma però nulla ei sbigottisce, e lunge
 Ratto si svia dalle robuste braccia,
 Ed impiega la man che a dar di piglio
 Venia più fera che ferino artiglio.

XCVII.

Poscia gira da questa a quella parte,
 E rigirasi a questa, indi da quella;
 E sempre, e quando riede e quando parte,
 Fere il Pagan d' aspra percossa e fella.
 Quanto avea di vigor, quanto avea d' arte,
 Quanto può sdegno antico, ira novella;
 A danno del Circasso or tutto aduna:
 E seco il Ciel congiura e la Fortuna.

XCVIII.

Quel di fine arme e di se stesso armato,
 Ai gran colpi resiste, e nulla pave;
 E par senza governo in mar turbato,
 Rotte vele ed antenne, eccelsa nave,
 Che pur contesto avendo ogni suo lato
 Tenacemente di robusta trave,
 Sdruciti i fianchi al tempestoso flutto
 Non mostra ancor, nè si dispera in tutto.

XCIX.

Argante, il tuo periglio allor tal era ;
 Quando ajutarti Belzebù dispose.
 Questi di cava nube ombra leggiara
 (Mirabil mostro !) in forma d' uom compose ;
 E la sembianza di Clorinda altera
 Gli finse , e l' armi ricche e luminose :
 Diegli il parlare, e senza mente il noto
 Suon della voce, e'l portamento e 'l moto.

C.

Il simulacro ad Oradino, esperto
 Sagittario famoso, andonne, e disse :
 O famoso Oradin che a segno certo ,
 Come a te piace, le quadrella affisse ,
 Ah! gran danno saria s' uom di tal merto ,
 Difensor di Giudea , così morisse ;
 E di sue spoglie il suo nemico adorno ,
 Securo ne facesse a' suoi ritorno !

CI.

Qui fa prova dell' arte, e le saette
 Tingi nel sangue del ladron francese :
 Ch' oltre il perpetuo onor , vo' che n' aspette
 Premio al gran fatto egual dal re cortese.
 Così parlò; nè quegli in dubbio stette ,
 Tosto che 'l suon delle promesse intese.
 Dalla grave faretra un quadrel prende,
 E su l' arco l' adatta, e l' arco tende.

CII.

Sibila il teso nervo , e fuori spinto
Vola il pennuto stral per l'aria , e stride ;
Ed a percoter va dove del cinto
Si congiungon le fibbie , e le divide.
Passa l'usbergo ; e in sangue appena tinto ,
Quivi si ferma , e sol la pelle incide :
Che 'l celeste guerrier soffrir non volse ,
Ch' oltra passasse , e forza al colpo tolse.

CIII.

Dell' usbergo lo stral si tragge il conte ,
Ed ispicciarne fuori il sangue vede ;
E con parlar pien di minacce ed onte ,
Rimprovera al Pagan la rotta fede.
Il Capitan che non torcea la fronte
Dall' amato Raimondo , allor s' avvede
Che violato è il patto : e perchè grave
Stima la piaga , ne sospira e pave ;

CIV.

E con la fronte le sue genti altere ,
E con la lingua a vendicarlo desta.
Vedi tosto inchinar giù le visiere ,
Lentare i freni , e por le lance in resta ;
E quasi in un sol punto alcune schiere
Da quella parte moversi e da questa.
Sparisce il campo : e la minuta polve
Con densi globi al ciel s' innalza e voive.

CV.

D' elmi e scudi percossi, e d' aste infrante
Ne' primi scontri un gran romor s' aggira.
Là giacere un cavallo, e girne errante
Un altro là senza rettor si mira.
Qui giace un guerrier morto, e qui spirante :
Altri singhiozza e geme, altri sospira.
Fera è la pugna; e quanto più si mesce.
E stringe insieme, più s' inaspra e cresce.

CVI.

Salta Argante nel mezzo agile e sciolto ,
E toglie ad un guerrier ferrata mazza ;
E rompendo lo stuol calcato e folto ,
La rota intorno, e si fa larga piazza :
E sol cerca Raimondo, e in lui sol volto
Ha il ferro e l' ira impetuosa e pazza ;
E quasi avido lupo, ei par che brame
Nelle viscere sue pascere la fame.

CVII.

Ma duro ad impedir viengli il sentiero,
E fero intoppo, acciò che 'l corso ei tardi :
Si trova incontra Ormanno, e con Ruggiero
Di Balnavilla un Guido, e duo Gherardi.
Non cessa, non s' allenta; anzi è più fero,
Quanto ristretto è più da que' gagliardi ,
Siccome a forza da rinchiuso loco
Se n' esce, e move alte ruine il foco.

CVIII.

Uccide Ormanno, piaga Guido, atterra
 Ruggiero infra gli estinti egro e languente ;
 Ma contra lui crescon le turbe, e 'l serra
 D' uomini e d' arme cerchio aspro e pungente.
 Mentre, in virtù di lui, pari la guerra
 Si mantenea fra l' una e l'altra gente,
 Il buon duce Buglion chiama il fratello,
 Ed a lui dice : or movi il tuo drappello ;

CIX.

E là dove battaglia è più mortale ,
 Vattene ad investir nel lato manco .
 Quegli si mosse ; e fu lo scontro tale ,
 Ond' egli urtò degli avversari il fianco ,
 Che parve il popol d'Asia imbellè e frale ,
 Nè potè sostener l' impeto Franco ,
 Che gli ordini disperde , e co' destrieri
 L' insegne abbatte e insieme i cavalieri .

CX.

Dall' impeto medesimo in fuga è volto
 Il destro corno ; e non v' è alcun che faccia,
 Fuor ch' Argante , difesa ; a freno sciolto
 Così il timor precipiti gli caccia .
 Egli sol ferma il passo , e mostra il volto :
 Nè chi con mani cento e cento braccia ,
 Cinquanta scudi insieme ed altrettante
 Spade movesse , or più faria d'Argante .

CXI.

Ei gli stocchi e le mazze, egli dell' aste
E de' corsieri l' impeto sostenta ;
E solo, par che'ncontra tutti baste ;
Ed ora a questo, ed ora a quel s'avventa.
Peste ha le membra, e rotte l'arme e guaste ;
E sudor versa e sangue, e par nol senta.
Ma così l' urta il popol denso e 'l preme,
Ch' alfin lo svolge, e seco il porta insieme.

CXII.

Volge il tergo alla forza ed al furore
Di quel diluvio che 'l rapisce e 'l tira ;
Ma non già d' uom che fugga ha i passi e 'l core,
S' all' opre della mano il cor si mira.
Serbano ancora gli occhi il lor terrore,
E le minacce della solita ira :
E cerca ritener con ogni prova
La fuggitiva turba ; e nulla giova.

CXIII.

Non può far quel magnanimo, ch' almeno
Sia lor fuga più tarda o più raccolta :
Che non ha la paura arte nè freno,
Nè pregar qui ne comandar s' ascolta.
Il pio Buglion che i suoi pensieri appieno
Vede Fortuna a favorir rivolta
Segue della vittoria il lieto corso,
E invia novello ai vincitor soccorso.

CXIV.

E se non che non era il dì che scritto
 Dio negli eterni suoi decreti avea,
 Quest' era forse il dì che 'l campo invito
 Delle sante fatiche al fin giungea.
 Ma la schiera infernal, che 'n quel conflitto
 La tirannide sua cader vedea,
 Sendole ciò permesso, in un momento
 L' aria in nubi ristringse, e mosse il vento.

CXV.

Dagli occhi de' mortali un negro velo
 Rapisce il giorno e 'l sole, e par ch' avvampi,
 Negro via più ch' orror d' Inferno il cielo ;
 Così fiammeggia infra baleni e lampi.
 Fremono i tuoni, e pioggia accolta in gelo
 Si versa, e i paschi abbatte, e inonda i campi;
 Schianta i rami il gran turbo, e par che crolli
 Non pur le querce, ma le rocche e i colli.

CXVI.

L' acqua in un tempo, il vento e la tempesta
 Negli occhi ai Franchi impetuosa fere ;
 E l' improvvisa violenza arresta
 Con un terror quasi fatal le schiere
 La minor parte d' esse accolta resta
 (Che veder non le puote) alle bandiere.
 Ma Clorinda che quindi alquanto è lunge,
 Prende opportuno il tempo, e 'l destrier s'unge.

CXVII.

Ella gridava ai suoi : per noi combatte ,
Compagni, il Cielo, e la giustizia aita :
Dall' ira sua le facce nostre intatte
Sono, e non è la destra indi impedita ;
E nella fronte solo irato ei batte
Della nemica gente impaurita ;
E la scote dell' arme, e della luce
La priva. Andianne pur, che 'l Fato è duce.

CXVIII.

Così spinge le genti ; e ricevendo
Sol nelle spalle l' impeto d' Inferno,
Urta i Francesi con assalto orrendo,
E i vani colpi lor si prende a scherno.
Ed in quel tempo Argante anco volgendo,
Fa de' già vincitori aspro governo :
E quei lasciando il campo, a tutto corso
Volgono al ferro, alle procelle il dorso.

CXIX.

Percotono le spalle ai fuggitivi
L' ire immortali, e le mortali spade :
E 'l sangue corre ; e fa, commisto ai rivi
Della gran pioggia, rosseggiar le strade.
Qui tra 'l vulgo de' morti e de' mal vivi
E Pirro e 'l buon Ridolfo estinto cade ;
Che toglie a questo il fier Circasso l' alma,
E Clorinda di quello ha nobil palma.

CXX.

Così fuggiano i Franchi; e di lor caccia
 Non rimaneano i Siri anco, o i Démoni.
 Sol contra l' arme, e contra ogni minaccia
 Di gragnuole e di turbini e di tuoni,
 Volgea Goffredo la sicura faccia,
 Rampognando aspramente i suoi baroni :
 E fermo anzi la porta il gran cavallo,
 Le genti sparse raccogliea nel vallo.

CXXI.

E ben due volte il corridor sospinse
 Contra il feroce Argante, e lui ripresse;
 Ed altrettante il nudo ferro spinse
 Dove le turbe ostili eran più spesse.
 Alfin cogli altri insieme ci si ristinse
 Dentro ai ripari, e la vittoria cesse.
 Tornano allora i Saracini; e stanchi
 Restan nel vallo e sbigottiti i Franchi.

CXXII.

Nè quivi ancor dell' orride procelle
 Ponno appieno schivar la forza e l' ira ;
 Ma sono estinte or queste faci or quelle,
 E per tutto entra l' acqua, e 'l vento spira.
 Squarcia le tele, e spezza i pali, e svelle
 Le tende intere, e lunge indi le gira.
 La pioggia ai gridi, ai venti, ai tuon s' accorda
 D' orribile armonia che 'l mondo assorda.

CANTO VIII.

Strage de' Crociati Danesi, e morte eroica di Svenno, lor principe e capo. Discordia nel campo de' Cristiani, nata dalla falsa notizia dell' uccisione di Rinaldo, sedata all' apparir di Goffredo.

I.

Già cheti erano i tuoni e le tempeste,
E cessato il soffiar d' Austro e di Coro ;
E l' Alba uscia della magion celeste
Con la fronte di rose, e co' piè d' oro.
Ma quei che le procelle avean già deste,
Non rimaneansi ancor dall' arti loro :
Anzi l' un d' essi, ch' Astagorre è detto,
Così parlava alla compagna Aletto :

II.

Mira, Aletto, venirne (ed impedito
Esser non può da noi) quel cavaliere
Che dalle fere mani è vivo uscito
Del sovran difensor del nostro Impero.
Questi, narrando del suo duce ardito
E de' compagni ai Franchi il caso fero,
Paleserà gran cose : onde è periglio
Che si richiami di Bertoldo il figlio.

III.

Sai quanto ciò rilevi, e se conviene
Ai gran principj oppor forza ed inganno,
Scendi tra' Franchi dunque, e ciò ch' a bene
Colui dirà, tutto rivolgi in danno ;
Spargi le fiamme e 'l tosco entro le vene
Del Latin, dell' Elvezio e del Britanno ;
Movi l' ire e i tumulti, e fa tal opra,
Che tutto vada il campo alfin sossopra.

IV.

L' opra è degna di te : tu nobil vanto
Ten desti già dinanzi al signor nostro.
Così le parla : e basta ben sol tanto,
Perchè prenda l' impresa il fero mostro.
Giunto è sul vallo de' Cristiani intanto
Quel cavaliere , il cui venir fu mostro ;
E disse lor : deh sia chi m' introducea ,
Per mercede , o guerrieri , al sommo Duca.

V.

Molti scorta gli furo al Capitano,
Vaghi d' udir dal peregrin novelle.
Quegli inchinollo , e l' onorata mano
Volea bacciar che fa tremar Babelle :
Signor, poi dice , che con l' Oceano
Termini la tua fama e con le stelle ,
Venirne a te vorrei più lieto messo.
Qui sospirava ; e soggiungeva appresso :

VI.

Sveno, del re de' Dani unico figlio,
Gloria e sostegno alla cadente etade,
Esser tra quei bramò, che 'l tuo consiglio
Seguendo han cinto per Gesù le spade :
Nè timor di fatica o di periglio,
Nè vaghezza del regno, nè pietade
Del vecchio genitor sì degno affetto
Intepidir nel generoso petto.

VII.

Lo spingeva un desio d' apprendere l' arte
Della milizia faticosa e dura
Da te, sì nobil mastro ; e sentia in parte
Sdegno e vergogna di sua fama oscura,
Già di Rinaldo il nome in ogni parte
Con gloria udendo in verdi anni matura.
Ma più ch' altra cagione, il mosse il zelo
Non del terren, ma dell' onor del Cielo.

VIII.

Precipitò dunque gl' indugi, e tolse
Stuol di scelti compagni audace e fero ;
E dritto inver la Tracia il cammin volse
Alla città che sede è dell' Impero.
Qui il greco Augusto in sua magion l' accolse ;
Qui poi giunse in tuo nome un messaggiero.
Questi appien gli narrò come già presa
Fosse Antiochia, e come poi difesa :

IX.

Difesa incontra al Perso, il qual con tanti
Uomini armati ad assediavvi mosse,
Che sembrava che d' arme e d' abitanti
Voto il gran regno suo rimaso fosse.
Di te gli disse; e poi narrò d' alquanti,
Sin ch' a Rinaldo giunse, e qui fermosse :
Contò l' ardita fuga, e ciò che poi
Fatto di glorioso avea tra voi.

X.

Soggiunse alfin, come già il popol Franco
Veniva a dar l' assalto a queste porte;
E invitò lui, ch' egli volesse almanco
Dell' ultima vittoria esser consorte.
Questo parlare al giovinetto fianco
Del fero Svenno è stimolo sì forte,
Ch' ogn' ora un lustro pargli infra' Pagani
Rotare il ferro, e insanguinar le mani.

XI.

Par che la sua viltà rimproverarsi
Senta nell' altrui gloria, e se ne rode;
E chi 'l consiglia e chi 'l prega a fermarsi,
O che non esaudisce o che non ode.
Rischio non teme, fuor che 'l non trovarsi
De' tuoi gran rischi a parte e di tua lode.
Questo gli sembra sol periglio grave:
Degli altri, o nulla intende o nulla pave.

XII.

Egli medesimo sua fortuna affretta,
Fortuna che noi tragge, e lui conduce :
Però che appena al suo partire aspetta
I primi rai della novella luce.
È per miglior la via più breve eletta ;
Tale ei la stima, ch' è signore e duce :
Nè i passi più difficili, o i paesi
Schivar si cerca de' nemici offesi.

XIII.

Or difetto di cibo, or cammin duro
Trovammo, or violenza ed or aguati ;
Ma tutti fur vinti i disagi, e furo
Or uccisi i nemici ed or fugati.
Fatto avean ne' perigli ogni uom sicuro
Le vittorie, e insolenti i fortunati ;
Quando un dì ci accampammo ove i confini
Non lunge erano omai de' Palestini.

XIV.

Quivi da' precursori a noi vien detto
Che alto strepito d' arme avean sentito ,
E viste insegne e indicj onde han sospetto
Che sia vicino esercito infinito.
Non pensier, non color, non cangia aspetto ,
Non muta voce il signor nostro ardito ;
Benchè molti vi sian, ch' al fero avviso
Tingan di bianca pallidezza il viso :

XV.

Ma dice : oh quale omai vicina abbiamo
Corona o di martirio o di vittoria ?
L' una spero io ben più , ma non men bramo
L' altra ov' è maggior merto e pari gloria.
Questo campo , o fratelli , ove or noi siamo ,
Fia tempio sacro ad immortal memoria ,
In cui l' età futura additi e mostri
Le nostre sepolture , o i trofei nostri.

XVI.

Così parla ; e le guardie indi dispone ,
E gli uffici comparte e la fatica.
Vuol ch' armato ognun giaccia , e non depona
Ei medesimo gli arnesi o la lorica.
Era la notte ancor nella stagione
Ch' è più del sonno e del silenzio amica ;
Allor che d' urli barbareschi udissi
Romor che giunse al cielo ed agli abissi.

XVII.

Si grida : all'arme, all'arme; e Svenno involto
Nell' arme innanzi a tutti oltre si spinge ,
E magnanimamente i lumi e 'l volto
Di color d' ardimento infiamma e tinge.
Ecco siamo assaliti , e un cerchio folto
Da tutti i lati ne circonda e stringe ;
E intorno un bosco abbiam d' aste e di spade,
E sovra noi di strali un nembo cade.

XVIII.

Nella pugna mequal, però che venti
Gli assalitori sono incontra ad uno,
Molti d' essi piagati e molti spenti
Son da cieche ferite all' aer bruno;
Ma il numero degli egri e de' cadenti
Fra l' ombre oscure non discerne alcuno:
Copre la notte i nostri danni, e l' opre
Della nostra virtute insieme copre.

XIX.

Pur si fra gli altri Svenno alza la fronte,
Ch' agevol è che ognun vedere il possa:
E nel bujo le prove anco son conte
A chi vi mira, e l' incredibil possa.
Di sangue un rio, d' uomini uccisi un monte
D' ogni intorno gli fanno argine e fossa:
E dovunque ne va, sembra che porte
Lo spavento negli occhi, e in man la morte.

XX.

Così pugnato fu sin che l' albore,
Rosseggiando nel ciel, già n' apparìa.
Ma poi che scosso fu il notturno orrore
Che l' orror delle morti in se copria,
La desiata luce a noi terrore
Con vista accrebbe dolorosa e ria;
Che pien d' estinti il campo, e quasi tutta
Nostra gente vedemmo omai distrutta.

XXI.

Duomila fummo, e non siam cento. Or quando
Tanto sangue egli mira e tante morti ,
Non so se 'l cor feroce al miserando
Spettacolo si turbi e si sconforti :
Ma già nol mostra; anzi la voce alzando :
Seguiam, ne grida, quei compagni forti
Ch' al Ciel, lunge dai laghi averni e stigi ,
N' han segnati col sangue alti vestigi.

XXII.

Disse; e lieto, cred' io, della vicina
Morte così nel cor, come al semblante ,
Incontro alla barbarica ruina
Portonne il petto intrepido e costante.
Tempra non sosterrebbe, ancor che fina
Fosse, e d'acciajo no, ma di diamante,
I ferì colpi ond' egli il campo allaga :
E fatto è il corpo suo solo una piaga.

XXIII.

La vita no, ma la virtù sostenta
Quel cadavero indomito e feroce.
Ripercote percosso, e non s' allenta;
Ma quanto offeso è più, tanto più noce.
Quando ecco furiano a lui s' avventa
Uom grande ch' ha semblante e guardo atroce;
E dopo lunga ed ostinata guerra ,
Coll' aita di molti alfin l' atterra.

XXIV.

Cade il garzone invito , ah! caso amaro !
Nè v'è fra noi chi vendicare il possa.
Voi chiamo in testimonio , o del mio caro
Signor sangue ben sparso , e nobil' ossa ,
Ch' allor non fui della mia vita avaro ,
Nè schivai ferro , nè schivai percossa :
E se piaciuto pur fosse là sopra
Ch' io vi morissi , il meritai con l' opra.

XXV.

Fra gli estinti compagni io sol cadei
Vivo; nè vivo forse è chi mi pensi :
Nè de' nemici più cosa saprei
Ridir; sì tutti avea sopiti i sensi.
Ma poi che tornò il lume agli occhi miei ,
Ch' eran d' atra caligine condensì ,
Notte mi parve; ed allo sguardo fioco
S' offerse il vacillar d' un picciol foco.

XXVI.

Non rimaneva in me tanta virtute ,
Ch' a discernere le cose io fossi presto ,
Ma vedea come quei ch' or apre or chiude
Gli occhi , mezzo tra 'l sonno e l' esser desto :
E 'l duolo omai delle ferite crude
Più cominciava a farmisi molesto ;
Che l' inaspria l' aura notturna e 'l gielo
In terra nuda e sotto aperto cielo.

XXVII.

Più e più ognor s' avvicinava intanto
Quel lume, e insieme un tacito bisbiglio,
Sì ch' a me giunse, e mi si pose accanto.
Alzo allor, benchè a pena, il debil ciglio,
E veggio duo vestiti in lungo manto
Tener due faci, e dirmi sento : o figlio,
Confida in quel Signor, ch' a' pii sovviene,
E colla grazia i preghi altrui previene.

XXVIII.

In tal guisa parlommi : indi la mano,
Benedicendo, sopra me distese ;
E susurrò con suon devoto e piano
Voci allor poco udite, e meno intese.
Sorgi, poi disse. Ed io leggiere e sano
Sorgo, e non sento le nemiche offese
(O miracol gentile!) anzi mi sembra
Piene di vigor novo aver le membra.

XXIX.

Stupido lor riguardo, e non ben crede
L' anima sbigottita il certo e il vero :
Onde l' un d' essi a me, di poca fede,
Che dubbii? o che vaneggia il tuo pensiero?
Verace corpo è quel che 'n noi si vede :
Servi siam di Gesù, che 'l lusinghiero
Mondo e 'l suo falso dolce abbiám fuggito,
E qui viviamo in loco aspro e romito.

XXX.

Me per ministro a tua salute eletto
 Ha quel Signor che 'n ogni parte regna ;
 Che per ignobil mezzo oprar effetto
 Meraviglioso ed alto ei non isdegna.
 Nè men vorrà che si resti negletto
 Quel corpo in cui già visse alma sì degna ;
 Lo qual con essa ancor, lucido e leve
 E immortal fatto , riunir si deve :

XXXI.

Dico il corpo di Svenno , a cui fia data
 Tomba a tanto valor conveniente ,
 La qual a dito mostra ed onorata
 Ancor sarà dalla futura gente.
 Ma leva omai gli occhi alle stelle , e guata
 Là splendor quella come un Sol lucente .
 Questa co' vivi raggi or ti conduce
 Là dove è il corpo del tuo nobil duce.

XXXII.

Allor vegg' io che da la bella face,
 Anzi dal Sol notturno un raggio scende ,
 Che dritto là dove il gran corpo giace ,
 Quasi aureo tratto di pennel , si stende ;
 E sovra lui tal lume e tanto face ,
 Ch' ogni sua piaga ne sfavilla e splende :
 E subito da me si raffigura
 Nella sanguigna orribile mistura.

XXXIII.

Giacea , prono non già ; ma come volto
Ebbe sempre alle stelle il suo desire ,
Dritto ei teneva inverso il cielo il volto ,
In guisa d' uom che pur lassuso aspire .
Chiusa la destra , e 'l pugno avea raccolto ,
E stretto il ferro , e in atto è di ferire :
L' altra sul petto in modo umile e pio
Si posa , e par che perdon chieggia a Dio .

XXXIV.

Mentre io le piaghe sue lavo col pianto ,
Nè però sfogo il duol che l' alma accora ,
Gli aprì la chiusa destra il vecchio santo ;
E 'l ferro che stringea , trattone fuora :
Questa , a me disse , ch' oggi sparso ha tanto
Sangue nemico , e n' è vermiglia ancora ,
È , come sai , perfetta ; e non è forse
Altra spada che debbia a lei preporre :

XXXV.

Onde piace lassù , che s' or la parte
Dal suo primo signore acerba morte ,
Oziosa non resti in questa parte ;
Ma di man passi in mano ardita e forte ,
Che l' usi poi con egual forza ed arte ;
Ma più lunga stagion con lieta sorte ;
E con lei faccia , perchè a lei s' aspetta ,
Di chi Svenno le uccise aspra vendetta .

XXXVI.

Soliman Sveno uccise , e Solimano
Dee per la spada sua restarne ucciso.
Prendila dunque , e vanne ove il cristiano
Campo fia intorno all' alte mura assiso :
E non temer che nel paese estrano
Ti sia il sentier di novo anco preciso ;
Che t' agevolerà per l' aspra via
L' alta destra di Lui ch' or là t'invia.

XXXVII.

Quivi egli vuol che da cotesta voce
Che viva in te serbò , si manifesti
La pietate , il valor , l' ardir feroce
Che nel diletto tuo signor vedesti ;
Perchè a segnar della purpurea Croce
L' arme , con tale esempio altri si desti ;
Ed ora , e dopo un corso anco di lustri ,
Infiammati ne sian gli animi illustri.

XXXVIII.

Resta che sappia tu , chi sia colui
Che deve della spada esser erede.
Questi è Rinaldo , il giovinetto a cui
Il pregio di fortezza ogn' altro cede.
A lui la porgi , e di' che sol da lui
L' alta vendetta il Cielo e 'l mondo chiede.
Or mentre io le sue voci intento ascolto ,
Fui da miracol novo a se rivolto :

XXXIX.

Che là dove il cadavero giacea ,
 Ebbi improvviso un gran sepolero scorto ,
 Che sorgendo rinchiuso in se l' avea ,
 Come non so nè con qual arte sorto ;
 E in brevi note altrui vi si sponnea
 Il nome e la virtù del guerrier morto.
 Io non sapea da tal vista levarmi ,
 Mirando ora le lettere ed ora i marmi.

XL.

Qui, disse il vecchio, appresso ai fidi amici
 Giacerà del tuo duce il corpo ascoso ,
 Mentre gli spirti amando in Ciel felici
 Godon perpetuo bene e glorioso.
 Ma tu col pianto omai gli estremi uffici
 Pagato hai loro ; e tempo è di riposo.
 Oste mio ne sarai sin ch' al viaggio
 Mattutin ti risvegli il novo raggio.

XLI.

Tacque; e per lochi ora sublimi or cupi
 Mi scorse , onde a gran pena il fianco trassi ;
 Sin ch' ove pende da selvagge rupi
 Cava spelonca , raccogliemmo i passi.
 Questo è il suo albergo : ivi fra gli orsi e i lupi
 Col discepolo suo sicuro stassi ;
 Che difesa miglior ch' usbergo e scudo ,
 È la santa innocenza al petto ignudo.

XLII.

Silvestre cibo e duro letto porse
Quivi alle membra mie posa e ristoro.
Ma poi ch' accesi in oriente scorse
I raggi del mattin purpurei e d' oro,
Vigilante ad orar subito sorse
L' uno e l' altro eremita, ed io con loro.
Dal santo vecchio poi congedo tolsi,
E qui dov' egli consigliò, mi volsi.

XLIII.

Qui si tacque il Tedesco; e gli rispose
Il pio Buglione: o cavalier, tu porte
Dure novelle al campo e dolorose,
Onde a ragion si turbi e si sconforte;
Poichè genti sì amiche e valorose,
Breve ora ha tolte, e poca terra assorta:
E in guisa d' un baleno, il signor vostro
S' è in un sol punto dileguato e mostro.

XLIV.

Ma che? felice è cotal morte e scempio,
Via più ch' acquisto di province e d'oro;
Nè dar l' antico Campidoglio esempio
D' alcun può mai sì glorioso alloro.
Essi del Ciel nel luminoso tempio
Han corona immortal del vincer loro.
Ivi cred' io, che le sue belle piaghe
Ciascun lieto dimostri, e se n' appaghe.

XLV.

Ma tu ch' alle fatiche ed al periglio
Nella milizia ancor resti del mondo,
Devi gioir de' lor trionfi, e 'l ciglio
Render, quanto conviene, omai giocondo.
E perchè chiedi di Bertoldo il figlio,
Sappi ch' ei fuor dell' oste è vagabondo:
Nè lodo io già, che dubbia via tu prenda
Pria che di lui certa novella intenda.

XLVI.

Questo lor ragionar nell' altrui mente
Di Rinaldo l' amor desta e rinnova;
E v' è chi dice: ah! fra pagana gente
Il giovinetto errante or si ritrova!
E non v' è quasi alcun che non rammente
Narrando al Dano i suoi gran fatti a prova
E dell' opere sue la lunga tela
Con istupor gli si dispiega e svela.

XLVII.

Or quando del garzon la rimembranza
Avea gli animi tutti inteneriti,
Ecco molti tornar, che per usanza
Eran d' intorno a depredare usciti.
Conducean questi seco in abbondanza
E mandre di lanuti, e buoi rapiti,
E biade ancor, benchè non molte, e strame
Che pasca de' corsier l' avida fame.

XLVIII.

E questi di sciagura aspra e noiosa
Segno portar, che in apparenza è certo :
Rotta del buon Rinaldo e sanguinosa
La sopravvesta, ed ogni arnese aperto.
Tosto si sparse (e chi potria tal cosa
Tener celata?) un romor vario e incerto.
Corre il vulgo dolente a le novelle
Del guerriero e de l' arme, e vuol vedelle.

XLIX.

Vede e conosce ben l' immensa mole
Del grande usbergo, e 'l folgorar del lume,
E l' armi tutte ov' è l' augel ch' al sole
Prova i suoi figli, e mal crede alle piume :
Che di vederle già primiere o sole
Nell' imprese più grandi ebbe in costume ;
Ed or, non senza alta pietade ed ira,
Rotte e sanguigne ivi giacer le mira.

L.

Mentre bisbiglia il campo, e la cagione
Della morte di lui varia si crede,
A se chiama Aliprando il pio Buglione,
Duce di quei che ne portar le prede ;
Uom di libera mente, e di sermone
Veracissimo e schietto ; ed a lui chiede :
Di' come e donde tu rechi quest' arme,
E di buono o di reo nulla celarme.

LI.

Gli rispose colui : di qui lontano
Quanto in duo giorni un messaggiero andria,
Verso il confin di Gaza un picciol piano
Chiuso tra colli alquanto è fuor di via ;
E in lui d' alto deriva, e lento e piano
Tra pianta e pianta un fiumicel s' invia :
E d' alberi e di macchie ombroso e folto,
Opportuno all' insidie il loco è molto.

LII.

Qui greggia alcuna cercavam , che fosse
Venuta a' paschi dell' erbose sponde ;
E in sull' erbe miriam di sangue rosse
Giacerne un guerrier morto in riva all' onde.
All' arme ed all' insegne ogn' uom si rosse
Che furon conosciute, ancor che immonde.
Io m' appressai per discoprirgli il viso ,
Ma trovai ch' era il capo indi reciso.

LIII.

Mancava ancor la destra ; e 'l busto grande
Molte ferite avea dal tergo al petto ;
E non lontan coll' aquila che spande
Le candide ali, giacea il voto elmetto.
Mentre cerco d' alcuno a cui dimande ,
Un villanel sopraggiungea soletto,
Che 'ndietro il passo per fuggirne torse
Subitamente che di noi s' accorse.

LIV.

Ma seguitato e preso , alla richiesta
Che noi gli facevamo , alfin rispose :
Che 'l giorno innanzi uscir della foresta
Scorse molti guerrieri , ond' ei s' ascose ;
E ch' un d' essi tenea recisa testa
Per le sue chiome bionde e sanguinose ,
La qual gli parve , rimirando intento ,
D' uom giovinetto e senza peli al mento :

LV.

È che 'l medesmo poco poi l' avvolse
In un zendado dall' arcion pendente.
Soggiunse ancor , ch' all' abito raccolse
Ch' erano i cavalier di nostra gente.
Io spogliar feci il corpo , e sì men dolse ,
Che piansi nel sospetto amaramente ;
E portai meco l' arme , e lasciai cura
Ch' avesse degno onor di sepoltura.

LVI.

Ma se quel nobil tronco è quel ch' io credo,
Altra tomba , altra pompa egli ben merta
Così detto , Aliprando ebbe congedo ,
Però che cosa non avea più certa.
Rimase grave , e sospirò Goffredo :
Pur nel tristo pensier non si raccerta ;
E con più chiari segni il monco busto
Conoscer vuole , e l' omicida ingiusto.

LVII.

Sorgea la notte intanto, e sotto l' ali
 Ricopriva del cielo i campi immensi;
 E 'l sonno, ozio dell' alme, oblio de' mali,
 Lusingando sopia le cure e i sensi:
 Tu sol punto, Argillan, d' acuti strali
 D' aspro dolor, volgi gran cose, e pensi;
 Nè l' agitato sen nè gli occhi ponno
 La quiete raccorre o 'l molle sonno.

LVIII.

Costui pronto di man, di lingua ardito,
 Impetuoso e fervido d' ingegno,
 Nacque in riva del Tronto, e fu nutrito
 Nelle risse civil d' odio e di sdegno:
 Poscia in esilio spinto, i colli e 'l lito
 Empi di sangue, e depredò quel regno,
 Sinchè nell' Asia a guerreggiar sen venne;
 E per fama miglior chiaro divenne.

LIX.

Alfin questi sull' alba i lumi chiuse:
 Nè già fu sonno il suo queto e soave;
 Ma fu stupor ch' Aletto al cor gl' infuse,
 Non men che morte sia, profondo e grave.
 Sono le interne sue virtù deluse,
 E riposo dormendo anco non ave;
 Che la Furia crudel gli s' appresenta
 Sotto orribili larve, e lo sgomenta.

LX.

Gli figura un gran busto, ond' è diviso
 Il capo, e della destra il braccio è mozzo,
 E sostien con la manca il teschio inciso,
 Di sangue e di pallor livido e sozzo.
 Spira, e parla spirando il morto viso,
 E 'l parlar vien col sangue e col singhiozzo :
 Fuggi, Argillan : non vedi omai la luce?
 Fuggi le tende infami e l' empio Duce.

LXI.

Chi dal fero Goffredo, e dalla frode
 Ch' uccise me, voi cari amici affida?
 D' astio dentro il fellon tutto si rode
 E pensa sol come voi meco uccida.
 Pur se cotesta mano a nobil lode
 Aspira, e in sua virtù tanto si fida,
 Non fuggir, no : plachi il tiranno esangue
 Lo spirito mio col suo malvagio sangue.

LXII.

Io sarò teco ombra di ferro e d' ira
 Ministra, e t' armerò la destra e 'l seno.
 Così gli parla; e nel parlar gli spira
 Spirito novo di furor ripieno.
 Si rompe il sonno; e sbigottito ei gira
 Gli occhi gonfi di rabbia e di veleno;
 Ed armato ch' egli è, con importuna
 Fretta i guerrier d' Italia insieme aduna.

LXIII.

Gli aduna là dove sospese stanno
L' arme del buon Rinaldo, e con superba
Voce il furore e 'l concepito affanno
In tai detti divulga e disacerba :
Dunque un popolo barbaro e tiranno,
Che non prezza ragion, che fe non serba,
Che non fu mai di sangue e d' or satollo,
Ne terrà 'l freno in bocca, e 'l giogo al collo?

LXIV.

Ciò che sofferto abbiam d' aspro e d' indegno
Sette anni omai sotto sì iniqua soma,
È tal, ch' arder di scorno, arder di sdegno
Potrà da qui a mill' anni Italia e Roma.
Taccio, che fu dall' arme e dall' ingegno
Del buon Tancredi la Cilicia doma,
E ch' ora il Franco a tradigion la gode,
E i premi usurpa del valor la frode.

LXV.

Taccio, ch' ove il bisogno e 'l tempo chiede
Pronta man, pensier fermo, animo audace,
Alcuno ivi di noi primo si vede
Portar fra mille morti o ferro o face :
Quando le palme poi, quando le prede
Si dispensan nell' ozio e nella pace,
Nostri non sono già, ma tutti loro
I trionfi, gii onor, le terre e l' oro.

LXVI.

Tempo forse già fu, che gravi e strane
Ne potevan parer sì fatte offese :
Quasi lievi or le passo : orrenda immane
Ferità leggerissime le ha rese.
Hanno ucciso Rinaldo; e con l' umane
L' alte leggi divine han vilipese.
E non fulmina il Cielo? e non l' inghiotte
La terra entro la sua perpetua notte?

LXVII.

Rinaldo han morto, il qual fu spada e scudo
Di nostra Fede; ed ancor giace inulto?
Inulto giace; e sul terreno ignudo
Lacerato il lasciaro ed insepulto.
Ricercate saper chi fosse il crudo?
A chi puote, o compagni, esser occulto?
Deh chi non sa quanto al valor latino
Portin Goffredo invidia e Baldovino?

LXVIII.

Ma che cerco argomenti? Il Cielo fo giuro,
Il Ciel che n' ode, e ch' ingannar non lice;
Ch' allor che si rischiara il mondo oscuro,
Spirito errante il vidi ed infelice.
Che spettacolo, oimè, crudele e duro!
Quai frode di Goffredo a noi predice!
Io 'l vidi, e non fu sogno; e ovunque or miri,
Par che dinanzi agli occhi miei s' aggiri.

LXIX.

Or che faremo noi? Dee quella mano
 Che di morte sì ingiusta è ancora immonda,
 Reggerci sempre? oppur vorrem lontano
 Girne da lei, dove l' Eufrate inonda?
 Dove a popolo imbelle in fertil piano
 Tante ville e città nutre e feconda;
 Anzi a noi pur: nostre saranno, io spero;
 Nè co' Franchi comune avrem l' impero.

LXX.

Andianne; e resti invendicato il sangue,
 Se così parvi, illustre ed innocente:
 Benchè se la virtù che fredda langue,
 Fosse ora in voi, quanto dovrebbe, ardente;
 Questo che divorò, pestifero angue,
 Il pregio e 'l fior della latina gente,
 Daria con la sua morte e con lo scempio
 Agli altri mostri memorando esempio.

LXXI.

Io, io vorrei, se 'l vostro alto valore,
 Quanto egli può, tanto voler osasse,
 Ch' oggi per questa man nell' empio core,
 Nido di tradigion, la pena entrasse.
 Così parla agitato; e nel furore
 E nell' impeto suo ciascuno ei trasse.
 Arme, arme freme il forsennato; e insieme
 La gioventù superba arme, arme freme,

LXXII.

Rota Aletto fra lor la destra armata ,
E col foco il velen ne' petti mesce.
Lo sdegno, la follia, la scelerata
Sete del sangue ognor più infuria e cresce :
E serpe quella peste, e si dilata,
E degli alberghi italici fuor n' esce ;
E passa fra gli Elvezii, e vi s' apprende ;
E di là poscia anco agl' Inglesi tende.

LXXIII.

Nè sol l' estrane genti avvien che mova
Il duro caso, e 'l gran pubblico danno ;
Ma l' antiche cagioni all' ira nova
Materia insieme e nutrimento danno.
Ogni sopito sdegno or si rinnova :
Chiamano il popol Franco empio e tiranno ;
E in superbe minacce esce diffuso
L' odio, che non può starne omai più chiuso.

LXXIV.

Così nel cavo rame umor che bolle
Per troppo foco, entro gorgoglia e fuma ;
Nè capendo in se stesso, alfin s' estolle
Sovra gli orli del vaso, e inonda e spuma.
Non bastano a frenar il vulgo folle
Que' pochi a cui la mente il vero alluma :
E Tancredi e Camillo eran lontani,
Guglielmo, e gli altri in podestà soprani.

LXXV.

Corrono già precipitosi all' armi
 Confusamente i popoli feroci :
 E già s' odon cantar bellici carmi
 Sediziose trombe in fere voci.
 Gridano intanto al pio Buglion, che s' armi,
 Molti di qua di là nunzi veloci :
 E Baldovino innanzi a tutti armato
 Gli s' appresenta , e gli si pone allato.

LXXVI.

Egli ch' ode l' accusa, i lumi al cielo
 Drizza , e pur come suole, a Dio ricorre :
 Signor, tu che sai ben con quanto zelo
 La destra mia dal civil sangue abborre ,
 Tu squarcia a questi della mente il velo ,
 E reprimi il furor che sì trascorre ;
 E l' innocenza mia che costà sopra
 È nota , al mondo cieco anco si scopra.

LXXVII.

Tacque ; e dal Cielo infuso ir fra le vene
 Sentissi un novo inusitato caldo ,
 Colmo d' alto vigor, d' ardita spene
 Che nel volto si sparge , e 'l fa più baldo :
 E da' suoi circondato , oltre sen viene
 Contra chi vendicar credea Rinaldo ;
 Nè perchè d' arme e di minacce ei senta
 Fremito d' ogni intorno, il passo allenta.

LXXVIII.

Ha la corazza indosso; e nobil veste
 Riccamente l' adorna oltra 'l costume :
 Nudo è le mani e 'l volto, e di celeste
 Maestà vi risplende un novo lume :
 Scote l' aurato scettro; e sol con queste
 Arme acquetar quegl' impeti presume.
 Tal si mostra a coloro, e tal ragiona,
 Nè come d' uom mortal la voce suona :

LXXIX.

Quali stolte minacce, e quale or odo
 Vano strepito d' arme? e chi 'l commove?
 Così qui riverito, e in questo modo
 Noto son io dopo sì lunghe prove,
 Ch' ancor v' è chi sospetti, e chi di frodo
 Goffredo accusi, e chi l' accuse approve?
 Forse aspettate ancor, ch' a voi mi pieghi,
 E ragioni v' adduca e porga preghi?

LXXX.

Ah non sia ver che tanta indegnitate
 La terra, piena del mio nome, intenda!
 Me questo scettro, me dell' onorate
 Opre mie la memoria, e 'l ver difenda.
 E per or la giustizia alla pietate
 Ceda, nè sovra i rei la pena scenda.
 Agli altri merti or questo error perdono,
 Ed al vostro Rinaldo anco vi dono.

LXXXI.

Col sangue suo lavi il comun difetto
 Solo Argillan di tante colpe autore,
 Che mosso a leggerissimo sospetto,
 Sospinti gli altri ha nel medesimo errore.
 Lampi e folgori ardean nel regio aspetto.
 Mentr' ei parlò, di maestà, d' onore;
 Tal ch' Argillano attonito e conquiso
 Teme (chi 'l crederia ?) l' ira d' un viso.

LXXXII.

E 'l vulgo ch' anzi irreverente, audace
 Tutto fremer s' udia d' orgoglio, e d' onte,
 E ch' ebbe al ferro, all' aste ed alla face
 Che 'l furor ministrò, le man sì pronte,
 Non osa (e i detti alteri ascolta, e tace)
 Fra timor e vergogna, alzar la fronte;
 E sostiene ch' Argillano, ancor che cinto
 Dell' arme lor, sia da' ministri avvinto.

LXXXIII.

Così leon ch' anzi l' orribil coma
 Con muggito scotea superbo e fero,
 Se poi vede il maestro onde fu doma
 La natia ferità del core altero,
 Può del giogo soffrir l' ignobil soma,
 E teme le minacce e 'l duro impero;
 Nè i gran velli, i grandenti, e l' unghie ch' hanno
 Tanta in se forza, insuperbire il fanno.

LXXXIV.

E fama che fu visto in volto crudo ,
Ed in atto feroce e minacciante ,
Un alato guerrier tener lo scudo
Della difesa al pio Buglion davante ,
E vibrar fulminando il ferro ignudo ,
Che di sangue vedeasi ancor stillante.
Sangue era forse di città e di regni
Che provocar del Cielo i tardi sdegni

LXXXV.

Così cheto il tumulto , ognun depone
L' arme , e molti con l' arme il mal talento :
E ritorna Goffredo al padiglione
A varie cose , a nove imprese intento ;
Ch' assalir la cittade egli dispone ,
Pria che 'l secondo o' l terzo di sia spento ;
E rivedendo va l' incise travi ,
Già in macchine conteste orrende e gravi.



CANTO IX.

L'Inferno congiura con Solimano e cogli Arabi a danno de' Fedeli. Battaglia notturna. San Michele disperde i mostri infernali, e la vittoria ritorna a Goffredo.

I.

Ma il gran mostro infernal che vede quieti
Que' già torbidi cori, e l' ire spente,
E cozzar contra 'l fato, e i gran decreti
Svolger non può dell' immutabil Mente,
Si parte; e dove passa, i campi lieti
Secca, e pallido il sol si fa repente,
E d' altre furie ancora, e d' altri mali
Ministro, a nova impresa affretta l' all.

II.

Ella, che dall' esercito cristiano
Per industria sapea de' suoi consorti
Il figliuol di Bertoldo esser lontano,
Tancredi e gli altri più temuti e forti,
Disse: che più s' aspetta? or Solimano
Inaspettato venga, e guerra porti.
Certo, o ch' io spero, alta vittoria avremo
Di campo mal concorde, e in parte scemo.

III.

Ciò detto, vola ove fra squadre erranti,
Fattosen duce, Soliman dimora,
Quel Soliman, di cui non fu tra quanti
Ha Dio rubelli uom più feroce allora;
Nè se per nova ingiuria i suoi giganti
Rinnovasse la terra, anco vi fora.
Questi fu re de' Turchi, ed in Nicea
La sede dell' imperio aver solea ;

IV.

E distendeva incontro ai greci lidi,
Dal Sangario al Meandro il suo confine ;
Ove albergar già Misi e Frigi e Lidi,
E le genti di Ponto e le Bitine :
Ma poichè contra i Turchi e gli altri Infidi
Passar nell' Asia l' armi peregrine,
Fur sue terre espuguate, ed ei sconfitto
Ben due fiato in general conflitto.

V.

E ritentata avendo invan la sorte ;
E spinto a forza dal natio paese,
Ricoverò del re d' Egitto in corte,
Ch' oste gli fu magnanimo e cortese,
Ed ebbe a grado che guerrier sì forte
Gli s' offerisse compagno all' alte imprese,
Proposto avendo già vietar l' acquisto
Di Palestina ai cavalier di Cristo.

VI.

Ma prima ch' egli apertamente loro
 La destinata guerra annunziasse,
 Volle che Solimano, a cui molto oro
 Diè per tal uso, gli Arabi assoldasse.
 Or mentre ei d' Asia e del paese Moro
 L' oste accogliea, Soliman venne, e trasse
 Agevolmente a se gli Arabi avari,
 Ladroni in ogni tempo e mercenari.

VII.

Così fatto lor duce, or d' ogni intorno
 La Giudea scorre, e fa prede e rapine;
 Sicchè 'l venire è chiuso, e 'l far ritorno
 Dall' esercito Franco alle marine,
 E rimembrando ognor l' antico scorno,
 E dell' imperio suo l' alte ruine,
 Cose maggior nel petto acceso volve;
 Ma non ben s' assicura o si risolve.

VIII.

A costui viene Aletto, e da lei tolto
 È 'l sembiente d' un uom d' antica etade:
 Vota di sangue, empie di crespe il volto,
 Lascia barbuto il labbro, e 'l mento rade;
 Dimostra il capo in lunghe tele avvolto,
 La veste oltre 'l ginocchio al piè gli cade;
 La scimitarra al fianco, e 'l tergo carico
 Della faretra, e nelle mani ha l' arco.

IX.

Noi (gli dice ella) or trascorriam le vote
Plagge , e l' arene sterili e deserte ,
Ove nè far rapina omai si puote ,
Nè vittoria acquistar che loda merte :
Goffredo intanto la città percote ,
E già le mura ha colle torri aperte ;
E già vedrem , s' ancor si tarda un poco ;
Insin di qua le sue ruine e 'l foco

X.

Dunque accesi tuguri , e gregge e buoi
Gli alti trofei di Soliman saranno ?
Così racquisti il regno ? e così i tuoi
Oltraggi vendicar ti credi , e 'l danno ?
Ardisci , ardisci : entro ai ripari suoi
Di notte opprimi il barbaro Tiranno.
Credi al tuo vecchio Araspe , il cui consiglio
E nel regno provasti e nell' esiglio.

XI.

Non ci aspetta egli , e non ci teme , e sprezza
Gli Arabi ignudi invero e timorosi ;
Nè creder mai potrà , che gente avvezza
Alle prede , alle fughe , or cotanto osi.
Ma fieri gli farà la tua fierezza ,
Contra un campo che giaccia inerme e posi.
Così gli disse , e le sue furie ardenti
Spirogli al seno , e si mischiò tra' venti.

XII.

Grida il guerrier, levando al ciel la mano :
O tu che furor tanto al cor m' irriti ,
Ned uom sei già , sebben sembante umano
Mostrasti , ecco io ti seguio ove m' inviti ,
Verrò : farò là monti ov' ora è piano ,
Monti d' uomini estinti e di feriti ;
Farò fiumi di sangue. Or tu sia meco ,
E reggi l' arme mie per l' aer cieco.

XIII.

Tace; e senza indugiar le turbe accoglie ,
E rincora parlando il vile e 'l lento ;
E nell' ardor delle sue stesse voglie
Accende il campo a seguitarlo intento.
Dà il segno Aletto della tromba , e scioglie
Di sua man propria il gran vessillo al vento.
Marcia il campo veloce , anzi sì corre ,
Che della Fama il volo anco precorre.

XIV.

Va seco Aletto ; e poscia il lassa , e veste
D' uom che rechi novelle , abito e viso :
E nell' ora che par che 'l mondo reste
Fra la notte e fra 'l dì dubbio e diviso ,
Entra in Gerusalemme , e tra le meste
Turbe passando , al re dà l' alto avviso
Del gran campo che giunge , e del disegno ,
E del notturno assalto e l' ora e 'l segno.

XV.

Ma già distendon l' ombre orrido velo
Che di rossi vapor si sparge e tigne :
La terra , in vece del notturno gelo ,
Bagnan rugiade tepide e sanguigne.
S' empie di mostri e di prodigi il cielo :
S' odon fremendo errar larve maligne.
Votò Pluton gli abissi , e la sua notte
Tutta versò dalle tartaree grotte .

XVI.

Per sì profondo orror verso le tende
Degl' inimici il fier Soldan cammina.
Ma quando a mezzo del suo corso ascende
La notte , onde poi rapida dechina ,
A men d' un miglio , ove riposo prende
Il sicuro Francese , ei s' avvicina.
Qui fe' cibar le genti ; e poscia d' alto
Parlando , confortolle al crudo assalto :

XVII.

Vedete là di mille furti pieno
Un campo più famoso assai che forte ,
Che quasi un mar nel suo vorace seno
Tutte dell' Asia ha le ricchezze assortite.
Questo ora a voi , nè già potria con meno
Vostro periglio , espon benigna sorte.
L' arme e i destrier d' ostro guerniti e d' oro,
Preda fian vostra , e non difesa loro.

XVIII.

Nè questa è già quell' oste onde la Persa
Gente, e la gente di Nicea fu vinta,
Perchè in guerra sì lunga e sì diversa,
Rimasa n' è la maggior parte estinta :
E s' anco integra fosse, or tutta immersa
In profonda quiete, e d' arme è scinta.
Tosto s' opprime chi di sonno è carco ;
Che dal sonno alla morte è un picciol varco.

XIX.

Su, su, venite: io primo aprir la strada
Vo' sui corpi languenti entro ai ripari.
Ferir da questa mia ciascuna spada,
E l' arti usar di crudeltate impari.
Oggi fia che di Cristo il regno cada,
Oggi libera l' Asia, oggi voi chiari.
Così gl' infiamma alle vicine prove ;
Indi tacitamente oltre lor move.

XX.

Ecco tra via le sentinelle ei vede
Per l' ombra mista d' una incerta luce ;
Nè ritrovar, come sicura fede
Avea, puote improvviso il saggio Duce.
Volgon quelle gridando indietro il piede,
Scorto che sì gran turba egli conduce :
Sicchè la prima guardia è da lor desta,
Che com' può meglio a guerreggiar s' appresta

XXI.

Dan fiato allora ai barbari metalli
Gli Arabi, certi omai d' esser sentiti.
Van gridi orrendi al cielo, e de' cavalli
Col suon del calpestio misti i nitriti.
Gli alti monti muggir, muggir le valli,
E risposer gli abissi ai lor muggiti;
E la face innalzò di Flegetonte
Aletto, e 'l segno diede a quei del monte.

XXII.

Corre innanzi il Soldano e giunge a quella
Confusa ancora e inordinata guarda,
Rapido sì, che torbida procella
Da cavernosi monti esce più tarda.
Fiume ch' arborei insieme e case svella,
Folgore che le torri abbatta ed arda,
Terremoto che 'l mondo empia d' orrore,
Son picciole sembianze al suo furore.

XXIII.

Non cala il ferro mai, ch' appien non colga;
Nè coglie appien, che piaga anco non faccia;
Nè piaga fa, che l' alma altrui non tolga:
E più direi: ma il ver di falso ha faccia.
E par ch' egli o sen finga, o non sen dolga,
O non senta il ferir dell' altrui braccia;
Sebben l' elmo percosso in suon di squilla
Rimbomba, e orribilmente arde e sfavilla.

XXIV.

Or quando ei solo ha quasi in fuga volto
Quel primo stuol delle francesche genti,
Giungono, in guisa d' un diluvio accolto
Di mille rivi, gli Arabi correnti.
Fuggono i Franchi allora a freno sciolto ;
E misto il vincitor va tra' fuggenti.
E con lor entra ne' ripari ; e 'l tutto
Di ruine e d' orror s' empie e di lutto.

XXV.

Porta il Soldan sull' elmo orrido e grande
Serpe , che si dilunga e 'l collo snoda ;
Sulle zampe s' innalza, e l' ali spande ,
E piega in arco la forcuta coda ;
Par che tre lingue vibri, e che fuor mande
Livida spuma, e che 'l suo fischio s' oda :
Ed or ch' arde la pugna, anch' ei s' infiamma
Nel moto , e fumo versa insieme e fiamma.

XXVI.

E si mostra in quel lume a' riguardanti
Formidabil così l' empio Soldano ,
Come veggion nell' ombra i naviganti
Fra mille lampi il torbido oceano.
Altri danno alla fuga i piè tremanti ,
Danno altri al ferreo intrepida la mano :
E la notte i tumulti ognor più mesce ;
Ed occultando i rischi , i rischi accresce.

XXVII.

Fra color che mostraro il cor più franco ,
Latin sul Tebro nato allor si mosse ,
A cui nè le fatiche il corpo stanco ;
Nè gli anni dome aveano ancor le posse.
Cinque suoi figli , quasi eguali , al fianco
Gli erano sempre ovunque in guerra ei fosse ,
D' arme gravando , anzi il lor tempo molto ;
Le membra ancor crescenti , e 'l molle volto.

XXVIII.

Ed eccitati dal paterno esempio ,
Aguzzavano al sangue il ferro e l' ire.
Dice egli loro : andianne ove quell' emplo
Veggiam ne' fuggitivi insuperbire ;
Nè già ritardi il sanguinoso scempio
Ch' ei fa degli altri , in voi l' usato ardire ;
Però che quello , o figli , è vile onore ,
Cui non adorni alcun passato orrore.

XXIX.

Così feroce leonessa i figli
Cui dal collo la coma anco non pende ,
Nè cogli anni lor sono i ferì artigli
Cresciuti , e l' arme della bocca orrende ,
Mena seco alla preda ed ai perigli ,
E coll' esempio a incrudelir gli accende
Nel cacciator , che le natie lor selve
Turba , e fuggir fa le men forti belve.

XXX.

Segue il buon genitor l' incauto stuolo
 De' cinque , e Solimano assale e cinge ;
 E in un sol punto un sol consiglio , e un solo
 Spirito quasi sei lunghe aste spinge.
 Ma troppo audace il suo maggior figliuolo
 L' asta abbandona , e con quel fier si stringe ;
 E tenta invan colla pungente spada ,
 Che sotto il corridor morto gli cada.

XXXI.

Ma come alle procelle esposto monte
 Che percosso dai flutti al mar sovraste ,
 Sostien fermo in se stesso i tuoni e l' onte
 Del ciel irato , e i venti e l' onde vaste ;
 Così il fero Soldan l' audace fronte
 Tien salda incontro ai ferri e incontro all' aste ;
 Ed a colui che 'l suo destrier percote ,
 Tra i cigli parte il capo e tra le gote.

XXXII.

Aramante al fratel che giù ruina ,
 Porge pietoso il braccio , e lo sostiene.
 Vana e folle pietà ch' alla ruina
 Altrui la sua medesima a giunger viene !
 Che 'l Pagan su quel braccio il ferro inchina ,
 Ed atterra con lui chi a lui s' attiene.
 Caggiono entrambi , e l' un su l' altro langue ,
 Mescolando i sospiri ultimi e 'l sangue.

XXXIII.

Quinci egli di Sabin l' asta recisa,
Onde il fanciullo di lontan l' infesta,
Gli urta il cavallo addosso, e 'l coglie in guisa,
Che giù tremante il batte, indi il calpesta.
Dal giovinetto corpo uscì divisa
Con gran contrasto l' alma, e lasciò mesta
L' aure soavi della vita, e i giorni
Della tenera età lieti ed adorni.

XXXIV.

Rimanean vivi ancor Pico e Laurente,
Onde arricchì un sol parto il genitore :
Similissima coppia, e che sovente
Esser solea cagion di dolce errore.
Ma se lei fe' Natura indifferente,
Differente or la fa l' ostil furore.
Dura distinzion! ch' all' un divide
Dal busto il collo, all' altro il petto incide.

XXXV.

Il padre (ah non più padre! ah feroce sorte
Ch' orbo di tanti figli a un punto il face!)
Rimira in cinque morti or la sua morte,
E della stirpe sua che tutta giace.
Nè so come vecchiezza abbia sì forte
Nell' atroci miserie, e sì vivace,
Che spiri e pugni ancor; ma gli atti e i visi
Non mirò forse de' figliuoli uccisi;

XXXVI.

E di sì acerbo lutto agli occhi sui
Parte l' amiche tenebre celaro.
Con tutto ciò nulla sarebbe a lui ,
Senza perder se stesso , il vincer caro.
Prodigo del suo sangue , e dell' altrui
Avidissimamente è fatto avaro :
Nè si conosce ben qual suo desire
Paja maggior, l' uccidere o 'l morire.

XXXVII.

Ma grida al suo nemico : è dunque frale
Si questa mano , e in guisa ella si sprezza ,
Che con ogni suo sforzo ancor non vale
A provocare in me la tua fierezza?
Tace ; e percossa tira aspra e mortale ,
Che le piastre e le maglie insieme spezza ,
E sul fianco gli cala , e vi fa grande
Piaga onde il sangue tepido si spande.

XXXVIII.

A quel grido , a quel colpo , in lui converse
Il Barbaro crudel la spada e l' ira.
Gli apri l' usbergo , e pria lo scudo aperse ,
Cui sette volte un duro cuojo aggira ;
E 'l ferro nelle viscere gl' immerse.
Il misero Latin singhiozza e spira ;
E con vomito alterno or gli trabocca
Il sangue per la piaga , or per la bocca.

XXXIX.

Come nell' Apennin robusta pianta
Che sprezzò d' Euro e d' Aquilon la guerra ,
Se turbo inusitato alfin la schianta ,
Gli alberi intorno ruinando atterra ;
Così cade egli , e la sua furia è tanta ,
Che più d' un seco tragge , a cui s' afferra.
E ben d' uom sì feroce è degno fine ,
Che faccia ancor morendo alte ruine.

XL.

Mentre il Soldan, sfogando l' odio interno,
Pasce un lungo digiun ne' corpi umani ,
Gli Arabi inanimiti aspro governo
Anch' essi fanno de' guerrier cristiani.
L' inglese Enrico , e 'l bavaro Oliferno
Mojono , o fier Dragutte , alle tue mani.
A Gilberto , a Filippo , Ariadeno
Toglie la vita , i quai nacquer sul Reno.

XLI.

Albazar colla mazza abbatte Ernesto ;
Sotto Algazel cade Engerlan di spada.
Ma chi narrar potria quel modo o questo
Di morte, e quanta plebe ignobil cada ?
Sin da que' primi gridi erasi desto
Goffredo , e non istava intanto a bada.
Già tutto è armato , e già raccolto un grosso
Drappello ha seco , e già con lor s' è mosso.

XLII.

Egli, che dopo il grido udì il tumulto
 Che par che sempre più terribil suoni,
 Avvisò ben, che repentino insulto
 Esser dovea degli arabi ladroni:
 Che già non era al Capitano occulto
 Ch' essi intorno correan le regioni;
 Benchè non istimò che sì fugace
 Vulgo mai fosse d' assalirlo audace.

XLIII.

Or mentre egli ne viene, ode repente
 Arme, arme replicar dall' altro lato;
 Ed in un tempo il cielo orribilmente
 Intonar di barbarico ululato.
 Questa è Clorinda che del re la gente
 Guida all' assalto, ed ave Argante allato.
 Al nobil Guelfo che sostien sua vice
 Allor si volge il Capitano, e dice:

XLIV.

Odi qual novo strepito di Marte
 Di verso il colle e la città ne viene.
 D' uopo là fia, che 'l tuo valore e l' arte
 I primi assalti de' nemici affrene.
 Vanne tu dunque, e là provvedi, e parte
 Vo' che di questi miei teco ne mene:
 Cogli altri io me n' andrò dall' altro canto
 A sostener l' impeto ostile intanto.

XLV.

Così fra lor concluso, ambo gli move
Per diverso sentiero egual fortuna.
Al colle Guelfo, e 'l Capitan va dove
Gli Arabi omai non han contesa alcuna.
Ma questi andando acquista forze, e nove
Genti di passo in passo ognor raguna;
Talchè già fatto poderoso e grande,
Giunge ove il fero Turco il sangue spande.

XLVI.

Così scendendo dal natio suo monte
Non empie umile il Po l' angusta sponda;
Ma sempre più, quanto è più lunge al fonte,
Di nove forze insuperbito abbonda.
Sovra i rotti confini alza la fronte
Di tauro, e vincitor d' intorno inonda,
E con più corna Adria respinge, e pare
Che guerra porti e non tributo al mare.

XLVII.

Goffredo, ove fuggir l' impaurite
Sue genti vede, accorre, e le minaccia:
Qual timor (grida) è questo? ove fuggite?
Guardate almen chi sia quel che vi caccia.
Vi caccia un vile stuol, che le ferite
Nè ricever nè dar sa nella faccia:
E se 'l vedranno incontra a se rivolto,
Temeran l' arme sol del vostro volto.

XLVIII.

Punge il destrier, ciò detto, e là si volve
 Ove di Soliman gli incendii ha scorti :
 Va per mezzo del sangue e della polve
 E de' ferri e de' rischi e delle morti :
 Con la spada e cogli urti apre e dissolve
 Le vie più chiuse e gli ordini più forti ;
 E sossopra cader fa d' ambo i lati
 Cavalieri e cavalli , arme ed armati.

XLIX.

Sovra i confusi monti a salto a salto
 Della profonda strage oltre cammina.
 L' intrepido Soldan che 'l fero assalto
 Sente venir, nol fugge e nol declina ;
 Ma se gli spinge incontra, e 'l ferro in alto
 Levando , per ferir gli s' avvicina.
 Oh quai duo cavalieri or la fortuna
 Dagli estremi del mondo in prova aduna !

L.

Furor contra virtute or qui combatte
 D' Asia, in un picciol cerchio, il grande impero.
 Chi può dir come gravi e come ratte
 Le spade son ? quanto il duello è fero ?
 Passo qui cose orribili , che fatte
 Furon , ma le copri quell' aer nero ;
 D' un chiarissimo Sol degne, e che tutti
 Siano i mortali a riguardar ridutti.

LI.

Il popol di Gesù, dietro a tal guida
Audace or divenuto, oltre si spinge;
E de' suoi meglio armati all' omicida
Soldano intorno un denso stuol si stringe.
Nè la gente fedel più che l' infida,
Nè più questa che quella il campo tinge;
Ma gli uni e gli altri e vincitori e vinti,
Egualmente dan morte e sono estinti.

LII.

Come pare d' ardir con forza pare
Quinci Austro in guerra vien, quindi Aquilone,
Non ei fra lor, non cede il cielo o 'l mare,
Ma nube a nube e flutto a flutto oppone:
Così nè ceder qua, nè là piegare
Si vede l' ostinata aspra tenzone.
S' affronta insieme orribilmente urtando
Scudo a scudo, elmo ad elmo, e brando a brando

LIII.

Non meno intanto son ferì i litigi
Dall' altra parte, e i guerrier folli e densi.
Mille nuvole e più d' angioli stigi,
Tutti han pieni dell' aria i campi immensi,
E dan forza ai Pagani; onde i vestigi
Non è chi indietro di rivolger pensi:
È la face d' Inferno Argante infiamma,
Acceso ancor della sua propria fiamma.

LIV.

Egli ancor dal suo lato in fuga mosse
Le guardie, e ne' ripari entrò d' un salto :
Di lacerate membra empì le fosse,
Appianò il calle, agevolò l' assalto ;
Sicchè gli altri il seguìro, e fer poi rosse
Le prime tende di sanguigno smalto.
E seco a par Clorinda, o dietro poco,
Sen già, sdegnosa del secondo loco.

LV

E già fuggiano i Franchi; allor che quivi
Giunse Guelfo opportuno, e 'l suo drappello :
E volger fe' la fronte ai fuggitivi,
E sostenne il furor del popol fello.
Così si combatteva; e 'l sangue in rivi
Correa egualmente in questo lato e in quello.
Gli occhi frattanto alla battaglia rea
Dal suo gran seggio il Re del ciel volgea.

LVI.

Sedeà colà dond' egli e buono e giusto
Dà legge al tutto, e 'l tutto orna e produce ;
Sovra i bassi confin del mondo angusto,
Ove senso o ragion non si conduce :
E dell' eternità nel trono augusto,
Risplendea con tre lumi in una luce.
Ha sotto i piedi il Fato e la Natura,
Ministri umili ; e 'l moto, e chi 'l misura ;

LVII.

E 'l loco; e quella che, qual fumo o polve
La gloria di quaggiuso e l' oro e i regni,
Come piace lassù, disperde e volve,
Nè, Diva, cura i nostri umani sdegni.
Quivi ei così nel suo splendor s' involve,
Che v' abbaglian la vista anco i più degni :
D' intorno ha innumerabili immortali,
Disegualmente in lor letizia eguali.

LVIII.

Al gran concerto de' beati carmi
Lieta risuona la celeste reggia.
Chiama egli a se Michele, il qual nell' armi
Di lucido diamante arde e lampeggia ;
E dice lui : non vedi or come s' armi
Contra la mia fedel diletta greggia
L' empia schiera d' Averno, e insin dal fondo
Delle sue morti a turbar sorga il mondo ?

LIX.

Va ; dille tu , che lasci omai le cure
Della guerra ai guerrier, cui ciò conviene ;
Nè il regno de' viventi , nè le pure
Piagge del ciel conturbi ed avvelene :
Torni alle notti d' Acheronte oscure,
Suo degno albergo , alle sue giuste pene :
Quivi se stessa e l' anime d' Abisso
Crucii. Così comando , e così ho fisso.

LX.

Qui tacque : e 'l duce de' guerrieri alati
 S' inchinò riverente al divin piede.
 Indi spiega al gran volo i vanni aurati,
 Rapido sì , ch' anco il pensiero eccede.
 Passa il foco e la luce ove i Beati
 Hanno lor gloriosa immobil sede.
 Poscia il puro cristallo, e 'l cerchio mira,
 Che di stelle gemmato incontra gira :

LXI.

Quinci , d' opre diversi e di sembianti,
 Da sinistra rotar Saturno e Giove,
 E gli altri i quali esser non ponno erranti,
 S' angelica virtù gl' informa e move.
 Vieni poi da' campi lieti e fiammeggianti
 D' eterno dì, là donde tuona e piove ;
 Ove se stesso il mondo strugge e pasce,
 E nelle guerre sue more e rinasce.

LXII.

Venia scotendo coll' eterne plume
 La caligine densa, e i cupi orrori.
 S' indorava la notte al divin lume
 Che spargea scintillando il volto fuori.
 Tale il sol nelle nubi ha per costume
 Spiegar dopo la pioggia i bei colori :
 Tal suol, fendendo il liquido sereno,
 Stella cader de la gran madre in seno.

LXIII.

Ma giunto ove la schiera empla infernale
Il furor de' Pagani accende e sprona ,
Si ferma in aria in sul vigor dell' ale ,
E vibra l' asta , e lor così ragiona :
Pur voi dovrete omai saper con quale
Folgore orrendo il Re del mondo tuona ,
O nel disprezzo, e ne' tormenti acerbi
Dell' estrema miseria , anco superbi.

LXIV.

Fisso è nel Ciel, ch' al venerabil segno
Chini le mura, apra Sion le porte.
A che pagnar col Fato? a che lo sdegno
Dunque irritar della celeste Corte?
Itene maladetti al vostro regno,
Regno di pene e di perpetua morte :
E siano in quegli a voi dovuti chiostri
Le vostre guerre, ed i trionfi vostri.

LXV.

Là incrudellite ; là sopra i nocenti
Tutte adoperate pur le vostre posse ,
Fra i gridi eterni, e lo stridor de' denti ,
E 'l suon del ferro, e le catene scosse.
Disse ; e quei ch' egli vide al partir lenti ,
Con la lancia fatal pinse e percosse.
Essi gemendo abandonar le belle
Region della luce , e l' auree stelle ;

LXVI.

E dispiegar verso gli abissi il volo,
Ad inasprir ne' rei l' usate doglie.
Non passa il mar d' augei sì grande stuolo,
Quando ai Soli più tepidi s' accoglie:
Nè tante vede mai l' autunno al suolo
Cader co' primi freddi aride foglie.
Liberato da lor, quella sì negra
Faccia depone il mondo, e si rallegra.

LXVII.

Ma non perciò nel disdegnoso petto
D' Argante vien l' ardire o 'l furor manco;
Benchè suo foco in lui non spiri Aletto,
Nè flagello infernal gli sferzi il fianco.
Rota il ferro crudele ov' è più stretto
E più calcato insieme il popol Franco:
Miete i vili e i potenti; e i più sublimi
E più superbi capi adegua agl' imi.

LXVIII.

Non lontana è Clorinda; e già non meno
Par che di tronche membra il campo asperga,
Caccia la spada a Berlinghier nel seno
Per mezzo il cor, dove la vita alberga:
E quel colpo a trovarlo andò sì pieno,
Che sanguinosa uscì fuor delle terga.
Poi fere Albin là 've primier s'apprende
Nostro alimento; e 'l viso a Gallo fende.

LXIX.

La destra di Gerniero, onde ferita
Ella fu pria, manda recisa al piano.
Tratta anco il ferro, e con tremanti dita
Semiviva nel suol guizza la mano :
Coda di serpe è tal, ch' indi partita ,
Cerca d' unirsi al suo principio invano.
Così mal concio la guerriera il lassa ,
Poi si volge ad Achille, e 'l ferro abbassa ;

LXX.

E tra 'l collo e la nuca il colpo assesta :
E tronchi i nervi, e 'l gorgozzuol reciso ,
Gio rotando a cader prima la testa,
Prima bruttò di polve immonda il viso ,
Che giù cadesse il tronco : il tronco resta
(Miserabile mostro !) in sella assiso.
Ma libero del fren, con mille rote
Calcitrando il destrier da se lo scote.

LXXI.

Mentre così l' indomita guerriera
Le squadre d' Occidente apre e flagella ,
Non fa d' incontro a lei Gildippe altera
De' Saracini suoi strage men fella.
Era il sesso il medesimo, e simile era
L' ardimento e 'l valore in questa e in quella ;
Ma far prova di lor non è lor dato ;
Ch' a nemico maggior le serba il fato.

LXXII.

Quinci una , e quindi l'altra urta e sospinge,
 Nè può la turba aprir calcata e spessa.
 Ma 'l generoso Guelfo allora stringe
 Contra Clorinda il ferro, e le s' appressa ;
 E calando un fendente , alquanto tinge
 La fera spada nel bel fianco : ed essa
 Fa d' una punta a lui cruda risposta ,
 Ch' a ferirlo ne va tra costa e costa.

LXXIII.

Doppia allor Guelfo il colpo, e lei non coglie ;
 Che a caso passa il palestino Osmida,
 E la piaga non sua sopra se toglie,
 La qual vien che la fronte a lui recida.
 Ma intorno a Guelfo omai molta s' accoglie
 Di quella gente ch' ei conduce e guida ;
 E d' altra parte ancor la turba cresce :
 Sicchè la pugna si confonde e mesce.

LXXIV.

L' Aurora intanto il bel purpureo volto
 Già dimostrava dal sovran balcone :
 E in quei tumulti già s' era disciolto
 Il feroce Argillan di sua prigionie ;
 E d' arme incerte il frettoloso avvolto,
 Quali il caso gli offerse, o triste o buone ,
 Già sen venia per emendar gli errori
 Novi con novi meriti e novi onori.

LXXV.

Come destrier che da le regie stalle
 Ove all' uso dell' arme si riserba ,
 Fugge, e libero alfin per largo calle
 Va tra gli armenti o al fiume usato o all' erba ;
 Scherzan sul collo i crini e su le spalle ,
 Si scote la cervice alta e superba :
 Suonano i piè nel corso, e par ch' avvampi
 Di sonori nitriti empiedo i campi :

LXXVI.

Tal ne viene Argillano ; arde il feroce
 Sguardo , ha la fronte intrepida e sublime ,
 Leve è ne' salti, e sovra i piè veloce
 Sì, che d' orme la polve appena imprime.
 E giunto fra' nemici alza la voce,
 Pur com' uom che tutto osi, e nulla stime :
 O vil feccia del mondo, Arabi inetti ,
 Ond' è ch' or tanto ardire in voi s' alletti?

LXXVII

Non regger voi degli elmi e degli scudi
 Sete atti il peso, o 'l petto armarvi e 'l dorso ;
 Ma commettete , paventosi e nudi ,
 I colpi al vento, e la salute al corso.
 L' opere vostre e i vostri egregi studi
 Notturni son, dà l' ombra a voi soccorso.
 Or ch' ella fugge, chi fia vostro schermo ?
 D' arme è ben d' uopo e di valor più fermo.

LXXVIII.

Così parlando ancor, diè per la gola
 Ad Algazel di sì crudel percossa,
 Che gli secò le fauci, e la parola
 Troncò, ch' alla risposta era già mossa.
 A quel meschin subito orrore invola,
 Il lume, e scorre un duro giel per l' ossa.
 Cade, e co' denti l' odiosa terra
 Pieno di rabbia in sul morire afferra.

LXXIX.

Quinci per vari casi e Saladino
 Ed Agricalte e Muleasse uccide:
 E dall' un fianco all' altro a lor vicino
 Con esso un colpo Aldiazil divide.
 Trafitto a sommo il petto Ariadino
 Atterra, e con parole aspre il deride.
 Ei gli occhi gravi alzando, all' orgogliose
 Parole in sul morir così rispose:

LXXX.

Non tu, chiunque sia, di questa morte
 Vincitor lieto avrai gran tempo il vanto.
 Pari destin t' aspetta, e da più forte
 Destra a giacer mi sarai steso accanto.
 Rise egli amaramente, e: Di mia sorte
 Curi il Ciel (disse); or tu qui mori intanto,
 D' augei pasto e di cani: indi lui preme
 Col piede, e ne trae l' alma e 'l ferro insieme.

LXXXI.

Un paggio del Soldan misto era in quella
Turba di sagittari e lanciatori ;
A cui non anco la stagion novella
Il bel mento spargea de' primi fiori.
Pajon perle e rugiade in su la bella
Guancia irrigando i tepidi sudori :
Giunge grazia la polve al crine incolto ;
E sdegnoso rigor dolce è in quel volto.

LXXXII.

Sotto ha un destrier che di candore agguagli
Pur or nell' Apennin caduta neve.
Turbo o fiamma non è che roti o saglia
Rapido sì, come è quel pronto e leve.
Vibra ei presa nel mezzo una zagaglia :
La spada al fianco tien ritorta e breve ,
E con bàrbara pompa in un lavoro
Di porpora risplende intesta e d' oro.

LXXXIII.

Mentre il fanciullo a cui novel piacere
Di gloria il petto giovenil lusinga ,
Di qua turba e di là tutte le schiere ,
E lui non è chi tanto o quanto stringa ;
Cauto osserva Argillan tra le leggiere
Sue rote il tempo in cui l' asta sospinga ;
E colto il punto, il suo destrier di furto
Gli uccide ; e sovra gli è, ch' appena è surto.

LXXXIV.

Ed al supplice volto , il quale invano
 Con l' arme di pietà fea sue difese ,
 Drizzò crudel l' inesorabil mano ,
 E di Natura il più bel pregio offese.
 Senso aver parve, e fu dell' uom più umano
 Il ferro, che si volse, e piatto scese.
 Ma che pro? se doppiando il colpo fero,
 Di punta colse ove egli errò primiero.

LXXXV.

Soliman che di là non molto lunge,
 Da Goffredo in battaglia è trattenuto ,
 Lascia la zufta, e 'l destrier volve e punge
 Tosto che 'l rischio ha del garzon veduto :
 E i chiusi passi apre col ferro, e giunge
 Alla vendetta sì, non all' ajuto ;
 Perchè vede , ah! dolor ! giacerne ucciso
 suo Lesbin, quasi bel fior succiso.

LXXXVI.

E in atto sì gentil languir tremanti
 Gli occhi, e cader sul tergo il collo mira.
 Così vago è il pallore, e da' sembianti
 Di morte una pietà sì dolce spira ;
 Ch' ammolli il cor che fu dur marmo avanti,
 E 'l pianto scaturì di mezzo all' ira.
 Tu piangi, Soliman? tu che distrutto
 Mirasti il regno tuo col ciglio asciutto?

LXXXVII.

Ma come ei vede il ferro ostil che molle
Fuma del sangue ancor del giovinetto,
La pietà cede, e l'ira avvampa e bolle,
E le lagrime sue stagna nel petto.
Corre sovra Argillano, e 'l ferro estolle;
Parte lo scudo opposto, indi l'elmetto,
Indi il capo e la gola; e dello sdegno
Di Soliman ben quel gran colpo è degno.

LXXXVIII.

Nè di ciò ben contento, al corpo morto
Smontato del destriero anco fa guerra;
Quasi mastin che 'l sasso ond' a lui porto
Fu duro colpo, infellonito afferra.
Oh d' immenso dolor vano conforto
Incrudelir nell' insensibil terra!
Ma frattanto de' Franchi il capitano
Non spendea l' ire e le percosse invano.

LXXXIX.

Mille Turchi avea qui, che di loriche
E d' elmetti e di scudi eran coperti,
Indomiti di corpo alle fatiche,
Di spirito audaci, e in tutti i casi esperti;
E furon già delle milizie antiche
Di Solimano; e seco ne' deserti
Seguir d' Arabia i suo' errori infelici,
Nelle fortune avverse ancora amici.

XC.

Questi ristretti insieme in ordin folto
Poco cedeano o nulla al valor Franco.
In questi urtò Goffredo ; e ferì il volto
Al fier Corcutte, ed a Rosteno il fianco ;
A Selin da le spalle il capo ha sciolto ,
Tronco a Rosseno il destro braccio e 'l manc.
Nè già soli costor, ma in altre guise
Molti piagò di loro, e molti uccise.

XCI.

Mentre ei così la gente saracina
Percote, e lor percosse anco sostiene ;
E in nulla parte al precipizio inchina
La fortuna de' Barbari e la spene ;
Nova nube di polve ecco vicina ,
Che folgori di guerra in grembo tiene :
Ecco d' arme improvvisate uscir un lampo
Che sbigottì degl' Infedeli il campo.

XCII.

Son cinquanta guerrier ch 'n puro argento
Spiegan la trionfal purpurea Croce.
Non io, se cento bocche e lingue cento
Avessi, e ferrea lena e ferrea voce ,
Narrar potrei quel numero che spento
Ne' primi assalti ha quel drappel feroce.
Cade l' Arabo imbelle ; e 'l Turco invitto
Resistendo e pugnando, anco è trafitto.

XCIII.

L' orror, la crudeltà, la tema, il lutto
Van d' intorno scorrendo ; e in varia imago
Vincitrice la morte errar per tutto
Vedresti, ed ondeggiar di sangue un lago
Già con parte de' suoi s' era condotto
Fuor d' una porta il re, quasi presago
Di fortunoso evento ; e quindi d' alto
Mirava il pian soggetto, e 'l dubbio assalto.

XCIV.

Ma come prima egli ha veduto in piega
L' esercito maggior, suona a raccolta ;
E con messi iterati instando prega
Ed Argante e Clorinda a dar di volta.
La fera coppia d' eseguir ciò nega ,
Ebra di sangue, e cieca d' ira e stolta ;
Pur cede alfine, e unite almen raccorre
Tenta le turbe, e freno ai passi imporre.

XCV.

Ma chi dà legge al vulgo, ed ammaestra
La viltade e 'l timor? La fuga è presa.
Altri gitta lo scudo, altri la destra
Disarma : impaccio è il ferro, e non difesa.
Valle è tra 'l campo e la città, ch' alpestra
Dall' occidente al mezzogiorno è stesa.
Qui fuggon essi ; e si rivolge oscura
Caligine di polve inver le mura.

XCVI.

Mentre ne van precipitosi al chino,
 Strage d' essi i Cristiani orribil fanno.
 Ma posciachè salendo omai vicino
 L' ajuto avean del barbaro Tiranno ;
 Non vuol Guelfo d' alpestro erto cammino
 Con tanto suo svantaggio esporsi al danno
 Ferma le genti : e 'l re le sue riserra ,
 Non poco avanzo d' infelice guerra.

XCVII.

Fatto intanto ha il Soldan ciò ch' è concesso
 Fare a terrena forza ; or più non puote :
 Tutto è sangue e sudore , e un grave e spesso
 Anelar gli ange il petto , e i fianchi scote.
 Langue sotto lo scudo il braccio oppresso ;
 Gira la destra il ferro in pigre rote ;
 Spezza , e non taglia , e divenendo ottuso ,
 Perduto il brando omai di brando ha l' uso.

XCVIII.

Come sentissi tal , ristette in atto
 D' uom che fra due sia dubbio : e in se discorre
 Se morir debba , e di sì illustre fatto
 Con le sue mani altrui la gloria torre ;
 Oppur , sopravanzando al suo disfatto
 Campo , la vita in sicurezza porre.
 Vine a (alfin disse) il Fato ; e questa mia
 Fuga il trofeo di sua vittoria sia.

XCIV.

Veggia il nemico le mie spalle, e scherna
Di novo ancora il nostro esilio indegno ;
Purchè di novo armato indi mi scerna
Turbar sua pace e 'l non mai stabil regno.
Non cedo io , no : fia con memoria eterna
Delle mie offese eterno anco il mio sdegno.
Risorgerò nemico ognor più crudo ,
Cenere anco sepolto , e spirto ignudo.

FINE DEL TOMO PRIMO.

Vergin il mondo le mie spalle, e sciaman
 In novo amaro il tuo lo mio labran;
 I rudi di novo adunato il di nel antra
 Turbar con pace e / con quel stato vanto.
 Non vola se, no; in con l'india a etate
 Del e mia opra d'ora anco il tuo adun.
 Il nostro mondo opra per carita
 Conare uno rapella, e rapella parita.

...
 ...
 ...





OPERE NUOVE ITALIANE.

- IL GESUITA MODERNO, per V. Gioberti. 1847, 5 vol. in-8, br. 32 fr.
 VITA DI F. L. GANGANELLI PAPA CLEMENTE XIV, con una lettera di V. Gioberti. Roma, 1847, 1 vol. grand in-12. 4 fr.
 MEMORIE DEL GENERAL G. PEPE, intorno alla sua vita e ai recenti casi d'Italia, scritte da lui medesimo. 1847, 2 vol. in-8. 10 fr.
 AZEGLIO (n°). DEGLI ULTIMI FATTI di ROMAGNA, con cinque opere aggiunte e l'indirizzo. 1844, 1 vol. in-8, br. 3 fr. 50 c.
 BERCHEZ. LE FANTASIE. Parigi, in-12, br. 3 fr.
 GIUSTI. Poesie, edizione aumentata, 1 vol. in-18. 3 fr. 50 c.
 BALBO (CESARE). SOMMARIO DELLA STORIA D'ITALIA, dalle origini fino all'anno 1814. Terza edizione, prima compiuta, copiosamente corredda ed ampliata. 1846, 1 vol. in-12, br. 5 fr.
 ISABELLA ORSINI. DUCHESSA di BRACCIANO, nuovo romanzo di Guerrazzi, 1845, 1 vol. in-12. 3 fr. 50 c.
 LA DUCHESSA di SAN GIULIANO, racconto storico di Guerrazzi. Livorno, 1839, in-12, br. 1 fr. 50 c.
 IL CONTE UGOLINO, romanzo storico di Rosini, 1 gros vol. in-12. 4 fr. 50 c.
 NICCOLO DE' LAPI, di Massimo d'Azeglio, 2 vol. in-12, br. 7 fr. 50 c.
 ETTORE FIERAMOSCA, del medesimo autore. 1849, 1 vol. in-12, br. 4 fr. 50 c.
 MARGHERITA PUSTERLA, racconto di Cantù, 2 vol. in-12, broch. 7 fr. 50 c.
 IL PRIMO VICERE di NAPOLI, per Belmonte. 1 vol. in-12. 4 fr. 50 c.
 IL CASTELLO di TREZZO, di Bazzoni. 1 vol. in-12, broché. 3 fr. 50 c.
 IL DUCA D'ATENE. Narrazione di N. Tommaseo. 1837, 1 vol. in-12, br. 3 fr.
 MARCO VISCONTI. Storia del reoento, di Tommaso Grossi. 1840, 2 v. in-12. 6 fr.
 CASTI. Opere, contenenti gli Animali parlanti, le Novelle galanti, il poema Tartaro, Poesie liriche e drammatiche. Parigi, 1 vol. grand in-8, port. 20 fr.
 MAMIANI. Poesie per la prima volta unite e ordinate, con aggiunta di molte inedite. 1843, 1 vol. in-12 de plus de 400 pages. 5 fr.
 DIALOGHI di SCIENZA PRIMA, raccolti e pubblicati da Terenzio Mamiani. 1846, 1 vol. in-8 de 650 pages. 7 fr. 50 c.
 PECCHIO (il conte). STORIA CRITICA DELLA POESIA INGLESE. Parigi, 1837, 4 vol. in-12, br. Au lieu de 9 fr., 6 fr.
 BARETTI. LETTERE FAMILIARI a' suoi tre fratelli EDUONO, Giovanni e Amedeo: o ragguaglio d'un viaggio da Londra a Camillo Ugoni. 1844, 1 vol. in-12, avec p.

STORIA D

principiata dal Guicciardini, e

20 vol. in-8, avec les portraits de Guicciardini.

GUICCIARDINI. Dal 1490 sino al 1534.

BOTTA. Continuazione, 1534 sino al 1789. 10 vol. in-8.

— La medesima continuazione. Parigi, 15 vol. in-18; au lieu de 30 fr. 12 fr.

BOTTA. Dal 1789 sino al 1814. 4 vol. in-8. 20 fr.

COLLETTA. Storia di Napoli, dal 1734 sino al 1789. Continuazione della Storia di Giannone. 2 vol. in-8.

AMARI. La Guerra del Vespro siciliano siciliano del secolo XIII. Seconda edizione scruola di nuovi documenti. Parigi, 18

OPERE SCELTE di Ugo Foscolo, cioè: Le Vazioni; Orazione a Bonaparte; dell'Onore del Sepolcri, Ricciarda, e le Poesie scelte.

PELLICÓ. Le mie Prigioni, con le addiz. mini, Novelle in versi, Cantiche ed altri.

— Poesie inedite. 1837, 2 parties en 1 vol. in-8. Broché. 5 fr.

BRANCIA (il cav.). Tesoro della Poesia italiana antica e moderna. ossia Antologia italiana. Parigi, 1840, 1 gros vol. in-8 de 650 pages. 5 fr.

TASSO

LA

GERUSALEMME

LIBERATA

VOL. I

PREZZO

100

DUE VOF

D-1
1103